ŒUVRES
DE
CHAULIEU.

TOME PREMIER.


de Troy Pinx
Hubert Sculp
GUILLAUME AMFRIE
DE CHAULIEU.
Né en 1639 au Chateau de Fontenay en Vexin
Mort a Paris le 27 Juin 1720 agé de 81 ans.

ŒUVRES
DE
CHAULIEU,

D'APRÈS LES MANUSCRITS DE L'AUTEUR.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,

Et se trouve A PARIS;

Chez CLAUDE BLEUET, Libraire, sur le Pont Saint-Michel.

M. DCC. LXXIV.

LETTRE
DE
M. LE MARQUIS DE CHAULIEU.

De Fontenay ce 15 Février 1773.

J'AI long-temps héſité, Monſieur, à rendre public le Recueil des Œuvres de M. l'Abbé DE CHAULIEU, mon grand-oncle. Sa famille, par reſpect pour ſa mémoire, étoit dans l'intention de ne point leur laiſſer voir la lumiere. M. l'Abbé DE CHAULIEU faiſoit des Vers pour ſon amuſement & ſans prétention, & jamais il n'eût la volonté de ſe faire imprimer. Voilà pourquoi depuis plus de cinquante ans ſes héritiers ont toujours refuſé de ſe déſaiſir de ſes manuſcrits: mais comme dans les Editions imparfaites qu'on a données de ſes Ouvrages, ſans leur conſentement, on lui a attribué des Pieces qu'il n'a point faites, & des ſentimens qu'il

n'eut jamais, le même respect pour sa mémoire me détermine enfin à vous faire le sacrifice de ces manuscrits qu'on m'a tant de fois demandé. Je proteste & certifie qu'ils sont originaux, & qu'à l'exception de quelques Pieces qui composent son Porte-feuille, tout a été rédigé sous les yeux même de M. l'Abbé DE CHAULIEU. Je dois cet aveu au Public, afin d'éloigner tout soupçon d'imposture, & pour qu'on ne confonde pas cette Edition avec les précédentes. Je suis, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur, ANFRIE DE CHAULIEU.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

On a ſouvent réimprimé les Œuvres de l'Abbé de Chaulieu *depuis* 1724 *qu'elles ont paru pour la premiere fois : des gens de lettres, & des hommes de goût ont préſidé à la plûpart de ces Editions; malgré cela, on peut aſſurer qu'aucune de ces Editions n'a été juſqu'à préſent exacte, ni complette. Il eſt vrai que la derniere de toutes, donnée par M. de* Saint-Marc *en 1751, offre un Recueil plus riche que les précédentes; mais cet Editeur a-t-il évité les défauts dont il eut pu ſe garantir? a-t-il donné aux Œuvres du Poëte tout le ſoin, tout l'ordre, & tous les agrémens dont elles étoient ſuſceptibles? Sans parler des inutilités dont ſon Edition eſt ſurchargée, une infinité d'omiſſions, de tranſ-*

positions, d'altérations & de contre-sens, ont souvent défiguré l'original, & fait murmurer le Lecteur. Aux fautes des Editeurs précédens, M. de Saint-Marc *en a ajouté de nouvelles; ce dont il sera aisé de se convaincre par les Remarques qui accompagnent l'Edition que nous publions aujourd'hui. Qu'on n'attende cependant pas de notre part une attention scrupuleuse à relever les méprises, les inexactitudes & les autres défauts qui fourmillent dans la sienne: un tel examen seroit peu intéressant pour le Public, & auroit dégénéré en pures minuties. On s'est donc borné à relever les fautes les plus importantes, & encore cette espece de critique ne s'étend-elle que jusqu'au milieu du premier volume. Fatigué de cet exercice aussi puérile que rebutant, on a mieux aimé mettre les variantes, afin d'instruire par l'Auteur lui-même, plutôt que par les fautes de celui qui l'a si souvent défiguré.*

L'Edition que nous donnons aujourd'hui ne ſera expoſée à aucun de ces reproches. Les anciens Editeurs de l'Abbé de Chaulieu *ont pu être trompés par des copies infidelles, peu en ordre, & par de fauſſes traditions. Pour nous, nous avons eu entre les mains trois manuſcrits originaux, un entre-autres qui, peu de temps avant la mort de l'Abbé* de Chaulieu, *a été rédigé ſous ſes yeux, d'après le manuſcrit corrigé de ſa main. Nous nous ſommes particulierement attachés à celui qu'il avoit adopté; parce que c'eſt celui que le Poëte deſtinoit au Public, comme on peut en juger par la* Préface *compoſée par lui-même, & qu'on ne trouve dans aucun des manuſcrits qui ont ſervi aux Editions précédentes. Cette* Préface *eſt d'autant plus intéreſſante, qu'elle fait connoître les véritables ſentimens de l'Abbé* de Chaulieu. *Il y convient des écarts de ſon imagination, mais il déſavoue & condamne d'avance*

tous les jugemens qu'ils pourroient faire naître au préjudice de ses mœurs & de sa foi. Il veut bien se soumettre au blâme de s'être oublié quelquefois dans les transports de sa verve ; mais il rend toujours hommage aux principes qui doivent diriger l'honnête homme & le Chrétien. Trois de ses Pieces sur-tout, intitulées par lui-même, les trois manieres de penser sur la Mort, *lui ont paru exiger l'interprétation. Elles en avoient besoin en effet ; c'est pourquoi le Poëte, abandonnant ses autres Ouvrages à la critique, & dédaignant la gloire attachée aux productions de l'esprit, ne permet pas qu'on infere de ces trois Pieces aucune assertion préjudiciable à son respect pour les dogmes du Christianisme & pour la Religion. C'est ce qu'il fait d'une maniere aussi louable que précise. Il revient même sur cet objet dans quelques-unes de ses Lettres, nouvelle preuve qu'on a eu tort de le placer parmi les Partisans de l'in-*

crédulité, assertion démentie plus formellement encore par les sentimens religieux qu'il fit paroître dans sa derniere maladie.

Outre la Préface de l'Abbé de Chaulieu *qui n'avoit point encore été imprimée, nous sommes en droit d'annoncer qu'il y a dans notre Edition une cinquantaine de Pieces qui ne sont pas dans celle de* Saint-Marc. *Nous eussions pu, malgré cette augmentation, la réduire à un volume, en nous bornant aux Pieces renfermées dans le manuscrit qui nous a servi de guide, & que nous avons scrupuleusement suivi jusques dans les fautes de langue qu'il nous eût été facile de corriger; mais pour nous proportionner au goût de tous les esprits, & ne pas donner lieu de regarder comme tronquée ou défectueuse une Edition qui ne renfermeroit pas toutes les Poésies qui ont paru sous le nom de* Chaulieu, *nous avons renvoyé à la fin du second volume les différens morceaux que M. de* Saint-Marc

a insérés dans la sienne. Par ce moyen on aura avec le vrai Chaulieu *, quelques Pieces fugitives qui lui ont été attribuées, & que nous ne garantissons pas être de lui, mais qui cependant peuvent tenir place dans un Recueil.*





ŒUVRES
DE
CHAULIEU.

METTRE une Préface en forme à la tête de ses Ouvrages, sent un peu trop l'Auteur & le Poëte de profession. Ce sont des qualités dont un homme du monde doit faire peu de cas, & dont tous mes amis sçavent que j'ai tiré trop peu de vanité, pour que je veuille ici suivre cet exemple, & me servir de cette méthode. Les talens sont des présens gratuits de la Nature, dont nous ne nous devons sçavoir aucun gré : ce sont des especes de faveurs dont un honnête homme ne doit ni se glorifier ni se vanter non plus que des faveurs de sa maîtresse, quelque plaisir secret qu'il sente à les recevoir. La répugnance que tous ceux avec qui j'ai vécu, sçavent

que j'ai eu à donner ou à dire de mes Vers, & la retenue que j'ai toujours eu à ne les pas rendre publics, me ſerviront d'excuſe.

J'AI cru ſeulement devoir compte, & n'ai ſongé qu'à le rendre ici aux honnêtes gens qui auront aſſez de temps à perdre pour s'amuſer à lire mes folies, ou aſſez d'indulgence & de gaieté pour s'en divertir. Je n'ai pas voulu qu'ils puſſent être choqués d'un manquement apparent de bienſéance dont j'ai toujours été eſclave, ou qu'ils ſoupçonnaſſent de libertinage, des choſes que la chaleur d'une imagination trop vive m'a dictées, & que je n'ai jamais penſées. Ce que j'ai fait ne s'appelle point des Ouvrages; il m'en a trop peu coûté pour cela : c'eſt un amas confus des ſentimens de mon cœur, quand les différentes paſſions les ont fait naître, ou des caprices de mon imagination, quand elle s'allumoit par mon enjouement naturel, l'occaſion, la gaieté de la table, la galanterie, & plus que tout cela, par l'envie de plaire à des Princes, à tant d'illuſtres amis que j'ai eus, plus diſtingués par leur agrément & par leur eſprit que par leur naiſſance & leur dignité, & tous enſemble auſſi libertins que moi. L'applaudiſſement de tant

de gens d'eſprit, & le malheureux amour-propre, dont il eſt impoſſible de ſe défendre, qui rehauſſe le prix de ce que nous poſſédons, me perſuada alors que je pouvois tenter tout ce que l'étendue d'une imagination brillante & féconde pouvoit mettre au jour : cette penſée me flatta. Je crus poſſéder quelque partie de ce tréſor ineſtimable : ſéduit par ces erreurs plutôt que guidé par la raiſon, je voulus faire quelque choſe de ſingulier ; je m'abandonnai tout entier à mon génie. Je penſai que l'imagination portée à un certain degré, pouvoit égayer ce qu'il y a de plus triſte, conſerver les ornemens de la Poéſie parmi ce qu'il y a de plus ſérieux, & jetter des fleurs ſur ce qu'il y a de plus ſec & de plus aride.

C'EST dans cette idée que j'ai compoſé les *Trois façons de penſer ſur la Mort*. Il faut plaire aux eſprits bienfaits, diſoit Monſieur Paſcal ; c'eſt à eux que je m'adreſſe ici, & je les conjure de ne me pas condamner ſur les apparences, & de n'aller pas prendre pour mes Opinions, ce qui n'étoit en effet que des Eſſais de Poéſie.

J'AI fait *la premiere façon de penſer ſur la Mort*

dans les principes du Chriſtianiſme & de toute l'étendue de la miſéricorde de Dieu, ſeul aſyle des Pécheurs comme nous; & je l'ai faite ſans être par malheur dévot. J'ai fait *la ſeconde* dans les principes du pur Déïſme, ſans être Socinien; *la troiſieme* dans les principes d'Epicure, ſans être impie ni athée. C'eſt ainſi que j'ai chanté les Amours & le Vin, toujours voluptueux & jamais débauché. Ferme dans les principes de ma Religion, je n'ai point prétendu dogmatiſer le libertinage; j'ai cherché ſeulement à faire voir juſqu'où l'abondance de la rime, la fécondité de l'imagination & la facilité du génie pouvoient aller.

Voila le ſeul Chapitre ſur lequel je demanderai quelque grace au Lecteur; j'abandonne tout le reſte à la cenſure, & à la critique de tous ceux qui voudront prendre la peine de la faire. Je n'ai jamais prétendu tirer des louanges de mes Vers; il ſeroit injuſte de me blâmer, s'ils ne ſont pas meilleurs: perſonne au moins, tels qu'ils ſont, ne dira qu'ils ne ſont pas tout-à-fait à moi. Je n'en ai trouvé le modele dans aucun de nos Poëtes anciens ni modernes. Je les ai lus tous depuis Villon juſqu'à la Motte excluſivement, & ma

mémoire eſt ornée de tout ce qu'ils ont fait de beau ; c'eſt ſur cela que, ſans toutefois les imiter ni les ſuivre, je me fis un genre de Poéſie, qui du moins eût la grace de la nouveauté & de la ſingularité, s'il n'en avoit d'autres. Plein de reconnoiſſance pour tant d'illuſtres Auteurs, je veux bien convenir que je leur dois tout, ſans leur avoir toutefois rien pris, & j'ai le plaiſir d'être riche de leur bien, ſans les avoir pillés. Eux ſeuls ont achevé ou réglé le génie que je ne dois qu'à la ſeule Nature. C'eſt dans ce nombre infini de Vers que je ſçais, que j'ai puiſé cette quantité de rimes, que l'abondance rend ſi naturelle ſans le ſecours des épithetes, ſecours froid & infortuné de ceux qui ne ſont point nés Poëtes, & qui croyant s'élever au langage des Dieux, ne ſont tout au plus que des faiſeurs de bouts-rimés. J'atteſte cette vérité exacte dont j'ai toujours fait profeſſion, que jamais Dictionnaire de rimes n'eſt entré chez moi, & que je n'ai appris dans aucun livre les regles de la Poéſie.

Chapelle, à qui je dois ces premiers élémens, ce Maître qui me fait tant d'honneur, & à qui je crains d'en faire ſi peu, ce Dieu de l'imagination,

livré tout entier à ſon ſeul enthouſiaſme, tenta le premier les rimes redoublées. Il ne les pouſſa pas auſſi loin qu'elles peuvent aller; j'en ai cru entrevoir ou deviner la cauſe. Quelqu'élégant que ſoit ſon badinage, il ne l'a pas aſſez orné, aſſez ſoutenu de traits de morale, de maximes de philoſophie, de grands principes ou de réflexions, & par-là n'a pu donner aſſez d'étendue, ni ſoutenir aſſez long-temps un badinage qui a quelque choſe de trop frivole, s'il n'eſt enrichi ou rehauſſé par ces grands traits. Pour ne pas tomber dans le même inconvénient, j'ai cherché, à l'exemple d'Horace que je trouve en cela merveilleux, à mêler les réflexions les plus ſérieuſes ſur la briéveté & ſur le néant de la vie, ſur les miſeres de la condition humaine, & ſur la fatale néceſſité de mourir, aux peintures & aux idées agréables de la molle volupté d'Epicure, & à cette jouiſſance du préſent que j'ai célébré comme le ſeul bien dont la Providence nous laiſſe maîtres ici-bas. Mais ſi Chapelle, comme les autres Inventeurs des Arts, qui ne les perfectionnent jamais, n'a pas tiré des rimes redoublées tout ce qu'il pouvoit, nous lui avons au moins l'obligation d'avoir inventé un genre de Vers qui corrige le plus grand défaut de

notre Poésie, en ôtant l'uniformité & la monotonie des deux rimes masculines & féminines de nos Vers Alexandrins, que les Etrangers nous reprochent avec tant de raison, & qui véritablement rebutent, ou du moins fatiguent l'oreille. Ce n'est pas assez que les rimes redoublées corrigent ce défaut, elles seules donnent aux Vers libres & irréguliers le nombre & l'harmonie, en quoi je suis convaincu que consiste le principal agrément de la versification. Quoique pénétré déja de la vérité de cette opinion, j'y ai été confirmé par un excellent livre Latin, écrit par un Anglois, *de Rhythmo & Mensurâ:* il établit pour principe que la Poésie est une espece de musique. Il est aisé de conclure de-là que le nombre & les sons harmonieux en doivent faire la perfection.

MAIS quoi que lui & moi pensions là-dessus, on ne peut donner de regle pour y parvenir, & nous n'avons de juge souverain en cela que la délicatesse de l'oreille, présent rare & précieux que nous devons à la seule Nature, quand elle veut bien être prodigue envers ceux en qui elle joint ce talent à la vivacité d'une imagination féconde & juste. Je ne prétends ni soutenir mon opinion par

des argumens, ni la prouver par des raiſons; ainſi je ne parle point à ceux à qui le ſentiment ne le perſuadera pas, & je ne m'adreſſe point à ceux à qui la délicateſſe de l'oreille ne fera point ſentir la différence du nombre & de l'harmonie des Vers de Virgile & de Tibulle d'avec ceux de Lucrece & d'Ovide, ou dans notre Langue, des belles ſtrophes de Malherbe, d'avec celles de tous nos Faiſeurs d'Odes : j'avoue ingénûment que pénétré de ce ſentiment, il n'eſt point de ſoins que je n'aie pris, il n'eſt point d'études que je ne me ſois faites, pour n'employer que des mots juſtes & choiſis, qui font la délicateſſe de l'expreſſion : mais j'ai voulu encore qu'ils fuſſent ſonores, & j'ai tout ſacrifié pour tâcher à mettre du nombre & de l'harmonie dans mes Vers; j'ai évité non-ſeulement des mots durs qui ſe heurtaſſent déſagréablement les uns contre les autres, mais encore la colliſion, ou le choc des ſyllabes, & même des voyelles & des conſonnes, dont la rencontre produiſoit un ſon déſagréable: j'ai porté la délicateſſe & le ſcrupule juſqu'à ne pouvoir ſouffrir que le commencement d'un Vers heurtât * déſagréablement la fin de celui

* Les mots *déſagréablement* & *déſagréable* reviennent trois fois en ſept lignes; mais nous donnons Chaulieu.

qui le précédoit ; voilà la ſeule peine & le ſeul travail que m'ont coûté mes Vers : je ne penſois que trop ; & mon imagination eut toujours plus de beſoin de frein que d'aiguillon.

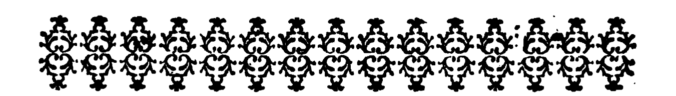
Il ne me reſte qu'un mot à dire des licences que je me ſuis données quelquefois dans les rimes ; c'eſt l'effet d'une autre opinion dont je ſuis également convaincu, que c'eſt le ſeul ſon & non l'arrangement des lettres qui fait la rime ; que l'on en doit ſacrifier la richeſſe à la beauté de la penſée, & au tour heureux de l'expreſſion. Mais il faut bien obſerver au moins que le ſon ſoit également uniforme ; ainſi je ne ferois pas rimer *occaſion* & *raiſon*, le ſon de l'une étant *ion* & non pas *on* ; mais je ne ferai jamais de ſcrupule de rimer *valeur*, *malheur*, avec *honneur* & *faveur*, le même ſon frappant l'oreille, quoique la conſonne qui le précede ſoit différente. Il eſt impoſſible que la recherche, & le trop d'exactitude dans la rime, n'ôtent un air facile & naturel à la Poéſie, qui en fait la grande beauté.

En voilà trop pour un homme qui ne doit, ni ne veut faire de Préface : quoi qu'il en ſoit, dans

tout ce que j'ai fait, je n'ai cherché qu'à divertir mes amis, ou à plaire à mes amies; on me doit au moins sçavoir gré de l'intention; & comme dit La Fontaine :

> Si de leur agréer je n'emporte le prix,
> J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.





LES TROIS FAÇONS DE PENSER SUR LA MORT.

LA PREMIERE,

Dans les principes du Christianisme ;

A M. le Marquis de LA FARE.

LA SECONDE,

Dans les principes du pur Déisme ;

AU MESME.

LA TROISIEME,

Dans les principes d'Epicure & de Lucrece ;

A Son Altesse Madame la Duchesse DE BOUILLON.

A
M. LE MARQUIS
DE LA FARE,
en 1695. (1)

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides ;
Déjà venoient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'Empire des Morts ;
Et les noires vapeurs, & les brûlans transports
Alloient de ma raison offusquer la lumiere ;
C'est [2] lors que j'ai senti mon ame toute entiere

(1) M. de S. Marc convient qu'il ignore les dates de cette Piece & de la suivante auxquelles il donne le nom d'Odes, d'après une assez mauvaise raison qu'il tire du manuscrit de M. le Prince d'Auvergne, sur lequel il a fait son édition de Chaulieu. Quoique nous soyons convaincus que ce manuscrit n'est ni aussi complet, ni aussi exact que ceux dont nous nous servons ; cependant nous mettrons scrupuleusement au bas des pages les différences qui se trouvent entre la leçon de ce manuscrit & la nôtre.

2 *Quand j'ai senti mon ame toute entiere*
Se ramener en soi, faire un dernier effort,
Pour braver les horreurs que l'on sent à la mort.

Se ramenant en soi, faire un dernier effort
Pour braver les erreurs que l'on joint à la mort :
Ma Raison m'a montré (tant qu'elle a pu paroître)
Que rien n'est en effet de ce qui ne peut être;
Que ces fantômes vains sont enfans de la peur,
Qu'une foible nourrice imprime en notre cœur,
Lorsque de loups-garoux, qu'elle-même elle pense,
De Démons & d'Enfer elle endort notre enfance.

Dans ce pénible état mon esprit abattu
Tâchoit de rappeller sa force & sa vertu;
Quand du bord de mon lit une voix menaçante,
Des volontés du ciel interprete [1] lassante,
Tremble, m'a-t-elle dit, redoute, malheureux,
Redoute un Dieu vengeur, un juge rigoureux;
Tes crimes ont déja lassé sa patience;
Mais [2] ce Dieu vient enfin, & tes égaremens,
Mis dans son austere balance,
Vont bientôt éprouver, sans grace & sans clémence,
La rigueur de ses jugemens.

---

1 *Interprète effrayante.* Quoique *Lassé* revienne trois Vers au-dessous, nous n'avons point fait difficulté de nous en tenir à la leçon de nos manuscrits.

2 *Il vient enfin ce Juge*, &c.

Mon cœur à ce portrait ne connoît pas encore
Le Dieu que je chéris, ni celui que j'adore,
Ai-je dit : Eh ! mon Dieu n'eſt point un Dieu cruel ;
On ne voit point de ſang ruiſſeler ſon Autel ;
C'eſt un Dieu bienfaiſant, c'eſt un Dieu pitoyable,
Qui jamais à mes cris ne fut inexorable.
Pardonne alors, Seigneur, ſi, plein de tes bontés,
Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,
Ni tous ces vains plaiſirs qui paſſent comme un ſonge,
Puſſent être l'objet de tes ſévérités ;
Et ſi j'ai pu penſer que tant de cruautés
Puniroient un peu trop la douceur [1] d'un menſonge.

Eh quoi, diſois-je, hélas ! au fort de mes miſeres,
Ce Dieu dont on me peint les jugemens ſéveres,
C'eſt le Dieu d'Iſraël, c'eſt le Dieu de nos peres,
Qui, toujours envers eux ſi prodigue en bienfaits,
A pour les ſecourir oublié leurs forfaits ;
C'eſt ce Dieu qui pour eux renverſa la Nature,
Et qui pour leurs ſoulagemens,
Força même les élémens
A rompre cet ordre qui dure
Depuis la naiſſance des Temps ;

---

1 *La douceur du menſonge.*

Et c'eſt ce même Dieu de qui la main puiſſante
De ma frêle machine ajuſta [1] les reſſorts,
Et, dès-lors qu'elle eſt chancelante,
Rallume mon eſprit, & ranime mon corps:
Son ſouffle m'a tiré du ſein de la matiere;
C'eſt lui, qui chaque jour me prête ſa lumiere;
Lui, dont, malgré mes maux, & l'état où je ſuis,
Je compte les bienfaits par les jours que je vis:
En ce Dieu de pitié j'ai mis ma confiance;
Trop [2] sûr de ſes bontés, je vis en aſſurance
Qu'un Dieu, qui par ſon choix au jour m'a deſtiné,
A des feux éternels ne m'a point condamné.

Voila par quels ſecours mon ame [3] défendue
A banni les terreurs dont on l'a prévenue,
Et, ſans vouloir braver le céleſte pouvoir,
A fait céder la crainte aux douceurs de l'eſpoir.

Ami, de qui pour moi l'amitié tendre & sûre
Fit que pour toi mon cœur n'eût jamais de détours,
J'ai voulu te tracer la fidelle peinture
Des mouvemens de la Nature
Au moment [4] que j'ai cru voir terminer mes jours.

---

1 *Ajuſte les reſſorts.*
2 *Certain de ſes bontés.*
3 *Mon ame ſoutenue.*
4 *Au moment où j'ai cru.*

A ne rien déguiſer cet [1] inſtant nous convie :
Et j'ai cru que c'étoit, Ami, te faire tort,
Si, ne t'ayant jamais rien caché de ma Vie,
J'avois pu te cacher mes penſers ſur la Mort.



AU MÊME,

en 1708.

PLUS j'approche du terme, & moins je le redoute;
Sur des principes sûrs mon eſprit affermi,
Content, perſuadé, ne connoît plus [2] de doute :
Je ne ſuis libertin, ni dévot à demi.

EXEMPT des préjugés, j'affronte l'impoſture
Des vaines ſuperſtitions,
Et me ris des préventions
De ces foibles Eſprits dont la triſte cenſure
Fait un crime à la Créature
De l'uſage des biens que lui fit ſon Auteur,
Et dont la pieuſe fureur
Oſe traiter de choſe impure
Le remede que la Nature

1 *Ce moment nous convie.* | 2 *Ne connoît plus le doute.*

Offre

Offre à l'ardeur des passions,
Quand d'une amoureuse piquure
Nous sentons les émotions.

D'un Dieu, Maître de tout, j'adore la puissance;
La Foudre est en sa main; la Terre est à ses pieds:
Les Elémens humiliés
M'annoncent sa grandeur & sa magnificence.
Mer [1] vaste, vous fuyez!
Et toi, Jourdain, pourquoi dans tes grottes profondes,
Retournant sur tes pas, vas-tu cacher tes ondes?
Tu frémis à l'aspect, tu fuis devant les yeux
D'un Dieu qui sous ses pas fait abaisser les Cieux!

Mais, s'il est aux Mortels un Maître redoutable,
Est-il pour ses Enfans de Pere plus aimable?

---

1 *Mers vastes, vous fuyez!*
Et toi, Jourdain, dans des grottes profondes,
Retournant sur tes pas, tu vas cacher tes ondes;
Tu frémis à l'aspect, tu fuis devant les yeux
D'un Dieu qui devant lui fait abaisser les Cieux.

Il paroît que le Poëte a eu en vue ce passage du Pseau. 113. *Quid est tibi, mare quòd fugisti, & tu Jordanis quia conversus es retrorsum?* Il ne s'agit donc ici que de la Mer-Rouge, & non des Mers en général, comme S. Marc l'a entendu. Il ne faut que comparer ces Vers de l'Edit. de S. Marc, avec ceux de notre manuscrit, pour sentir combien ils leur sont inférieurs.

C'eſt lui qui ſe cachant ſous cent noms différens;
S'inſinuant partout, anime la Nature;
Et dont la bonté ſans meſure
Fait un cercle de biens de la courſe des ans;
Lui, de qui la féconde haleine
Sous le nom des Zéphyrs rappelle le Printemps;
Reſſuſcite les Fleurs, & dans nos Bois ramene
Le ramage & l'amour de cent Oiſeaux divers;
Qui de Chantres nouveaux [1] repeuple l'Univers.
De Mercure, tantôt empruntant le ſymbole,
Il dicte en ſes inſtructions
L'art d'entraîner les nations
Par le charme de la parole.

Sous le nom d'Apollon, il enſeigne les Arts;
Pour aſſurer nos Biens, & défendre nos Villes,
Il emprunte celui de Bellone & de Mars;
Et pour rendre nos Champs fertiles
Et faire jaunir [2] les Guérets,
Il ſe ſert des préſens & du nom de Cérès.

Après tant de bienfaits, quoi! j'aurai l'inſolence;
Dans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance

---

1. S. Marc fait rapporter ce Vers *aux Oiſeaux*. Dans les différens manuſcrits de Chaulieu, *repeuple* eſt au ſingulier.

2 *Nos Guérets.*

Par l'imbécille amas de [1] Femmes, de Dévots,
A cet Être parfait d'imputer mes défauts ;
D'en faire un Dieu cruel, vindicatif, colere,
Capable de fureur, & même sanguinaire ;
Changeant de volonté ; réprouvant aujourd'hui
Ce Peuple qui jadis seul par lui fut chéri !
Je forme de cet Être une plus noble idée ;
Sur le front du Soleil lui-même il l'a gravée ;
Immense, tout-puissant, équitable, éternel,
Maître de tout, a-t-il besoin de mon autel ?
S'il est juste, faut-il, pour le rendre propice,
Que j'aille teindre les ruisseaux,
Dans l'offrande d'un sacrifice
Du sang innocent des Taureaux ?

Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un Temple ;
Prosterné devant lui, j'adore sa bonté,
Et ne vas point suivre l'exemple
Des mortels insensés, de qui la vanité
Croit rendre assez d'honneurs [2] à la Divinité
Dans ces grands monumens de leur magnificence,
Témoins de leur extravagance
Bien plus que de leur piété.

---

1 *Des Femmes, des Dévots.*

2 *Croit rendre assez d'honneur.*

Un eſprit conſtant d'équité
Bannit loin de moi l'injuſtice;
Et jamais ma noire malice
N'a fait pâlir la Vérité,
Ou [1] par quelqu'indigne artifice
Rompu les doux liens de la ſociété.

Ainsi je ne crains point qu'un Dieu dans ſa colere
Me demande les biens ou le ſang de mon Frere,
Me reproche la Veuve, [2] ou l'Orphelin pillé,
Le Pauvre par ma main de ſon champ dépouillé;
Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie,
Ou par quelques forfaits la fortune envahie.

Ainsi dans ce moment qui finira mes jours,
Qu'il faudra te quitter, la Fare, & mes amours;
Mon ame n'ira point flottante, épouvantée,
Peu ſûre de ſa deſtinée,
D'Arnaud ou d'Eſcobar [3] mendier le ſecours;
Mais, plein d'une douce eſpérance,
Je mourrai dans la confiance
De trouver, au ſortir de ce funeſte lieu,
Un aſyle aſſuré dans le ſein de mon Dieu.

---

1 *Ni par quelqu'indigne artifice.*

2 *Et l'Orphelin pillé.*

3 *Implorer le ſecours.*

A

S. A. MADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON,

en 1700.

PRINCESSE, en qui l'art de plaire
Eſt un talent naturel ;
Toi, dont le nom immortel
Dans le Temple de Cythere
Aura toujours un Autel,
Tant qu'on y célébrera
L'eſprit, la grace & les charmes ;
Et qu'Ovide y chantera
Les Beautés à qui Rome avoit rendu les armes.
BOUILLON, je veux que ma Muſe,
Philoſophe en ſes Chanſons,
De ſes morales leçons
Et t'inſtruiſe & t'amuſe ;
Sur-tout que leur vérité,
Quoique parfois renfrognée,
Semble pourtant être née
Du ſein de la Volupté.

Apprends à méprifer le néant de la vie.
Songe qu'au moment que je veux
Enfeigner l'art de vivre heureux,
Elle s'en va m'être ravie.
Les Dieux fans m'appeller ont commencé fon cours:
Ils ont fixé fans moi le nombre de mes jours;
Et quand leur haîne m'a fait naître,
Leur [1] pitié ne me laiffe maître
Que de l'inftant préfent dont j'ai droit de jouir.
Tandis que je m'en plains, il va s'évanouir;
Mais [2] bien loin que la vîteffe
Dont s'écoulent nos beaux ans,
Soit un fujet de triftefle;
Il faut que notre fageffe
Tire de la fuite du Temps,

1. *Leur bonté ne m'a laiffé maître.*

2. Notre manufcrit porte cette correction.

Et c'eft de cette vîteffe
Dont s'écoulent nos beaux ans,
C'eft de la fuite du temps,
Que doit tirer la fageffe
De la mort, de nos maux, &c.

Le manufcrit de S. Marc nous fournit une troifieme leçon.

Et c'eft de cette viteffe
Dont s'écoulent nos beaux ans;
C'eft de la fuite du temps,
De la mort, de nos maux, & de notre foibleffe
Que doit tirer la fageffe
Les raifons de nous réjouir.

De la mort, de nos maux, & de notre foibleſſe,
Les raiſons de nous réjouir.

Aux penſers de la mort accoutume ton ame ;
Hors ſon nom ſeulement, elle n'a rien d'affreux.
Détachez-en l'horreur d'un ſéjour ténébreux,
De Démons, d'Enfer & de flamme,
Qu'aura-t-elle de douloureux ?
La mort eſt ſimplement le terme de la vie ;
De peines ni de biens elle n'eſt point ſuivie :
C'eſt un aſyle ſûr, c'eſt la fin de nos maux,
C'eſt le commencement d'un éternel repos ;
Et pour s'en faire encore une plus douce image,
Ce n'eſt qu'un paiſible ſommeil,
Que, par une conduite ſage,
La Loi de l'Univers engage
A n'avoir jamais de réveil.

Nous ſortons ſans effort du ſein de la Nature ;
Par le même chemin retournons ſur nos pas :
Eh ! pourquoi s'aller faire une affreuſe peinture
D'un mal qu'aſſurément on ne ſent point là-bas ?
Que ces ſages réflexions
Soient le principe de ta joie ;
Goûte l'erreur des paſſions,

Mais n'en deviens jamais la proie;
Prends-les pour des amusemens,
Dont il faut égayer le temps
Que nous demeurons sur la terre:
Ce sont de secrets ennemis
Que la Nature en nous a mis
Exprès pour nous faire la guerre;
Défendons-nous sans la finir:
Ce sont des Sujets peu fidelles;
Mais ce sont des Sujets rebelles
Que le bien de l'Etat empêche de punir.
Tranquille, attends que la Parque
Tranche, d'un coup de ciseau,
Le fil du même fuseau
Qui dévide les jours du Peuple & du Monarque.
Alors contens 1 du temps que nous aurons vécu,
Rendons graces à la Nature,
Et remettons-lui sans murmure
Ce que nous en avons reçu.

Cependant jettons des roses,
Je les vois avec les lis

1 *Lors satisfaits du temps*... Chaulieu a effacé les deux premiers mots de ce Vers qu'il avoit d'abord fait ainsi, pour y substituer ceux qui se trouvent dans le texte.

Briller fraîchement écloses
Sur le teint de ma Phylis.

VIENS, Phylis, avec moi, viens passer la soirée;
Qu'à table les Amours nous couronnent de fleurs;
De myrte, comme toi, que leur Mere parée
Vienne de mon esprit effacer [1] ces noirceurs:
Et toi, Pere de l'Alégresse,
Viens, à l'ardeur de ma tendresse,
Bacchus, joindre ton enjouement;
Viens, sur moi, d'une double yvresse,
Répandre tout l'enchantement.

A l'envi de tes yeux, vois comme ce vin brille:
Verse-m'en, ma Phylis, & noie de ta main
Dans sa mousse qui pétille,
Les soucis du lendemain.

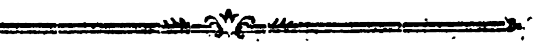
AINSI l'on peut passer avec tranquilité
Les ans que nous départ l'aveugle Destinée;
Et goûter sagement la molle oisiveté
D'une paresse raisonnée.

PRINCESSE, puissiez-vous comprendre par ma voix

---

1 *Effacer les noirceurs.*

Un léger crayon des Loix
Que la prudente Nature
Dictoit en Grece autrefois.
Par la bouche d'Epicure;
Cet Esprit élevé, qui, dans sa noble ardeur;
S'envola pardelà les murailles du Monde,
Affranchit les mortels d'une indigne terreur,
Et bannit, le premier, de la Machine ronde,
Les Enfans de la Peur, le Mensonge & l'Erreur.



SUR LA PREMIERE ATTAQUE DE GOUTTE QUE J'EUS, EN 1695 [1].

Le destructeur impitoyable
Des [2] marbres & de l'airain,

1 Je fis ces Vers sur la premiere atteinte de goutte qui me prit au mois de Juin 1695, à Liancourt, où j'étois allé de Versailles avec M. le Duc de la Rochefoucault, Grand-Maître de la Garde-robe, & grand Veneur de Louis XIV, dont il avoit toujours été une espece de Favori. *Chaulieu.*

2 *Et des marbres*, S. Marc. Dans nos trois manuscrits, ce Vers n'est que de trois pieds & demi.

Le Temps, ce tyran ſouverain
De la choſe la plus durable,
Sappe ſans bruit le fondement
De notre fragile machine;
Et je ne vis plus un moment
Sans ſentir quelque changement
Qui m'avertit de ſa ruïne.

Je touche aux derniers [1] momens
De mes plus belles années;
Et déja de mon printemps
Toutes les fleurs ſont fanées.
Je [2] regarde, & n'enviſage
Pour mon arriere-ſaiſon,
Que le malheur d'être ſage,
Et l'inutile avantage
De connoître la raiſon.

Autrefois mon ignorance
Me fourniſſoit des plaiſirs;
Les erreurs de l'Eſpérance
Faiſoient naître mes deſirs:
A préſent l'Expérience

---

1 *Aux derniers inſtans.* | 2 *Je ne vois, & n'enviſage.*

M'apprend que la jouiſſance
De nos biens les plus parfaits
Ne vaut pas l'impatience,
Ni l'ardeur de nos ſouhaits.

La Fortune à ma jeuneſſe
Offrit l'éclat des grandeurs:
Comme un autre avec ſoupleſſe
J'aurois brigué ſes faveurs;
Mais, ſur le peu de mérite
De ceux qu'elle a bien traités,
J'eus honte de la pourſuite
De ſes aveugles bontés;
Et je paſſai, quoi que donne
D'éclat & pourpre & couronne,
Du mépris de la perſonne
Aux mépris des dignités.

Aux ardeurs de mon bel âge
L'Amour joignit ſon flambeau;
Les Ans, de ce Dieu volage
M'ont arraché le bandeau:
J'ai vu toutes mes foibleſſes,
Et connu qu'entre les bras
Des plus fidelles Maîtreſſes,

Enivré de leurs caresses,
Je ne les possédois pas.

Mais quoi ! ma goutte est passée ;
Mes chagrins sont écartés :
Pourquoi noircir ma pensée
De ces tristes vérités ?
Laissons revenir en foule
Mensonge, erreurs, passions :
Sur ce peu de temps qui coule,
Faut-il des réflexions ?
Que sage est qui s'en défie !
J'en connois la vanité :
La [1] bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

---

1 L'article *la* ne se trouve pas dans l'Edition de Saint Marc, & alors ce Vers est de trois pieds & demi comme les précédens ; mais nous avons suivi les manuscrits de Chaulieu.



LA RETRAITE,

en 1698 [1].

LA foule de Paris à préſent m'importune,
Les Ans m'ont détrompé des maneges de Cour;
Je vois bien que j'y ſuis dupe de la Fortune,
Autant que [2] je le fus autrefois de l'Amour.

JE rends graces au Ciel que l'eſprit de retraite
Me preſſe chaque jour d'aller bientôt chercher
Celle que mes Aïeux plus ſages s'étoient faite,
D'où mes folles Erreurs avoient ſu m'arracher.

C'EST-LA, que jouiſſant de mon indépendance,
Je ſerai mon Héros, mon Souverain, mon Roi;
Et de ce que je vaux la flatteuſe ignorance
Ne me laiſſera voir rien audeſſus de moi.

TOUT reſpire à la Cour l'erreur & l'impoſture:
Le Sage avant ſa mort doit voir la vérité.

---

1 Chaulieu avoit d'abord intitulé cette Pièce, *Stances ſur la Retraite*, en 1698.

2 *Autant que je l'étois.*

Allons chercher des lieux où la ſimple Nature
Riche [1] de ſes biens ſeuls fait toute la beauté.

LA, pour ne point des Ans ignorer les injures;
Je conſulte ſouvent le cryſtal d'un ruiſſeau;
Mes rides s'y font voir: par ces vérités dures
J'accoutume mes ſens à l'horreur du tombeau.

CEPENDANT [2] quelquefois un reſte de foibleſſe
Rappellant à mon cœur quelques tendres deſirs,
En dépit des leçons que me fait la Vieilleſſe,
Me laiſſe encor jouir de l'ombre des plaiſirs.

Nos champs du ſiecle d'or conſervent l'innocence:
Nous ne la devons point à la rigueur des Loix;
La ſeule bonne foi nous met en aſſurance,
Et le guet ne fait point le calme de nos bois.

NI [3] le marbre, ni l'or n'embellit nos fontaines;

---

1 *Sans le ſecours de l'Art.*

2 *Malgré moi cependant un reſte de foibleſſe,*
Rappellant quelquefois de tendres ſouvenirs, &c.

3 Cette Stance eſt ainſi dans les trois manuſcrits de Chaulieu qui ſont ſous nos yeux. Comme il ne s'y trouve aucune rature, il n'y a pas d'apparence que l'Auteur eût formé aucun projet de correction, ainſi que le prétend S. Marc.

Cet Editeur qui n'a point voulu entendre ces quatre Vers, a fait une Note qui

De la mousse & des fleurs en font les ornemens ;
Mais sur ces bords heureux, loin des soins & des peines,
Amarylle & Daphnis de leur sort sont contens.

Ma retraite aux neuf Sœurs est toujours consacrée ;
Elles m'y font encor entrevoir quelquefois
Vénus dansant au frais, des Graces entourée,
Les Faunes, les Sylvains, & les Nymphes des bois.

Mais [1] je commence à voir que ma veine glacée

---

ne finit point pour prouver que le *mais* du troisieme Vers devroit commencer le second. Nous aimons mieux rapporter la Stance qu'il substitue à celle de Chaulieu, d'après le manuscrit du Prince d'Auvergne, que de nous amuser à le réfuter.

Ni le marbre, ni l'or ne borde nos fontaines ;
La Nature de fleurs en émaille le tour :
Mais le Berger content, sans soucis & sans peines,
Au chant de sa Bergere y danse tout le jour.

[1] Ces Vers sont ainsi dans le premier de nos manuscrits.

Mais je connois bientôt que ma veine glacée
N'ose plus de la rime hazarder la prison.

Ils se trouvent, mais effacés, dans le second, qui est d'accord avec le troisieme. Au lieu de ces deux Vers, Saint Marc prétend qu'il y avoit originairement ces deux-ci dans le manuscrit du Prince d'Auvergne.

Ce brillant, cet esprit, ce feu de ma pensée
N'est plus que du bon sens, & qu'un peu de raison.

Il n'y a rien dans nos manuscrits qui indique qu'ils aient été originairement ainsi.

Doit

Doit enfin de la rime éviter la prison,
Cette foule d'esprits dont brilloit ma pensée
Fait au plus maintenant un reste de raison.

Ainsi [1] pour éloigner ces vaines rêveries,
J'examine le cours & l'ordre des Saisons;
Et comment tous les ans à l'émail des prairies
Succedent les trésors des fruits & des moissons.

Je contemple [2] à loisir cet amas de lumiere,
Ce brillant tourbillon, ce globe radieux;
Et cherche s'il parcourt en effet sa carriere,
Ou si, sans se mouvoir, il éclaire les Cieux.

Puis delà tout-à-coup élevant ma pensée
Vers cet Être, du monde & Maître & Créateur,
Je me ris des erreurs d'une Secte insensée
Qui croit que le Hazard en peut être l'Auteur.

Ainsi coulent mes jours, sans soin, [3] loin de l'Envie:
Je les vois commencer & je les vois finir.
Nul remords du passé n'empoisonne ma vie;
Satisfait du présent, je crains peu l'avenir.

---

1 *Pour bannir loin de moi.*
2 *Je contemple tantôt.*
3 *Sans soins & sans envie.*

Heureux, qui méprisant l'opinion commune
Que notre vanité peut ſeule autoriſer,
Croit, comme moi, que c'eſt avoir fait ſa fortune,
Que d'avoir, comme moi, bien ſu la mépriſer!



LETTRE
DE M. DE LA FAYE,
A MADAME D***,
Sur la Retraite et la Goutte [1].

J'ai lu, Madame, graces à vous, la Retraite & la Goutte de M. l'Abbé de Chaulieu; j'ai trop

1 Cette Lettre eſt de M. de la Faye, Gentilhomme ordinaire de Louis XIV, & depuis attaché à M. le Duc, comme Secrétaire des Etats de Bourgogne. C'étoit un homme à qui la Nature avoit donné de l'eſprit, dont il eût pu faire un uſage agréable, ſi le mauvais goût de ſon temps, & l'attachement ſervile aux opinions de la Mothe, qui n'eut jamais d'autre talent pour être Auteur & Poëte, que l'envie de l'être, ne lui eut inſpiré le mépris des Anciens & l'amour des Modernes, ſource de la corruption & de la décadence totale du Goût. Cette Lettre eſt adreſſée à Madame d'Aligre, femme en premieres noces du petit-fils du Chancelier de ce nom, & en ſecondes noces de M. de Chevilly, Capitaine aux Gardes. Elle étoit fille de M. de Saint-

admiré ; je m'y suis trop plû pour ne vous pas remercier. Que ne puis-je ici (pour vous rendre des graces qui conviennent au bienfait) disposer comme lui des trésors de l'Hélicon !

Le Dieu qui fait rimer l'a comblé de ses dons ;
Une Muse toujours à son ordre fidelle,
Lui prête pour chanter d'inimitables sons ;
Mais moi, j'invoque envain un Dieu qui m'est rebelle,
Et ne veut m'inspirer que de fades Chansons.

Quelle élégance dans sa Retraite ! Que de

Clair Turgot, Doyen du Conseil. M. de la Bruyere l'a célébrée dans ses Caracteres sous le nom d'Arténice, & c'est pour elle que l'Amour m'a dicté une infinité de Vers que j'ai faits. C'étoit en effet une des plus jolies femmes que j'aie connues, qui joignoit à une figure très-aimable la douceur de l'humeur & tout le brillant de l'esprit. Personne n'a jamais écrit mieux qu'elle, & peu aussi bien. *Note de l'Auteur.*

Cette Lettre ne se trouve point dans l'édit. de St. M. Il en a pourtant eu connoissance, puisqu'elle est dans l'édit de 1733, & que d'ailleurs il en parle dans une des Notes de la Piece précédente. On l'a attribuée à tort au Marquis de la Fare. Il suffisoit, pour être assuré du contraire, de lire la premiere ligne de cette Lettre, & de prendre garde aux dates des deux Pieces qui y ont donné lieu. La premiere est de 1695, & la seconde de 1698. Comment concevoir que la Fare, intime ami de Chaulieu depuis vingt ans, n'ait vû ces Pieces que plus de trois ans après qu'elles ont été faites ?

beau & que de vrai en Poésie, tandis que les autres font du faux tout l'ornement de leurs Vers! Parmi plusieurs stances toutes belles, toutes admirables, toutes dignes d'être retenues, certaines entr'autres saisissent l'esprit & le goût; telle est celle où il dit qu'il consultera le crystal d'un ruisseau pour accoutumer ses sens à l'horreur du tombeau [1]. Cet Ouvrage est plein de belles choses, où d'excellentes ne laissent pas de se faire distinguer. Qu'il parle dans une stance bien dignement du Soleil!

En [2] écrivant, j'admire encore
Ce brillant tourbillon, ce globe radieux,
Et je pardonnerois au Peuple qui l'adore,
A ces superbes noms d'ignorer d'autres Dieux.

Mais je ne citerai plus, ou il me faudroit copier tout l'Ouvrage. Que ne dirai-je point de sa Goutte! Quelle morale! Quelle liberté d'esprit dans un corps gêné! En la lisant, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier:

---

1 Il y avoit ici une comparaison géométrique que Chaulieu a impitoyablement rejettée.

2 S. Marc, dans une Note sur la Piece précédente, attribue ces quatre Vers à Chaulieu. On voit avec quel fondement.

Puisqu'inspiré par tes douleurs
Comme du Maître du Parnaſſe,
Chaulieu, d'un Vers rempli de grace,
Dévoile ſi bien nos erreurs;
Fille des Ans, affreuſe Goutte,
Funeſte ſuite des plaiſirs,
Quelque chagrin que tu nous coûte,
Tu fais l'objet de mes deſirs.

Oui, Madame, ce n'eſt point un conte; je ſouhaiterois de bon cœur avoir la Goutte comme lui, & ſavoir faire auſſi bien des Vers. Vous m'allez ſans doute objecter,

Que ce ſeroit acheter cher
Un talent qui n'enrichit guere;
Mais à quoi bon me reprocher
Le triſte état de ma miſere?
Je ſuis déja Poëte & mauvais:
Du métier dont j'ai l'indigence,
Puiſqu'enfin j'en ai fait les frais,
Oui, je voudrois pour récompenſe
Dans un fauteuil par la Goutte cloué,
Rimer avec tant d'élégance,
De cet Abbé que je fuſſe avoué,
Au haſard d'être peu loué,

Graces à la vaste ignorance
Dont notre bon siecle est doué.

Sans pourtant faire un souhait aussi bisarre que celui d'avoir la Goutte, & que l'excellence de l'Ouvrage m'a inspiré, pourroit-on, Madame, en faire un autre, sans vous offenser? Ne seroit-ce point dans vos yeux qu'il a puisé cette maniere vive de penser? Et n'enflamment-ils point également le cœur & l'esprit? Ah! si c'est là la source de tous ses beaux Vers, avec l'envie d'être bon Poëte, que vous me connoissez, jugez, Madame, de ce que j'ai à souhaiter.

Faire un souhait est chose très-commune,
Par qui vous voit, aussitôt il est fait;
Le voir rempli seroit grande fortune,
Mais je sais bien que votre choix est fait.

Si le papier me le permettoit, je vous expliquerois peut-être mon souhait plus au long; car qui pourroit s'en tenir, Madame.....

LES LOUANGES

DE LA VIE CHAMPESTRE,

A Fontenay, ma maison de Campagne, 1707.

DÉSERT, aimable solitude,
Séjour du calme & de la paix,
Asyle, où n'entrerent jamais
Le tumulte & l'inquiétude.

QUOI, j'aurai tant de fois chanté
Aux tendres accords de ma lyre
Tout ce qu'on souffre sous l'empire
De l'Amour & de la Beauté!

ET, plein de la reconnoissance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laisserai dans le silence
Tes agrémens & tes bienfaits!

S. M. donne à cette Piece un autre titre & une autre date. Sur Fontenay, en 1710.

C'EST toi qui me rends à moi-même ;
Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma ſeule oiſiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

PARMI ces Bois & ces Hameaux,
C'eſt là que je commence à vivre ;
Et j'empêcherai de m'y ſuivre
Le ſouvenir de tous mes maux.

EMPLOIS, grandeurs tant deſirées,
J'ai connu vos illuſions ;
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées.

LA Cour ne peut plus m'éblouir :
Libre de ſon joug le plus rude,
J'ignore ici la ſervitude
De louer qui je dois haïr.

FILS des Dieux, qui de flatteries
Repaiſſez votre-Vanité,
Apprenez que la Vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

GROTTE, d'où ſort ce clair ruiſſeau,
De mouſſe & de fleurs tapiſſée,
N'entretiens jamais ma penſée
Que du murmure de [1] ſon eau.

BANNISSONS la flatteuſe idée
Des honneurs que m'avoient promis
Mon ſavoir-faire & mes Amis,
Tous deux maintenant en fumée.

JE trouve ici tous les plaiſirs
D'une condition commune;
Avec l'état de ma fortune
Je mets de niveau mes deſirs.

AH! quelle riante peinture
Chaque jour ſe montre à mes yeux,
Des tréſors dont la main des Dieux
Se plaît d'enrichir la Nature!

QUEL plaiſir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette
Chercher [2] le frais ſous ces ormeaux!

1 *Que du murmure de ton eau.*

2 *Chercher l'ombre ſous ces ormeaux!*

PUIS, ſur le ſoir à nos muſettes
Ouir répondre les côteaux,
Et retentir tous nos Hameaux
De hautbois & de chanſonnettes !

MAIS, hélas ! ces paiſibles jours
Coulent avec trop de vîteſſe ;
Mon Indolence & ma Pareſſe
N'en peuvent [1] ſuſpendre le cours.

DÉJA la Vieilleſſe s'avance ;
Et je verrai dans peu la Mort
Exécuter l'arrêt du Sort,
Qui m'y livre ſans eſpérance.

FONTENAY, lieu délicieux
Où je vis d'abord la lumiere,
Bientôt au bout de ma carriere,
Chez toi je joindrai mes Aïeux.

MUSES, qui dans ce lieu champêtre
Avec ſoin me fîtes nourrir,
Beaux Arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir !

---

1 *N'en peuvent arrêter le cours.*

CEPENDANT du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter,
Sans regret, prêt à vous quitter
Pour ce manoir terrible & sombre,

Ou [1] de ces arbres dont exprès
Pour un doux & plus long usage
Mes mains ornerent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un Cyprès.

MAIS je vois revenir Lisette,
Qui d'une coëffure de fleurs
Avec son teint [2] à leurs couleurs
Fait une nuance parfaite.

EGAYONS ce reste de jours
Que la bonté des Dieux nous laisse;
Parlons [3] à Lisette d'amours:
C'est le conseil de la Sagesse.

---

1 *Où des arbres que tout exprès.*

2 *Avec son teint & leurs couleurs.*

3 *Parlons de plaisirs & d'amours.*

RÉFLEXION

SUR LA MAXIME D'ÉPICURE,

Sapiens non accedat ad Rempublicam.

*A DAMON **.

Je ſais que Partiſan d'une auſtere ſageſſe,
Que nourri de l'eſprit d'Epicure & Lucrece,
Tu penſes que le Sage avec tranquillité
Laiſſe couler en paix cette ſuite d'années :
Dont nous font en naiſſant préſent les Deſtinées ;
Qu'il ne doit, occupé de ſon oiſiveté,
S'embarraſſer des ſoins de la Choſe publique,

* Le titre & les quinze premiers Vers de cette Piece manquent dans S. Marc qui ne l'a donnée, avec raiſon, que ſous le nom de Fragment. Cet Editeur l'a copiée d'après l'édit. de 1733, où elle ſe trouve à la fin de pluſieurs lambeaux de la ſeconde & troiſieme Epitres *ſur la Mort*, dont on s'eſt efforcé de faire un tout aſſez biſarre. Nous ne nous amuſerons donc point à relever les fautes du Devancier de S. Marc qui n'a été ici que Copiſte. Nous épargnerons cet ennui au Public, à qui nous n'avons promis que de rendre compte des différences de notre leçon d'avec celle du manuſcrit du Prince d'Auvergne, dans lequel nous ſommes aſſurés que cette Piece ne ſe trouvoit pas.

Mais goûter à longs-traits la molle Volupté
Loin du tourbillon politique.

Souffre, mon cher Damon, qu'à tes préventions
J'ose opposer ici quelques réflexions,
Et que mon amitié, contraire à ton systême,
T'impose une espece de loi,
En te faisant sentir ce que doit à soi-même,
Ce que doit à l'Etat un homme tel que toi.

Dès-lors [1] que né sous d'heureux temps
Où le mérite & les talens
Ont une sûre récompense,
Sans qu'il en coûte d'innocence,
De manege ni de détour,
Sans l'indigne métier d'aller faire sa cour;
Un doux regard de la Fortune,
Après un long aveuglement,
D'une condition commune
Vous appelle au Gouvernement:
On ne doit plus souffrir que la Raison replique;
Il faut pour son Pays un entier dévouement,
Et l'on doit rigoureusement

---

1 *A moins, mon cher Damon, que né sous d'heureux temps, &c.* Edit. 1733.

Compte de ses talens à la Chose publique.
Adieu donc pour jamais, Calme, Tranquillité;
Enfans de mon indépendance,
Ne goûterai-je plus ma chere Liberté
Dans les bras de la Nonchalance?
Quitte, quitte, DAMON, d'inutiles regrets
Qui doivent au plus être faits
Pour ces Esprits bornés qui ne font rien sans peine,
Et qui sur leurs bureaux attachés à la chaîne,
Abymés dans un vil détail,
Mais privés des clartés que le Ciel leur dénie;
Croient [1] que la peine & le travail
Peuvent tenir lieu de génie.

POUR toi [2] de qui l'esprit dans sa vaste étendue
Découvre tout d'un coup la fin & les moyens,
Et fertile en expédiens,
En voit cent d'une seule vue;

---

1 *Attendent d'un âpre travail,*
Ce qu'on ne tient que du génie.

2 *Pour toi, de qui l'esprit, & délicat & fin,*
Prompt en expédiens, en ressources fertile,
Découvre d'un coup d'œil les moyens & la fin,
Tu ne trouveras rien qui ne te soit facile,
Et tu verras tes agrémens
Rares aux Gens d'Etat, & pourtant nécessaires,
Des plus épineuses affaires
Te faire des amusemens.

Chaque jour tes heureux talens
Aux Gens d'Etat si nécèssaires,
Des plus épineuses affaires
Te feront des amusemens:
Ainsi parmi les mouvemens
Dont l'embarras paroît extrême;
Le Sage trouve des momens
Pour habiter avec lui-même.

Surtout que la grandeur n'enfle point ton courage;
Avec un esprit haut mêle un accueil si doux
Que, qui de ta fortune auroit été jaloux,
Te pardonne tout l'avantage
De ton odieuse splendeur,
En faveur du modeste usage
Que tu feras de ta grandeur.
Mais hélas! quoi qu'on puisse faire;
La Prudence ne sert de rien:
La Fortune est femme & légere,
Son caprice [1] seul la retient.
Des plus aimables maîtresses
Elle a l'empressement & la vivacité;
Mais ses infidelles caresses

---

1 *Son caprice est son seul lien.*

Tiennent de leur légéreté.
Tremble donc au milieu de ta prospérité,
Quand du battement de ses aîles
La volage Divinité
Portera ses faveurs nouvelles
Chez un bien moins digne que toi.
Prêt à lui pardonner son manquement de foi,
Remets-lui les trésors dont ses mains infidelles
T'avoient si richement doté;
Et foulant aux pieds ses largesses,
Préfere à l'éclat des richesses
Une honorable pauvreté.

C'est lors que tu verras la Troupe fugitive
De tous tes Complaisans disparoître à tes yeux,
Et leur amitié trop craintive,
Qui te cherchoit partout, t'éviter en tous lieux:
A ces adversités oppose un front d'airain;
Reçois d'un visage serein
La nouvelle de ta défaite:
Fais une honorable retraite;
Ne va point par des cris exhaler ta douleur,
D'aucun [1] emportement qu'elle ne soit suspecte;

---

1 *Qu'elle soit sage & circonspecte.*

Et

Et que ton ſilence reſpecte
L'injuſtice de ton malheur.
Etouffe dans ton cœur tout retour de tendreſſe
Vers un objet ingrat de ta tendre amitié,
Et chaſſe, comme une foibleſſe,
L'indigne ſentiment d'aller faire pitié;
Va plutôt, d'une ame hardie,
Suivre le ſentier peu battu
De ceux qui, comme moi, bravent la perfidie
D'amis dont le cœur abattu
Laiſſe le Menſonge & l'Envie
Attaquer la plus belle vie,
Et faire injure à la Vertu.

ODE

CONTRE L'ESPRIT,

en 1708.

SOURCE intariſſable d'erreurs,
Poiſon qui corromps la droiture
Des ſentimens de la Nature,
Et la vérité de nos cœurs;
Feu follet, qui brilles pour nuire,
Charme des Mortels inſenſés,

Esprit, je viens ici détruire
Les autels que l'on t'a dreſſés.

Et toi, fatale Poéſie,
C'eſt lui, ſous un nom ſpécieux,
Qui nomma *Langage des Dieux*
Les accès de ta frénéſie;
Lui, dont tu pris l'autorité
D'aller conſacrant le menſonge,
Et de traiter de vérité
La vaine illuſion d'un ſonge.

Encor 1, ſi telle qu'autrefois
Toujours modeſte en ſa parure,
L'Eglogue faiſoit la peinture
Des Bergers, des prés & des bois;
Ou qu'au bon ſiecle de Catulle,
Simple dans ſes expreſſions,
Et de Virgile, & de Tibulle
Elle chantoit les paſſions.

Mais non, de quelque rime rare,
De pointes, de rafinemens

---

1 Cette ſtrophe eſt autrement dans S. Marc, qui étoit fâché de n'avoir que partie de la correction que l'on uoit ici. Il a ſuivi l'ancienne leçon, qui eſt médiocre.

Tu cherches les vains ornemens
Dont une Coquette se pare ;
Et suivant les égaremens
Où jette une verve insensée,
Tu négliges les sentimens
Pour faire briller la pensée.

Tel ne chantoit au bord des flots
Du Mincius, l'heureux Tityre,
Mais simplement faisoit redire
Le nom d'Amarylle aux Echos ;
Et les Naïades attentives
Quittoient leurs joncs & leurs roseaux
Pour venir danser sur [1] ses rives
Au doux son de ses chalumeaux.

Esprit, tu séduis ; on t'admire ;
Mais rarement on t'aimera ;
Ce qui sûrement touchera,
C'est ce que le cœur nous fait dire :
C'est ce langage de nos cœurs
Qui saisit l'ame & qui l'agite ;
Et de faire couler nos pleurs
Tu n'auras jamais le mérite.

---

1 *Pour venir danser sur les rives,*

Mais sur ces frivoles sujets
Pourquoi s'amuser à se plaindre,
Quand de toi l'on a tout à craindre
Sur de plus importans objets?
Dans les choses les plus sacrées,
Tu te plais à nous faire voir
Que, plus elles sont révérées,
Et plus y brille ton pouvoir.

Dans la vérité simple & pure
D'une sainte Religion,
De quelle [1] superstition
N'y mêles-tu point l'imposture?
Le moyen de te pardonner
Ce que tu veux tirer de gloire
De nous apprendre à raisonner,
Quand [2] il n'est question que de croire?

Que d'inutiles questions!
Que de distinctions frivoles!
Et combien, des mêmes paroles,
De contraires inductions!

---

1 *Est-il de superstition*
Dont tu n'y glisses l'imposture?
2 *Quand il est question de croire.*

Ah! que le [1] Docteur Angélique
Nous eût épargné d'embarras,
De la ſomme théologique
S'il n'eût compilé le fatras!

Mais je veux que l'on t'abandonne
L'Empire des opinions:
Reſpecte au moins les paſſions
Et les goûts que Nature donne.
Pourquoi troubles-tu nos deſirs
Par mille craintes ridicules,
Et de nos innocens plaiſirs
Viens-tu nous faire des ſcrupules?

Demande aux Hôtes de ces bois
Si la [2] guide la plus fidelle
N'eſt pas la pente naturelle,
Plus ſage que toutes les Loix;
Et ſi jamais dans leurs tanieres
Ils eurent la démangeaiſon
De venir chercher tes lumieres,
Ou t'emprunter de la raiſon?

---

1 *Ah! que ce Docteur Angélique.*
2 *Si le guide le plus fidele.*

Toi [1] ſeul, auteur de ces caprices
Par qui Vénus ſoutient ſa Cour,
Tu viens ſophiſtiquer l'amour
Par un attirail d'artifices.
Qui jamais oüit les oiſeaux,
Accablés de fers & de chaînes,
Etourdir rochers & ruiſſeaux
Du triſte récit de leurs peines?

C'est toi [2] qui fais ces beaux Romans
Qui, toujours loin de la Nature,
Par leur vaine & folle lecture
Font tourner la tête aux Amans:
Les pigeons & les tourterelles
Savent ſe plaire & ſe charmer;
Fut-il quelque Ovide pour elles
Qui fit jamais un Art d'aimer?

---

1 Cette Stance ſe trouve ainſi dans S. Marc.

Eſprit, ſource de ces caprices
Par où Vénus ſoutient ſa Cour
Par un attirail d'artifices,
Tu viens ſophiſtiquer l'amour.
Qui jamais oüit les oiſeaux
Se charger de fers & de chaînes?
S'ils chantent au doux bruit des eaux,
C'eſt leurs plaiſirs, & non leurs peines.

2 *De toi viennent tous ces Romans.*

C'EST dans ce Livre déteſtable
Où paroît ta corruption
Qui, d'une douce paſſion,
A fait un Art abominable;
Art d'où nous[1] vint en ſa fureur
Ce mônſtre de coquetterie,
Et ce métier faux & trompeur
Qu'on appelle galanterie.

MAIS[2] hélas! inſenſiblement
Je ſuis un charme qui m'entraîne;
Je ſens que j'oublierai ma haîne,
Si j'écris encore un moment.
ESPRIT, que je hais & qu'on aime,
Avec douleur je m'apperçoi,
Pour écrire contre toi-même,
Qu'on ne peut ſe paſſer de toi!

---

1 *Art d'où nous vient en ſa faveur.*
2 *Finiſſons : inſenſiblement.*



ÉPITRE
DE
M. LE DUC DE NEVERS *,
A
M. LE DUC DE VENDOME,

Demeuré malade de la petite vérole à la Charité-sur-Loire, lorsqu'il alloit prendre possession de son Gouvernement de Provence, en 1680.

Votre Altesse Sérénissime
Me recevroit en Hermotime [1],

* S. Marc a fait ici une Note que nous avons cru devoir rapporter.

M. le Duc de Vendôme, avant que de revenir à la Cour, après sa petite vérole, alla passer l'hyver à Anet, où le Duc de Nevers lui écrivit plusieurs Epitres ou Lettres en Vers, au nom d'un Provincial de ses amis, nommé *Moriez*. C'est lui qu'il appelle le *Baron de l'Arsée*. Chapelle & l'Abbé de Chaulieu qui tenoient compagnie à M. de Vendôme, firent pour lui différentes réponses qu'on lira ci-après. *S. Marc.*

Le changement fait par notre Auteur à l'endroit où est nommé le *Baron de l'Arsée*, auroit pu donner le change au Lecteur. En effet, il ne reste rien dans l'Epitre telle que nous l'imprimons, qui dénote que le Duc de Nevers écrivoit sous le nom d'un autre.

1 Magicien, à qui les Habitans de Clazomene rendirent des honneurs divins.

Si, comme lui, je pouvois au dehors
Développer mon ame de mon corps,
Et l'envoyer errante & vagabonde
Se promener par tous les coins du monde.
Vous l'auriez vue, en vérité,
Apparoître à la Charité,
En parure d'esprit, en aimable fantôme,
Pour égayer les sens du malade VENDÔME,
Et lui rendre dans les besoins
Mille devoirs & mille soins.
Mais l'ame [1] dans le corps est trop embarrassée,
Et ne peut par son hôte être ainsi délaissée,
A moins que le fatal ciseau,
Sans retour ne l'envoie en la nuit du tombeau;
Mais treve de ce mot qui fait peur aux malades:
Parlons de jeux, de mascarades,
De fêtes, de tournois, de bals & de balets,
De gais festins, d'Amours folets.
Ici l'on vous attend avec impatience,

---

1 Ces Vers corrigés par Chaulieu, étoient ainsi dans l'original.

Mais l'ame dans le corps est trop embarrassée
Chez le Baron de l'Arsée;
Et n'en sauroit sortir que le fatal ciseau
Sans retour, &c.

Plus sain, plus vigoureux, plus fringant que jamais,
Chargé des riches dons de la belle Provence;
En état de goûter un sort tout plein d'attraits,
De choisir les plaisirs dans l'aise & l'abondance,
Et de courir à tout moment
De divertissement en divertissement:
Le jeu, la chasse & la musique,
Le repas clandestin, le repas Mosaïque,
L'Amour même en sera, si ses transports pressans
Font jouer à la fin vos ressorts impuissans.
En [1] attendant l'effet de cet augure,
Et que votre air charmant, votre blonde figure,
Vous redonne un plaisir parfait,
Ne songez qu'à vous faire une santé qui dure;
Dorlotez-vous sur le tendre duvet,
Du profond Rabelais écoutant la lecture
Qu'explique [2] à votre chevet
Epicure Chapelle, & Chapelle Epicure.

---

1 Entre ce Vers & le précédent, il y en avoit cinq que Chaulieu a retranchés.

Peut-être dérouillés & changeant de nature,
Leur vertu productrice en votre sang s'épure;
Et, coulant dans vos nerfs avec activité,
Vous rendra quatre-vingt à la postérité,
Tel qu'un autre Scilure.

2 Ce verbe est au pluriel dans S. Marc, & alors le Vers est de quatre pieds.

SONNET

DU MÊME,

envoyé à Monsieur le Duc DE VENDÔME *dans la même Lettre.*

Que Césarion soit le bien ressuscité,
Sans manne, ni séné, ni pomme d'Ellébore !
S'il a d'un Pelisson l'épiderme croûté,
En quelqu'état qu'il soit, il nous charme, on l'adore.

Pour [1] lui rendre bientôt des signes de santé,
Je sacrifie un Coq au Talbot d'Epidaure [2],

---

1 S. Marc a suivi la leçon de l'original dans lequel ces quatre Vers étoient ainsi :

Pour remettre en ses nerfs des signes de santé,
Je sacrifie un Coq au Talbot d'Epidaure ;
Et du Maurier, Héros de la lubricité,
Le grand Dieu de Lampsaque en sa faveur implore.

Notre Poëte nous a laissé ignorer pourquoi il s'est permis ces différens changemens dans des Pieces qui ne sont pas de lui. Ce *du Maurier*, ainsi que l'a imprimé S. Marc, est sans contredit le même que le *Baron de l'Arsée* qu'il écrit *Moriez* dans sa Note sur la Piece précédente. Nos manuscrits écrivoient *du Morier*.

2 Ville du Péloponnese, fameuse par son Temple d'Esculape.

Et pour avoir de lui quelque postérité,
Le grand Dieu de Lampsaque [1] en sa faveur implore.

Mais quand le verrons-nous de retour en ce lieu
Le bon Chaulieu-Vendôme & Vendôme-Chaulieu?
Paris sera charmé, la Cour sera ravie.

Moi, je verrai combler mes plus ardens desirs:
C'est un autre moi-même; il sait goûter la vie,
En paresseux sensé qui pond sur [2] les plaisirs.

RÉPONSE
A M. LE DUC DE NEVERS,
PAR M. l'Abbé DE CHAULIEU,
en 1680.

Excuse, grand Nevers, la lenteur de ma veine.
L'Hyver a glacé l'Hippocrene:

1 Ville de l'Asie mineure, sur la Propontide, où Priape étoit honoré d'une maniere particuliere.

2 *Qui pond sur ses plaisirs.*

Pégase ne peut plus marcher,
Et la divine Melpomene
En [1] Lipare s'en va chercher
Brontes [2] pour le ferrer à glace;
Car tu croiras facilement
Qu'on ne trouve que rarement
Un Maréchal sur le Parnasse,
Où jamais d'Artisan grossier
De grimper n'auroit eu l'audace;
Si, pour te plaire, près d'Horace
Apollon n'avoit donné place
A Maître [3] Adam ton Menuisier.
Grace à cet heureux sacrifice,
Que d'un Coq, à propos tu fis,
Nous avons toujours eu propice
Le docte Fils de [4] Coronis:

1 Les Isles de Lipari, anciennement *Insulæ Æoliæ*, *Vulcaniæ*. On en compte sept, dont la principale est *Lipara* ou *Lipari*, qui avoit autrefois un volcan fameux par ses éruptions.

2 Cyclope qui forgeoit les foudres de Jupiter, avec Stérope & Pyracmon.

3 Adam Billaut, Menuisier à Nevers, plus connu sous le nom de Maître Adam. Le Cardinal de Richelieu lui donna une pension. On l'appelloit communément le *Virgile au Rabot*: ainsi Chaulieu a dû le placer près d'Horace.

4 Esculape, fils d'Apollon & de la Nymphe Coronis.

Cette [1] peste, malgré sa rage,
A respecté notre [2] Adonis;
Tu trouveras même embellis
Tous les traits de son beau visage;
Car la Nature bonne & sage
A mêlé quelques roses à des fagots de lis;
Et par un si prudent mêlange
A fait, sans le secours du fard,
D'un VENDÔME un peu trop blafard,
Un VENDÔME plus beau qu'un Ange.
Sa Santé revient à grands pas;
Et si la Faim, qui la devance,
Augmente ainsi qu'elle commence,
Les halles n'y suffiront pas;
Et bien que chez toi l'Abondance,
Si familiere en tes repas,
Y fournisse cinquante plats
Des mets les plus exquis de France,
Tu verras ce Prince glouton
Rendre facilement croyable
Tout ce que nous conte la Fable

1 Il y avoit d'abord *la vérole*, ainsi que l'a fait imprimer S. Marc.

2 Le Duc de Vendôme étoit alors âgé de 26 ans.

Du famélique Eréſichthon [1] :
Avec combien d'impatience
Attendons-nous ce jour heureux,
Où de cet appétit fâmeux
Tu ſouffriras l'expérience !
Et [2] pour rendre encor plus pompeux
L'éclat de ſi belle journée,
Si tu veux qu'il ne manque rien,
Et que ta cave ſoit ornée
De Saint-Laurent & de Verdée,
De Falerne & de Formien,
Immole au pere [3] Bromien
De [4] ton pauvre Baron la victime empeſtée.

---

1 Ou Eriſichthon, étoit un des principaux Habitans de Theſſalie. Pour avoir abattu une forêt conſacrée à Cérès, il fut tourmenté d'une faim ſi cruelle, qu'après avoir mangé tout ſon bien, & vendu pluſieurs fois, ſous différentes formes, ſa propre fille Métra, à qui Neptune avoit accordé le pouvoir de ſe métamorphoſer, il fut enfin réduit à ſe dévorer lui-même.

2 A la place des trois Vers qui ſuivent, S. Marc a mis ces deux-ci :

Si tu veux qu'il ne manque rien
A cette célebre journée, &c.

3 Bromius étoit un ſurnom de Bacchus.

4 Chaulieu avoit mis d'abord *ton pauvre Baron de l'Arſée* : S. Marc a ſuivi cette leçon. Ce changement & ceux que nous avons vus dans les Pieces précédentes, nous porteroient à croire que notre Poëte n'étoit pas ami de M. le Baron.

RÉPONSE
DE
M. LE DUC DE NEVERS,
A
M. l'Abbé DE CHAULIEU.

VRAIMENT vos Vers sont bons ; ils semblent fabriqués
Sur la montagne à double cime ;
Par les Experts ils seront colloqués
Dans le degré le plus sublime ;
Et, quoiqu'ils ne soient que croqués,
J'y reconnois pourtant de savans coups de lime,
Des traits de Maître bien marqués,
Un air de Virelai, s'égayant [1] sur la rime.
Mais venons au Sérénissime :
De ses beaux jours par la Parque attaqués,
La trame se reprend, la vigueur se ranime :
Nous les verrons à loisir chroniqués

1 *S'égayant de la rime.*

Par

Par plus d'un exploit magnanime.
Ses aimables attraits ne ſont plus offuſqués ;
Il n'eſt plus ſur ſon teint de phlegmoneuſe phime ;
Là des Cinabres vifs, comme mouches, plaqués
L'éclat nouveau ſur l'albâtre s'imprime ;
Et bientôt de Vénus tous les cœurs extorqués,
A l'aimer ſeront appliqués,
S'il eſt beau comme Adon, & nerveux comme Euthyme 1.
Qu'il vienne donc ce Prince boniſſime,
A ſon aiſe, en Seigneur opime.
Tous les vins de liqueur déja ſont débarqués ;
Mille & mille flacons en ordre ſont braqués ;
Tout l'art des Cuiſiniers en ſa faveur s'eſcrime ;
Tout gibier volatile, terreſtre & maritime
S'offre pour aſſouvir ſa faim gloutonniſſime.
Nous tous, d'un accord unanime,
Par les vapeurs du vin nos eſprits provoqués,
Au bruit harmonieux de cent verres choqués,
Nous crierons à l'envi : *ferme*, *trinquons*, *trinquez*.
Que la ſobriété, la regle, le régime

1 Euthyme, brave & fameux Athlete qui vainquit à Témeſſe le Génie de Lybas, contre lequel il oſa combattre. Le fruit de ſa victoire fut de délivrer cette Ville du ſacrifice annuel d'une jeune fille, qu'elle étoit obligée de faire aux mânes de ce Lybas.

Paſſent pour un énorme crime.
Ecartons loin de nous ces pâles efflanqués!
Que tout ſobre puſillanime
Soit, une pierre au col, jetté dans un abyme!
Que les Dieux de la joie, au feſtin invoqués,
Nous comblent de douceurs! que Bacchus toujours prime!
Là, pour un digne hommage à ſa puiſſance optime;
Chaulieu, Chapelle, en Mimallons [1] maſqués,
Parmi les bonds joyeux du mime & pantomime,
Sur les autels d'un doux parfum muſqués
Selon l'antique maxime,
Immoleront d'un Bouc [2] la paillarde victime.
Venez donc, car ſans vous le chagrin nous opprime;
Nos commerces ſont détraqués;
Bethune par la goutte a les pieds disloqués,

---

1 Mimallon, ou Mimallonide. On donnoit aux Thyades, Ménades ou Bacchantès le nom de Mimallones ou Mimallonides de Mimas, montagne de l'Aſie mineure, où les Orgies ſe célébroient avec un grand appareil.

2 Dans l'édit. de S. Marc, il y a ſeulement,

Immoleront la paillarde victime.

Et pour ſuppléer à l'inexactitude de ſon texte, cet Editeur met en note *un Coq.* Il eut beaucoup mieux fait de ne rien dire. Il eſt le premier ſans doute, qui ait ainſi déshonoré cet oiſeau conſacré au Dieu Mars. Il eſt clair qu'il n'a point voulu entendre le texte.

Ce convive excellentiſſime.
Je finis : nos cerveaux ſe ſont alambiqués
A vous tracer ces Vers un peu trop tôt riſqués :
Sans doute ils ſeront critiqués
Comme un ouvrage cacochyme.
La veine du Baron eſt au bas, & périme ;
Mais quoique ſes tranſports ſe ſoient mal expliqués,
Agréez toutefois & le zele & l'eſtime
De votre Valet le plus ime.



ÉPITRE[1]

A

M. LE DUC DE NEVERS,

Sur des Vers de CHAPELLE, *dans les seules rimes d'*age *& d'*if, *qui rendoient cet Ouvrage un peu forcé & languissant, écrite d'Anet, en* 1680.

J'AI [2] vu, du paisible rivage,
Enfoncer le fragile esquif

---

1 Entre cette Piece & la précédente, S. Marc en place cinq autres qui sont du Duc de Nevers & de Chapelle. Comme elles ne se trouvent dans aucun de nos manuscrits, nous les renvoyons à la fin du volume, pour ceux qui veulent tout avoir & qui ont le temps de tout lire. S. Marc a changé très-mal-à-propos le titre de cette Piece, pour y en substituer un qui démontre que cet Editeur n'avoit nulle espece de critique. Il faudroit des pages entieres pour relever toutes les fautes dans lesquelles il est ici visiblement tombé. Il nous dit, par exemple, que cette Epitre de Chaulieu est en réponse à celle du Duc de Nevers sur les rimes d'*age* & d'*if*, tandis qu'il est clair, comme le jour, que l'Epitre du Duc est une Réponse à celles de Chapelle & de Chaulieu. Il nous dit qu'il n'a pu recouvrer certaine Epitre du Duc de Nevers, tandis qu'il vient de nous la donner, &c.

2 L'Editeur de 1733 nous dit que les premiers Vers sont de M. le Grand Prieur de Vendôme, qui commença la plaisanterie, & que Chaulieu l'acheva. Il n'y a rien dans nos manuscrits, qui constate ce fait.

Que Chapelle & d'*age* & d'*if*
Avoit lesté pour son voyage.
Mais par un vent superlatif
Sa métaphore a fait naufrage;
Je l'ai laissé, sauvant à nage
Sur le rocher du Château d'If,
Sa Muse & tout son équipage:
Moi, d'un style plus libertin,
Et d'une verve moins prisée,
Par la Paresse autorisée,
Sans m'en réveiller plus matin,
Je vais griffonner ma pensée;
Car ce n'est pour moi chose aisée
De mettre ainsi dans la prison
D'une rime tant épuisée,
Le peu que tu fais de raison
Que la Nature m'a laissée.
Si tu connoissois chaque jour
Avec combien d'impatience
Nous voyons que Phébus commence
Et finit son oblique tour,
Sans que ton aimable présence
Vienne embellir notre 1 séjour;

1 *Vienne embellir ce beau séjour.*

Bientôt Vilpreux & Garanciere
Verroient tes vîtes Postillons,
De leurs fertiles sillons
Faire voler la poussiere;
Tel qu'après les froids rigoureux
Des Hyvers qui nous font la guerre,
Tu quittes [1] ce climat heureux
Qu'habiterent jadis les Maîtres de la terre;
Et, partant avec les Zéphyrs,
Dont tu devances la vîtesse,
Tu ramenes la politesse
Dans [2] nos repas & nos plaisirs.
Qui donc à S. Germain t'arrête?
Es-tu prié de quelque fête
Que donne ce Seigneur courtois [3],
Qui, toujours entouré d'anchois,
Pendant sa podagre passée,
D'un grand fromage Polonois [4]
Faisoit une chaise percée;
Mais que je voyois autrefois,

---

1 *Tu laisses ce climat heureux.*
2 *En nos repas & nos plaisirs.*

3 M. le Marquis de Bethune, Ambassadeur en Pologne, où M. l'Abbé de Chaulieu avoit été avec lui. *Note du manuscrit.*

4 *D'un grand fromage Boulonnois.*

Dans ces glaciales contrées,
Donner un ſage contrepoids
Aux Puiſſances Hyperborées;
Lui, dont l'eſprit plein de reſſorts
Forma les importans accords
Entre le Turc & le Sarmate,
Et dont la pacifique voix
A fait pendre au croc les carquois,
De l'Océan juſqu'à l'Euphrate?



ÉPITRE

A

M. LE MARQUIS DANGEAU,

Qui m'avoit traité de Poëte, en m'envoyant à Anet deux cents billets blancs de la loterie du Roi, qui avoit été tirée à Saint Germain, en 1680.

QUELQUE faveur que l'on me faſſe,
Jamais d'un aſſez long ſommeil
Je n'ai dormi ſur le Parnaſſe,
Pour me trouver à mon réveil

Salué du nom de Poëte ;
Moi, qui ne me ſerois vanté
Que d'en avoir eu la manchette,
La marotte ou la pauvreté.
Mais, puiſque tant obligeamment
Tu [1] me le dis & m'en aſſure,
Je ſuis Poëte [2] aſſurément ;
Car je ſais bien qu'une impoſture,
En choſe de cette nature,
Tu [3] ne ferois légérement.
Et puis, nourri dès ton enfance
Parmi les Aonides chœurs,
Tu ſais tout ce que dit & penſe
La chaſte troupe des neuf Sœurs ;
Et tu n'aurois pas l'imprudence
D'initier à leurs chanſons
Un Prophane, par l'ignorance
Eloigné de toute apparence
D'être un jour de leurs Nourriſſons ;
Je me [4] vais donc, ſur ta parole,
Hazarder à faire des Vers,
Pour te peindre ce grand revers

1 *Tu le dis, cela m'en aſſure.*
2 *Je ſuis Poëte abſolument.*
3 *N'échappe pas légérement.*
4 *Je m'en vais donc, ſur ta parole.*

Qui trompa notre espoir frivole,
Et mit nos projets à l'envers.

DÉJA du Dieu de la lumiere
L'inégale Sœur, par deux fois,
Avoit achevé [1] sa carriere
Dont le cours partage les mois,
Depuis que la douce Espérance
Employoit son flatteur pouvoir
A calmer notre impatience
Par l'attente d'un billet noir.
Cependant, du haut de nos [2] tours,
Nous regardions tous les jours,
Pour voir si notre Destinée
Qui tant nous tenoit en suspens,
En caracteres noirs ou blancs
Par les Dieux mêmes crayonnée,
Et par leur ordre souverain
A [3] deux cents billets consignée,
N'arrivoit pas de S. Germain.

---

1 *Avoit achevé la carriere.*

2 L'Editeur de 1733, & d'après lui, S. Marc, mettent en Note, *les tours du Temple ;* ce qui ne peut pas être, puisque Chaulieu étoit à Anet, ainsi que le disent & le titre de cette Piece, & la fin de la Réponse de M. le Marquis Dangeau, que l'on va voir.

3 *En deux cents billets consignée.*

Telle en foule deſſus le Port
Athene attendoit ce Navire,
Dont les voiles devoient prédire
Le triſte ou le glorieux ſort
Du Héros que l'Amour en Crete
Sauva d'une sûre défaite;
Dont le deſtin ſeroit plus beau,
Si ſa trop fatale mépriſe,
Au retour de ſon entrepriſe,
N'avoit mis ſon pere au tombeau.
Après une ſi longue attente
Dont nous ſommes très-mal payés,
Par toi de billets envoyés
J'ai vu la troupe blanchiſſante:
Jamais il ne fut plus certain,
Et jamais preuve plus ſolide
Ne montra que rien de ta main
Ne peut ſortir que de *Candide*.
Mais tu t'étonneras peut-être
De voir rimer ſi longuement
Un Poëte, qu'en un moment
Ta ſeule autorité fit naître.
Pour finir ton étonnement,
Reconnois la main ſecourable

D'une Muse 1 plus favorable,
Que l'on auroit vue autrefois,
Malgré Phébus & sa Neuvaine,
Plus dignement que Melpomene
Au Parnasse donner des loix.

RÉPONSE
DE
M. LE MARQUIS DANGEAU,
A
M. *l'Abbé* DE CHAULIEU,

De S. Germain, 2 *en* 1680.

VOTRE veine est toujours digne d'être admirée,
Toujours noblement inspirée;
Soit que, comme autrefois l'heureux dormeur 3 d'Ascrée,

1 Madame la Duchesse de Bouillon.

2 Le plus ancien de nos manuscrits porte la date du 9 Mars.

3 Hésiode, enlevé par les Muses pendant qu'il faisoit paître des brebis sur l'Hélicon, étoit d'Ascra, chétif Village & non *Bourg*, situé au pied de l'Hélicon & non du *Parnasse*, comme le dit S. Marc.

Vous vous trouviez Savant pour avoir ſommeillé
Sur la croupe jumelle à Phébus conſacrée ;
Soit que votre ame auſſi, par l'étude éclairée,
Ait dans un long travail obſtinément veillé ;
L'écrit que je reçois me paroît émaillé
Des plus riches couleurs dont la docte contrée
Par les neuf Sœurs eſt diaprée ;
Et de ſon triſte oubli la Fable retirée,
Y rend à chaque pas l'eſprit émerveillé.

J'ai longtemps gardé le ſilence,
Et vous devez l'interpréter
Comme une juſte défiance
D'un homme qui n'oſoit, Abbé, vous ripoſter ;
Car, en un mot, ſans complaiſance,
Sans vouloir ici vous flatter,
Je ſerois trop heureux de pouvoir imiter
Ce tour harmonieux, cette noble cadence
De vos Vers, qu'on m'entend à toute heure vanter.
Que vous me plaiſez dans ces plaintes,
Dans ces allarmes ſi bien peintes,
Dans cette impatience, & cet eſpoir trompé !
Quand je vois dans vos Vers vos deſirs & vos craintes,
J'éprouve, comme vous, de ſenſibles atteintes ;

Et des mêmes transports mon cœur est occupé.

La Fortune eut grand tort sans doute
De trahir cet espoir dont vous étiez charmé,
Mais la Déesse ne voit goute;
Contre elle, sans raison, vous seriez animé.
Chaulieu, si quelque jour cette aveugle volage
De ses yeux peut avoir l'usage,
Tenez-vous assuré d'un traitement plus doux:
Entre tous les Amans qui lui rendent hommage,
Entre tous les Abbés qui briguent son suffrage,
Elle ne choisira que vous.
Faites de son humeur une épreuve nouvelle:
Après avoir été cruelle,
Elle pourra se corriger.
Une autre loterie & plus grande & plus belle,
A tenter le Destin devroit vous obliger:
Toutes les plaines le savent
Que l'Inde & l'Euphrate lavent.
Nous voyons accourir les Peuples réjouis,
Qui tendent l'hameçon à cette riche proie:
Dans des projets flatteurs leurs cœurs épanouis
Attendent que pour eux le gros lot se déploie;
Et quoi que la Fortune à la fin leur envoie,
Ces pensers qu'elle accorde à ces cœurs éblouis

Sont toujours un bien qu'elle octroie;
Et, jusqu'au jour fatal que l'Espoir & la Joie,
A l'aspect du Néant seront évanouis,
Chacun roule à souhait sur dix mille louis.

Mais de vos billets blancs retouchons l'aventure.
Je trouve dans vos Vers certain air de murmure;
Et, comme si j'avois réglé l'événement,
Vous vous plaignez discrétement;
Vous louez ma *candeur* assez malignement;
Vous savez en louange habiller une injure.
Quoi qu'il en soit, Abbé charmant,
Pour continuer la figure,
Et m'en servir plus justement,
Je vous aime *candidement.*
D'une amitié sincere & vraie
Vous recevrez chez moi le fidele secours;
Et, quoique la *candeur* à présent vous effraie,
Quoique des billets blancs récente soit la plaie;
Si de votre Destin ma main régloit le cours,
De la plus pure & blanche craie
Elle marqueroit tous vos jours.

Mais n'en avez-vous pas qui doivent faire envie?
Ces jours que vous passez dans Anet, dans Evreux,

Ne ſont-ce pas les plus heureux
Qu'on puiſſe paſſer dans la vie ?
Le charmant [1] Prince qu'on y voit,
Mene avec lui toujours la Joie & l'Alégreſſe ;
C'eſt à lui que la France doit
Le retour du bon Goût & de la Politeſſe.
Il eſt le digne Chef de la noble Jeuneſſe ;
Il a l'eſprit & le cœur droit ;
Et ſon courage & ſon adreſſe,
Par-tout, en quelque lieu qu'il ſoit,
Le diſtinguent bien mieux que le titre d'Alteſſe.
Que ne dirai-je point de l'aimable [2] Princeſſe
Qui répand les clartés que votre eſprit reçoit ?
Elle qui, ſur le bout du doigt,
Sait tout ce que ſavoient Rome & l'ancienne Grece,
Qui pourroit aux neuf Sœurs enlever de plein droit
L'Empire d'Hélicon, & des eaux du Permeſſe,
Et que Cypre & Paphos prendroient pour leur Déeſſe ?
Abbé, votre bonheur eſt plus grand qu'on ne croit.
Si le Deſtin n'eſt pas propice en votre endroit,
A vos moindres chagrins chacun d'eux s'intéreſſe :

1 M. de Vendôme.
2 Madame la Ducheſſe de Bouillon.

Vous vivez avec eux dans un commerce étroit ;
Ils vous aiment : enfin, vous les voyez ſans ceſſe ;
Abbé, votre bonheur eſt plus grand qu'on ne croit.



ÉPITRE[1]

A

M. LE MARQUIS DANGEAU,

Qui m'avoit renvoyé autres cent billets blancs de la ſeconde loterie du Roi.

Je m'étois ſeulement flatté
Qu'à la Cour ma champêtre Muſe
Auroit reçu de ta bonté
Un accueil qui ſervît d'excuſe
Du moins à ſa témérité ;
Mais je n'aurois jamais compté
Que cette plume conſacrée
Par autant d'Ouvrages divers

1 Le titre de cette Piece eſt ainſi dans S. Marc. Au même, qui lui avoit envoyé une ſeconde fois des billets blancs de la ſeconde loterie du Roi, en 1680, pour ſervir, en même-temps, de réponſe à la précédente.

Au

Au ſervice de Cythérée,
S'amusât à louer mes Vers.

Plut au Ciel, Marquis, que jamais
Des bagatelles que je fais
Je n'euſſe connu l'importance,
Et que ſans m'apprendre un ſuccès
Qui paſſe trop mon eſpérance,
Tu m'euſſes laiſſé vivre en paix
Dans une juſte défiance !

Que c'eſt un dangereux poiſon
Qu'une délicate louange !
Hélas ! qu'aiſément il dérange
Le peu que l'on a de raiſon,
Et qu'avec un plaiſir extrême
On laiſſe, quand on eſt Auteur,
Endormir à ce bruit flatteur
La connoiſſance de ſoi-même !

Contre un ſi doux enchantement
Je ſens que la Philoſophie
Ne me défend que foiblement ;
Et comme raiſonnablement
De la mienne je me défie,

J'ai juré ſolemnellement
De ne t'écrire de ma vie :
Mais on quitte mal-aiſément,
Cela peut s'avouer ſans honte,
Un commerce, où ſi finement
L'amour-propre trouve ſon compte.
Tu ſais même en flatterie
Si bien tourner la dureté
De l'aveugle Divinité
Qui préſide à la loterie,
Que contre ſa malignité
Je n'ai pu garder de rancune ;
Et tu m'as inſenſiblement
Engagé, je ne ſais comment,
A pardonner à la Fortune.

Tel qu'un pauvre Amant maltraité
Que ſon cœur entraîne ſans ceſſe
Vers une volage Beauté,
J'ai de cette ingrate Maîtreſſe
Que je ſers depuis ſi longtemps,
Par de nouveaux empreſſemens
Voulu réchauffer la tendreſſe ;
Mais tu ſais beaucoup mieux que moi
Que rarement une infidelle,

Quelque penchant qu'on ait pour elle,
Revient à nous de bonne foi.

Aussi ſon injuſte rigueur,
De la plus légere faveur
N'a payé ma perſévérance;
Et j'ai vu ſon indifférence
Derechef entre mes Rivaux
Par une aveugle préférence,
Partager jusqu'aux moindres lots.

A ce rigoureux traitement
Ne crains pas que ma vertu cede;
Dans mon déſintéreſſement
J'en ſais bien trouver le remede.
Heureux, [1] & trop chéri des Cieux,
A qui des favorables Dieux
La main ſagement ménagere,
En donnant de modiques biens,
Donne en même temps les moyens
Et l'eſprit de s'en ſatisfaire!

---

1 *Heureux, & quatre fois heureux.*

A

S. A. S. MADAME LA PRINCESSE

DE CONTI,

FILLE DU ROI,

Sur ce qu'elle s'amusoit avec Monseigneur, pendant les voyages de Meudon, à parler en Rebus, en 1703.

CESSEZ d'affecter un langage
Où regne tant d'obscurité,
Vous dont l'esprit eut en partage
Les graces, la justesse & la vivacité.
Déja le Dieu de l'Eloquence
En a porté sa plainte aux Cieux;
Minerve 1 & le pere des Dieux

1 Ces deux Vers sont ainsi dans S. Marc.
Minerve au souverain des Dieux
Demande raison de l'offense.
Nous ne balancerions pas à les préférer à ceux que l'on voit dans le texte, si nous avions quelque preuve que cette correction est de notre Auteur; mais nos trois manuscrits qui sont d'accord avec celui du Prince d'Auvergne, portent la leçon que nous suivons.

Avec justice s'en offense,
Elle dont vous tenez la persuasion,
Qu'elle plaça sur votre bouche,
Et cet agrément qui nous touche
Dans votre conversation.
On s'en plaint au Parnasse, on murmure à Cythere;
Les Muses, les Amours grondent également,
Et disent partout hautement
Que, lorsqu'en ses discours on a le don de plaire,
Il ne faut que parler tout naturellement :
Princesse, quittez donc Logogriphe & Rébus,
Ce sont les vains efforts des esprits de bibus.
Sachez qu'en vous la parole
Ne doit être simplement
Que le gracieux symbole
De ce que vous pensez si délicatement :
Et comme cent rares merveilles
Charmeront tous les yeux dès que l'on vous verra;
Vous enchanterez les oreilles
De quiconque vous entendra.

Cette Epitre étoit originairement plus longue; elle contenoit de plus sept ou huit lignes de prose, & une vingtaine de vers, mais Chaulieu les ayant supprimés, nous n'avons pas cru devoir les restituer, à l'imitation de S. M. qui n'y a pas été autorisé par son manuscrit, dans lequel cette Piece est telle qu'on la donne ici.

RONDEAU.[1]

SUR la traduction des Métamorphoses d'Ovide de BENSERADE, & par lui mises en Rondeaux.

POUR des Rondeaux, Chant-Royal & Balade,
Le temps n'est plus ; avec la Vertugade
On a perdu la veine de Clément :
C'étoit un Maître ; il rimoit aisément ;
Point ne donnoit à ses Vers l'estrapade.

Il ne faut point de brillante tirade,
De jeu de mots, ni d'équivoque fade,
Mais un facile & simple arrangement
Pour des Rondeaux.

1 A propos de ce Rondeau, ou, pour mieux dire, de M. de Benserade, voici une Note de Chaulieu que nous trouvons sur une feuille volante, écrite de sa propre main.

RONDEAU sur la Traduction des Métamorphoses d'Ovide, par M. de Benserade.

M. de Benserade étoit un Gentilhomme de Normandie vers le pays de * Neufchâtel, de l'Académie Fran-

* Il étoit de la Ville de Lions, à quatre lieues de Gournai, & non de Neufchâtel qui n'est point un *Pays*, mais une Ville du Pays de Bray.

Cela posé, notre ami Benserade,
N'eût-il pas fait beaucoup plus sagement
De s'en tenir à la pantalonade,
Que [1] de donner au Public hardiment
Maint quolibet, mainte turlupinade,
Pour des Rondeaux ?

çoise, qui avoit eu une grande vogue à la Cour pendant la Régence d'Anne d'Autriche, & les premiers temps de la jeunesse & des amours de Louis XIV. Il faisoit les Vers de ses Ballets, & sur ceux qui les dansoient avec le Roi, à quoi il réussissoit bien. Un grand air du monde, assez d'esprit, beaucoup d'effronterie lui donnant la liberté d'y mêler beaucoup de plaisanteries, qu'il manioit assez bien, & des brocards sur-tout, beaucoup de pointes, de turlupinades & de jeux de mots dont il fut partisan outré. Il mit toutes les Métamorphoses d'Ovide en Rondeaux, & il fit une grande dépense de belles planches & de beaux caractères pour imprimer cet Ouvrage, qui ne réussit point pour deux raisons : l'une qu'il ôta la contexture & l'arrangement des Métamorphoses d'Ovide, qui en fait une des principales beautés : la seconde, que contre la naïveté & la simplicité du Rondeau, il farcit les siens de jeux de mots & de pointes. Tel est le Rondeau qu'il fit sur le Déluge, qui commence,

Dieu lava bien la tête à son image,

qui me donna occasion de faire ce Rondeau sur ceux de M. de Benserade, qui lui en attira bien d'autres ;

[1] *Que de venir nous donner hardiment.*

Chapelle, Lafontaine qui étoient mes amis, en ayant fait de leur côté, & beaucoup d'autres gens d'esprit. Comme je fis ce Rondeau là fort jeune *, on trouva fort mauvais à la Cour où je ne faisois qu'arriver, qu'un Poëte naissant osât attaquer un homme aussi accrédité qu'étoit M. de Benserade; mais la justesse du Rondeau me fit plus d'honneur que la censure des vieux Courtisans ne me fit de tort.



LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE DE MAZARIN, ET A M. DE S. ÉVREMONT,

En leur envoyant en Angleterre le Voyage de l'Amour & de l'Amitié, & d'autres de mes Vers que Madame la Duchesse de Bouillon m'avoit demandés pour eux, en 1696.

LA divine Bouillon, cette adorable Sœur
Qui partage avec vous l'empire de Cythere,

* En 1676. L'Abbé de Chaulieu étoit alors âgé de près de 40 ans. La raison venoit à pas lents dans le dix-septieme siecle. On n'y voyoit point des Orphées de vingt ans. Il n'étoit permis que d'être Héros à cet âge. Que les temps sont changés!

Et qui, par cent moyens de plaire,
Séduit & l'esprit & le cœur;
Malgré * ce que j'ai pu faire,
Veut aujourd'hui que mes Vers,
Au hazard de vous déplaire,
Aillent traverser les mers.
A cet insensé projet
Ma raison s'est opposée:
Je vais devenir l'objet,
Ai-je dit, de la risée
De cet homme si fameux,
De [1] qui le goût seul décide
Du bon & du merveilleux,
Et qui, plus galant qu'Ovide,
Est comme lui malheureux;
Ce sage qui se confie
Au seul secours du bon sens,
Et dont la Philosophie,
Bravant l'injure des Ans,
Pour suspendre la Vieillesse
Par de doux enchantemens,

* Ce Vers pris de S. M. n'est dans aucun de nos manuscrits. Il paroît que c'est une correction de l'Editeur de 1731.

1 *En qui le goût seul décide.*

Sait l'art d'y mêler ſans ceſſe
Mille & mille amuſemens,
Et même les enjouemens
De la plus vive jeuneſſe :
Ce Critique tant vanté,
Qui, [1] pour ſa délicateſſe,
Des Ouvrages de la Grece
Auroit été redouté,
Ne ſaura jamais peut-être
Que ces Vers m'ont peu coûté,
Enfans de l'Oiſiveté,
L'Amour ſeul les a fait naître ;
Et ſans vous ma vanité
Leur défendroit de paroître.
Daignez donc, divine Hortenſe,
Par un regard de ces yeux
Qui déſarmeroient des Dieux
La colere & la vengeance,
Obtenir quelque indulgence ;
Et d'un accueil gracieux
Payez [2] mon obéiſſance.

---

1 *Qui, par ſa délicateſſe.*
2 *Payer mon obéiſſance.*

RÉPONSE
DE
M. DE S. ÉVREMONT.

Je n'ai point, comme Cenſeur,
Examiné votre Ouvrage;
Mais, comme bon Connoiſſeur,
Je lui donne l'avantage
Sur les plus galans écrits
Qui nous viennent de Paris,
Diſons, qu'on ait vus en France;
Et Voiture & Sarrazin
Vous cedent dans l'excellence
Du goût délicat & fin:
Nous ajouterons qu'Hortenſe,
Notre Sapho Mazarin,
Vous donne la préférence
Sur tout Grec & tout Latin.

Madame de Mazarin n'a fait que dire ce que j'ai penſé; car vous mettre au deſſus de Voiture & de Sarrazin dans les choſes galantes & ingé-

nieuſes, c'eſt vous mettre au deſſus de tous les Anciens. Il n'y a point de comparaiſon qui ne vous déſoblige ; il n'y en a point d'avantageuſe que je puiſſe raiſonnablement prétendre. Celle d'Ovide ne me convient point. Ovide étoit le plus ſpirituel homme de ſon temps, & le plus malheureux ; il fut rélégué chez des [1] Barbares, où il faiſoit de beaux Vers, mais ſi triſtes & ſi douloureux, qu'il [2] ne donnoit pas moins de mépris pour ſa foibleſſe, que de compaſſion pour ſon infortune. Dans le pays où je ſuis, je vois Madame de Mazarin tous les jours ; je vis avec des gens ſociables, qui ont beaucoup de mérite & beaucoup d'eſprit ; j'y [3] fais d'aſſez méchans Vers, mais ſi enjoués, qu'ils font envier mon humeur, quand ils font mépriſer ma Poéſie. J'ai très-peu d'argent, mais j'aime à vivre dans un pays où il y en a : d'ailleurs, il me manque avec la vie ; & la conſidération du plus grand mal eſt une eſpece de remede contre le moindre. Voilà bien des avantages que j'ai ſur Ovide. A la vérité, il fut plus heureux à Rome avec Julie, que je n'ai été à Londres avec Madame de Mazarin. [4] Cependant

1 *les.*
2 *qu'ils ne donnoient.*
3 *je fais.*
4 *mais.*

les faveurs de Julie furent cause de sa misere, & les rigueurs de Madame de Mazarin n'incommodent pas un Vieillard.

Quels sentimens, direz-vous, sont les vôtres ?
En cet état, dirai-je, où je me voi,
Je ne demande autre grace pour moi
Que la rigueur qu'on aura pour les autres,
Et j'ai sujet d'être content.

C'est à Madame de Mazarin à finir ma lettre; quand je vous aurai dit qu'il ne manque rien ici que Madame de Bouillon & vous, Monsieur, que je voudrois voir avec du vin de Champagne, avant que de mourir.

Je [1] ne fais point de Vers, mais je m'y connois assez pour vous pouvoir dire sûrement, Monsieur, que les vôtres sont les plus agréables qu'on puisse voir. Au reste on me compare à Sapho mal-à-propos; je ne suis point Lesbienne, ni capable de faire son voyage de Sicile.

---

1 Cette apostille est de Madame de Mazarin.

ODE*

DE

M. LE MARQUIS DE LA FARE,

A LA LOUANGE DE LA PARESSE,

A

M. l'Abbé DE CHAULIEU.

Pour avoir ſecoué le joug de quelque vice,
Qu'avec peu de raiſon l'homme s'énorgueillit !
Il vit frugalement; mais c'eſt par avarice ;
S'il fuit les voluptés, hélas ! c'eſt qu'il vieillit.

Pour moi, par une longue & triſte expérience ;
De cette illuſion j'ai reconnu l'abus ;
Je ſais, ſans me flatter d'une vaine apparence,
Que c'eſt à mes défauts que je dois mes vertus.

* Cette Ode qui ſe trouve dans le petit volume des Poéſies de la Fare, n'a point été imprimée dans les Œuvres de Chaulieu de l'édition de S. Marc. Nous la donnons ici, parce qu'elle eſt dans le manuſcrit de notre Auteur.

JE chante tes bienfaits, favorable Paresse,
Toi seule, dans mon cœur as rétabli la paix:
C'est par toi que j'espere une douce [1] vieillesse,
Tu vas me devenir plus chere que jamais.

AH! de combien d'erreurs & de fausses idées
Détrompes-tu celui qui s'abandonne à toi!
De l'amour du repos les ames possédées,
Ne peuvent reconnoître & suivre [2] d'autre loi.

TU fais régner le calme au milieu de l'orage,
Tu mets un juste frein aux plus folles ardeurs;
Tu peux même élever le plus [3] noble courage,
Par le digne mépris que tu fais des grandeurs.

LE nom de ce Romain qui vainquit Mithridate,
Par ses travaux guerriers a bien moins éclaté,
Que par la Volupté tranquille & délicate
Que lui fit savourer la molle Oisiveté.

ROME eût toujours été la Maîtresse du monde,
Si son sein n'eut produit que de pareils enfans,
Satisfaits de vieillir dans une paix profonde,
Après avoir été tant de fois triomphans.

---

1 *Une heureuse vieillesse.*
2 *Et suivre une autre loi.*
3 *Le plus ferme courage.*

Que Jule eût épargné de pleurs à sa Patrie ;
Si, Vainqueur des Gaulois, par d'injustes projets,
De ses rares vertus la gloire il n'eût flétrie,
Et qu'il eût aux travaux su préférer la paix !

De la Tranquillité compagne inséparable,
Paresse, nécessaire au bonheur des Mortels,
Le besoin que l'Europe a d'un repos durable,
Te devroit attirer un Temple & des Autels.

Ainsi l'on vit jadis le Chantre d'Epicure
Demander à Vénus, qu'avec tous ses appas
Elle amollît de Mars l'humeur farouche & dure,
Lorsqu'elle le tiendroit enchanté dans ses bras.

L'ardeur des vains desirs n'est jamais satisfaite,
Leur vol rapide & prompt ne se peut arrêter ;
Celui qui dans son sein porte une ame inquiete
Au milieu des plaisirs, ne les sauroit goûter.

Ami, dont le cœur haut, les talens, l'espérance,
Le don d'imaginer avec facilité,
Pourroient encor, malgré ta propre expérience,
Rallumer les esprits & la vivacité,

Laisse-toi gouverner à cette Enchanteresse

Qui

Qui ſeule peut du cœur calmer l'émotion,
Et préfere, crois-moi, les dons de la Pareſſe
Aux offres d'une vaine & folle Ambition.



ÉPITRE
A
M. LE MARQUIS DE LA FARE,
étant à Fontainebleau, en 1701.

DEPUIS votre départ de la bonne Ville, un enchaînement de plaiſirs m'a bien laiſſé le temps de penſer à vous, mais non pas celui de vous écrire. Vous croyez peut-être, parce que depuis la deſtruction du Paganiſme, vous avez pris la place de Comus, & le faites adorer ſous le nom de la Fare, qu'il ne nous étoit pas permis, en l'abſence du Dieu des Feſtins & de la Joie, de faire des ſoupers agréables : nous en avons fait, ne vous en déplaiſe, les meilleurs & les plus délicieux qu'on puiſſe faire, chez M. le Duc de Nevers; la compagnie exquiſe & peu nombreuſe, qui rejoignoit ſeulement les graces de Mortemar à l'imagination

de Mancini ; tout eut été parfait, ſi le luxe & la magnificence de ces repas n'eût été indigne du goût des Convives. Il a fallu tout leur enjouement, pour m'empêcher de ſentir le dégoût de l'Abondance ; malgré tout cela, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier, en penſant à vous :

QUAND verrai-je ma pauvreté,
Honorable & voluptueuſe,
Te donner avec liberté
Un ſouper où la propreté
Fait, loin d'une foule ennuyeuſe,
Une chere délicieuſe
De beaucoup de frugalité ?

LA le nombre & l'éclat de cent verres biens nets,
Répare par les yeux la diſette des mets ;
Et la mouſſe pétillante
D'un vin délicat & frais,
D'une fortune brillante
Cache à mon ſouvenir les fragiles attraits.

QUELLE injure à l'Abondance,
Lorſqu'avec volupté ton appétit glouton
Borne ton intempérance
A l'épaule de mouton ;

Et qu'avec des cris de joie
On voit toujours ſur le tard
Venir l'omelette au lard,
Qu'au ſecours de ta faim le Ciel propice envoie !

Alors l'imagination,
Par ce nouveau mets éguiſée,
De mainte nouvelle penſée
Orne la converſation.
A des maximes de ſageſſe
On mêle de joyeux propos ;
Et l'on jette ſur quelques mots
Ce ſel que produiſoit la Grèce,
Qui nous fait la terreur des ſots.

Mais, hélas ! le Temps fuit avec tant de vîteſſe,
Que parmi ces [1] diſcours de Morale & d'Amour,
Nous attrapons bientôt la naiſſance du Jour.
L'Aurore, pour nous voir, prend ſa face riante ;
Elle rougit, de peur de troubler nos plaiſirs ;
Et, pour plaire à nos yeux, met ſa robe éclatante,
Faite des mains de Flore & des jeunes Zéphyrs.

---

1 *Que parmi ces propos.* Il y a quelques autres différences entre la leçon de S. Marc & celle-ci, mais ſi légeres, que nous n'avons pas cru devoir les indiquer.

Pour honorer la Déesse
Nous n'allons point semer des fleurs sur son chemin;
Mais chacun avec Allégresse
Court pour y répandre du vin:
On voit ces jours là le Soleil
Sortir plus brillant de l'onde;
Et la Rose, aux yeux du monde
En a le teint plus vermeil;
Le Lys quitte sa face blême,
La Violette elle-même
En a perdu sa pâleur;
Et cette liqueur divine
Ne fait plus germer de fleur
Que de couleur purpurine.

N'est-il pas vrai que cela se passe ainsi souvent au Temple ? Messieurs les Poëtes de la Cour, vous devriez répondre à de pauvres Poëtes de la Ville: voilà un cartel que je vous envoie de la part de tous mes Confreres. Adieu, Monsieur le Marquis, aimez-moi toujours, & ne me faites point de réponse, si vous ne voulez.

RÉPONSE
DE
M. LE MARQUIS DE LA FARE.

Vous insultez, maître fripon,
Au peu d'imagination
Que la Nature m'a donnée:
Ces traits brillans, la fiction,
Dont votre lettre est tant ornée,
Vont à ma veine infortunée
Faire abandonner Apollon.

A mon esprit ce Dieu n'inspire
Que de tristes moralités,
C'est avec vous qu'il aime à rire:
Il est toujours à vos côtés;
Et sur-tout lorsque vous buvez,
Là prendrez votre temps, beau-Sire;
Et pour moi lui demanderez
Le don d'égayer la Satyre,
De ce 1 sel que vous possédez:

1 *De ce sel que vous y jettez.*

Me l'accordant, je pourrai dire
D'assez plaisantes Vérités
Au Public, qui se les attire;
Mais jusques-là, sans me flatter,
Je sens, sur ma foi, qu'au Parnasse
J'aurois de la peine à monter;
Je perds haleine, & je me lasse:
Puis Pégase, sans hésiter,
Considérant ma lourde masse,
Sans un ordre, & sans cette grace,
Refuseroit de [1] m'y porter.

Je vous suis très-obligé, mon cher ami, de m'avoir tiré d'une espece de léthargie où j'étois, & dont je crains que ces Vers ne se ressentent encore. Pour les vôtres, ils sont charmans; je viens de les montrer à M. le Duc d'Orléans, à Madame de Chatillon, & à beaucoup d'autres Dames, avec qui nous venons de dîner; on a bu à votre santé; on vous a loué; on vous a desiré: n'est-ce pas là tout ce que nous pouvions faire? Le Roi a été incommodé un jour, mais ce n'est plus rien. Adieu, mon cher ami, *Vale & bibe.*

---

1 *Refuseroit de me porter.*

*MONSEIGNEUR fit une Mascarade au Carnaval de 1701, à Marly, dont étoient M. le Duc d'Orléans, M. le Grand Prieur, & plusieurs autres Courtisans : elle représentoit le Sultan dans sa Cour, allant voir sa Ménagerie; ce qui donna occasion d'y mettre toutes sortes de bêtes, représentées par des Courtisans. Monseigneur * nous chargea, M. de la Fare & moi, de faire parler deux perroquets, dont on mit le Dialogue en Musique.*

TÔT tôt, tôt tôt, tôt tôt,
Du rôt, du rôt, du rôt;
Holà, holà, Laquais,
Du vin aux Perroquets.

LE vin qui monte à la tête,
Fait [2] jaser le Perroquet;
Ce n'est pas la seule bête
Dont le vin fait le caquet.

* Il y avoit d'abord, *Monseigneur* & *Monsieur le Duc d'Orléans nous chargerent*, &c.

2 *Fait causer le Perroquet.*

Parx ! crois-moi, ne parle guere ;
J'en ſais qui, ſans dire mot,
N'ont pas mal-fait leur affaire ;
Et ce n'eſt pas le plus ſot
Que celui qui ſait ſe taire.
A force de jaſer, les Muets aujourd'hui
Pourroient bien t'envoyer jaſer dans la riviere,
Fi fi, fi fi, fi fi, fi.

Mignon, ne ſongeons qu'à rire ;
Parlons tout le long du jour,
Sans rien penſer, ſans rien dire :
C'eſt comme on parle à la Cour.

De ceux que notre Fête attire,
Nous ne ſommes pas les plus fous ;
De cent parleurs qu'on admire,
Trente parlent comme nous.

Tais-toi, le Sultan s'apprête
A voir faire quelques tours.
Ça, pour honorer la Fête,
Gambadez, Meſſieurs les Ours.

Perroquet de bonne mine,
Qui ſait & rire & chanter,

Quand il eſt d'humeur badine,
Eſt en droit de plaiſanter.

ÉPIGRAMME*

Sur les Courtiſans, qui voulurent nous faire une affaire là-deſſus, prétendant que nous avions voulu tourner la Cour en ridicule.

Au bon vieux temps, où le gentil Eſope,
Pour débiter maint bon enſeignement,
Des Animaux ſe fit le truchement,
Point ne fut lors ſi parfait Miſanthrope,
Qui ne louât un tel amuſement.
Aujourd'hui donc que notre Cour 1 abonde
En diſcoureurs, qui n'ont que du caquet;
Pourquoi faut-il contre nous qu'elle gronde,
Pour avoir fait parler un Perroquet?

* On trouve le titre ainſi arrangé dans le ſecond de nos manuſcrits.

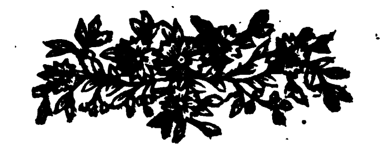
Les ſots Courtiſans, dont le nombre l'emporte ſur les autres, prétendirent que nous avions voulu tourner la Cour en ridicule, & nous voulurent faire une affaire; ſur quoi l'Abbé de Chaulieu fit cette Epigramme en vieux langage.

1 Au lieu de *Cour*, l'édition de S. Marc porte *Cœur*, faute qui ne peut être rejettée ſur l'Editeur.

ÉPIGRAMME DE M. LE MARQUIS DE LA FARE,

Sur le même ſujet.

AUTREFOIS la raillerie
Etoit permiſe à la Cour ;
On en bannit en ce jour
Même la plaiſanterie.
Ah ! ſi ce Peuple important,
Qui ſemble avoir peur de rire,
Méritoit moins la Satyre,
Il ne la craindroit pas tant.



LETTRE

DE

M. LE CHEVALIER DE BOUILLON,

A

M. *l'Abbé* DE CHAULIEU,

étant à Fontenay, en 1711.

MALGRÉ votre peu d'attention pour moi, je ne puis 1 m'empêcher, mon cher Abbé, de vous assurer que vous n'avez point d'ami qui regrette si fort votre absence, & qui soit plus sensible à votre retour. Quand on a eu le plaisir de vivre avec vous, toutes les autres compagnies paroissent fort insipides; je ne trouve 2 presque partout où je vais, que de languissantes conversations & de froides plaisanteries, bien éloignées de ce sel que répandoit la Grèce, qui vous rend la terreur des sots. Je fus voir hier, à quatre heures après midi, M. 3 le Marquis de la Fare, en son nom

1 *Me dispenser.*
2 *Quasi.*
3 *M. de la Cochoniere, croyant.*

de guerre M. de la Cochoniere, croyant que c'étoit une heure propre à rendre une visite sérieuse; mais je fus bien étonné d'entendre, dès la cour, des [1] ris immodérés, & toutes les marques d'une Bacchanale complette. Je [2] poussai jusqu'à son cabinet, & je le trouvai en chemise, sans bonnet, entre son *Rémora* & une autre personne de quinze ans, son fils l'Abbé versant des razades à deux inconnus, des verres cassés, plusieurs cervelats sur la table, & lui assez chaud de vin. Je voulus, comme son serviteur, lui en faire quelque remontrance; je n'en tirai d'autre réponse que, ou buvez avec nous, ou allez [3] vous promener. Il ne parla pas tout-à-fait si modestement. J'acceptai le premier parti, & en sortis à six heures du soir quasi yvre mort. Si vous l'aimez, vous reviendrez incessamment voir, s'il n'y a pas moyen d'y mettre quelqu'ordre: entre vous & moi, je le crois totalement perdu. Il me lut votre lettre en pleine table, [4] que je trouvai remplie d'un badinage, d'une philosophie & d'une fermeté contre les malheurs, qui [5] m'enchanta &

1 *Des cris.*
2 *Je passai.*
3 *Ou allez..... j'acceptai le premier parti, &c.*
4 *Je la trouvai.*
5 *Qui m'enchantent & qui m'engagent.*

qui m'engagea plus que jamais à être votre Disciple, & avec autant de fidélité que Damis en a eu pour Apollonius de Thiane. Revenez donc, mon cher Maître. Vous trouverez mon hermitage prêt à vous recevoir; & là, parmi les pots, & avec des minois gracieux, nous tiendrons des propos sur toutes sortes de chapitres; & je vous remercierai encore de m'avoir mis en état de jouir des plaisirs sans remords, & d'essuyer les malheurs sans foiblesse. Mes complimens à M. de Chaulieu, & croyez [1] &c.



RÉPONSE
A
M. LE CHEVALIER DE BOUILLON.

Le beau [2] tableau de Ténieres que vous m'avez

---

1 *Que personne au monde n'est si absolument à vous que moi. Le Chevalier de Bouillon.* St. Marc.

Chaulieu est l'Auteur de tous les petits changemens que l'on a remarqués dans cette Lettre. Nous les trouvons écrits de sa main dans le second de ses manuscrits.

2 *Que vous m'avez envoyé, Monseigneur, un beau tableau de Ténieres! qu'il est vrai! qu'il est bien peint!* St. Marc.

envoyé, Monſeigneur, qu'il eſt bien peint, & qu'il eſt vrai !

Dans cette peinture charmante
J'ai reconnu l'Auteur de certaine Chanſon,
Qui de maniere ſi galante
Affubla Bertrand & Raton;
Que cette paire malfaiſante
N'a, depuis ce jour-là, repris,
Par 1 Epigramme ou Vaudeville
Les ridicules de Paris :
Ce qui fait que l'eſſor ont pris
Tous les fats de la bonne Ville,
Si haut, & de telle façon,
Qu'il faudra bien que d'Argenſon,
Ce ſavant Maître de Police,
Dans chaque quartier 2 rétabliſſe
Bureaux où l'on faſſe Chanſon,
Le tout 3 pour corriger le vice.

---

1 *Dans Epigramme ou Vaudeville.*

2 *Dans chaque quartier établiſſe.*

Il y avoit d'abord *établiſſe*, ainſi que l'a mis S. Marc; mais Chaulieu a ajouté une *R* dans le ſecond de nos manuſcrits, qui eſt corrigé de ſa main. Il a conſervé cette correction dans le troiſieme qu'il a fait faire ſous ſes yeux, d'après ſes autres manuſcrits. D'ailleurs ce qui précede démontre la néceſſité de ce changement.

3 *Qui ſerve à corriger le vice.*

Des Bureaux qu'on établira,
Le premier, au bord de la Seine,
A l'Hôtel de Bouillon sera;
Et quatre fois [1] de la semaine
Pour le bien public s'ouvrira;
Et [2] là, d'une facile veine
Le [3] Chevalier chansonnera
Quiconque le méritera;
Et fera Vers sur la bedaine
Du Céladon de [4] l'Opéra,
Si qu'enfin le corrigera;
Mais je crois plutôt que sa peine,
Et que son temps il y perdra.

Le second Bureau se tiendra
Butte S. Roch, dans une rue
Que maint Vaudeville a rendue
Très-fameuse sur ce point-là.
C'est dans cette aimable boutique
Que revient l'esprit qui pinça
La Fare, & qui rendit publique

---

1 *Et quatre fois dans la semaine.*
Et quatre jours de la semaine.
2 Ce Vers manque dans S. Marc.
3 *Le Commandeur chansonnera.*
4 *Du Céladon de Rémora.*

L'avanture tragi-comique
De la Belle qu'il écrasa.
Là [1] toujours cet esprit viendra,
Et toujours avec lui sera
Muse goguenarde & caustique,
Qui, [2] tandis que fat il sera,
Sans cesse les chansonnera.

Si * vous ne trouvez pas assez de Bureaux

---

1 *En bonne & saine politique*
Toujours cet esprit reviendra.

2 Il y avoit ici quatre Vers que Chaulieu a retranchés avec raison, pour y substituer les deux qui suivent. S. Marc n'a pas été aussi sévere que notre Auteur; il les a imprimés, mais avec des points qui les rendent tronqués, obscurs & inintelligibles.

* S. Marc nous fournit une leçon toute différente de la nôtre. On ne peut douter que celle que nous avons suivie, ne soit de Chaulieu, puisqu'elle se trouve dans ses manuscrits. D'un autre côté, on ne peut former ici de doute raisonnable sur l'authenticité de la leçon qu'a suivie S. Marc, puisqu'il a donné son édition, d'après le manuscrit du Prince d'Auvergne à qui la Lettre originale étoit adressée. D'où provient donc cette différence? Nous croyons que Chaulieu ayant dédaigné ou n'ayant pas eu le temps de faire tirer copie de la prose qui terminoit sa Lettre, y a suppléé par ce qu'on vient de lire. S. Marc a mis en remarque ce que nous donnons en texte, & en texte ce que nous donnons ici en variante.

» Je ne vous parle point, Monseigneur, du détail de l'établissement des autres Bureaux. Cela seroit trop long. On verra seulement les quartiers qui en auront besoin, par la quantité des

établis

établis pour la correction du grand nombre de fats qui inondent Paris, dont il nous est venu une

sots qui s'y trouveront; à-peu-près de la même façon qu'on envoie des Missions dans les pays les plus corrompus de débauche ou de Jansénisme. Je doute fort que ces Missions soient plus utiles au Public & à l'édification du Prochain, que l'établissement de nos Bureaux. »

» Je finis, Monseigneur, car mon Secrétaire étouffe de rire, & croit que je suis entiérement tombé dans le *radotisme*. Il pourroit bien avoir raison; mais il vaut mieux se réjouir, *quam sapere & ringi.* »

» Il me reste au moins encore assez de raison, pour sacrifier le reste de mon luminaire pour assurer de mes respects ma charmante Princesse, à qui je vous prie de montrer mes folies, parce qu'elle les excusera, & qu'elles la réjouiront, & lui feront plus de bien que son quinquina. Je suis en peine pourquoi elle le prend. Je vous avertis que je renonce à l'amitié dont vous m'honorez, & à [1] celle d'être votre Maître en Epicure, si je n'ai le plaisir de philosopher avec vous, huit jours ici au mois de Septembre, & [2] M. de la Cochoniere; qui se veautre dans le bourbier des vices, *sicut amica luto sus.* »

» Je vous prie de parler un peu de moi avec M. de la Feuillade, en buvant, & de boire. [3] Je suis, Monseigneur, avec respect & tendresse, le plus fidele de tous vos serviteurs,

l'Abbé DE CHAULIEU.

A Fontenay, ce 28 Juin.

Je vous prie, au nom de Dieu, de ne pas aller faire courir ces folies-là, qui ne sont faites que pour nous divertir entre nous; car je ne veux d'affaire avec personne, BERTRAND & autres. »

1, 2 & 3. On s'apperçoit aisément que Chaulieu n'eut pas le temps de relire cette Lettre, & encore moins d'en faire tirer copie; cela confirme nos conjectures sur la différence du texte de nos manuscrits, & de celui dont S. Marc a fait usage.

nuée du côté des bords du Lignon, il faudra bien dans notre Marais, & vers la rue... établir aussi quelque Bureau, &, en cas de besoin, nous en établirons un dans le Temple même. Je ne sais pas bien qui sera le Chansonnier qui y fera sa résidence, mais la place ne sera pas vacante long-temps, & il se trouvera toujours quelqu'homme de bien, quelque bonne ame, qui, par le seul zele du bien public, fera quelques petits couplets de Chansons, le tout pour l'édification du Prochain. Voilà, je crois, M. le Chevalier, un établissement nouveau, qui ne sera point à la charge du Public, mais bien à l'extirpation du *fatuisme*; chose qui, je crois, sera de votre goût, & de celui de M. d'Argenson qui le hait autant que nous.



LETTRE

A

MADAME LA MARQUISE DE LASSAY,

de Fontenay, le premier jour de Mai, 1705 *.

LOIN de la foule & du bruit,
Je suis dans mon Château, comme vous dans le vôtre,
Car ne se peut prendre pour autre
Que pour Château, votre réduit,
Et croiriez une baliverne,
Si, sur la foi d'une lanterne
Qui par l'ordre d'Argenson luit,
Vous pensiez qu'être aux Incurables,
Entre gens un peu raisonnables
Ce soit demeurer à Paris.
Entre nous autres beaux Esprits
Qu'il faut bien que dans nos Ecrits

* Cette Piece n'étoit pas dans le manuscrit du Prince d'Auvergne. S. Marc n'en dit rien; mais il est aisé de voir qu'il l'a copiée sur l'édition de 1733: aussi se garde-t-il bien de faire des Remarques, & encore moins d'invectiver l'Editeur.

Toujours la justesse accompagne ;
Vous demeurez à la Campagne,
Et pour moi, maintenant j'y suis.

C'est là, que plus touché d'un ruisseau qui murmure,
Que de tous ces vains ornemens,
Fils de l'Art & de l'Imposture,
Je me fais des amusemens
De tout ce qu'à mes yeux présente la Nature.
Quel plaisir de la voir rajeunir chaque jour !
Elle rit dans nos prés, verdit dans nos bocages,
Fleurit dans nos jardins ; & dans les doux ramages
Des oiseaux de nos bois elle parle d'amour.
Hélas ! pourquoi faut-il, par une loi trop dure,
Que la jeunesse des Saisons,
Qui rend la verte chevelure
A nos arbres, à nos buissons,
Ne puisse ranimer notre machine usée ;
Rendre à mon sang glacé son ancienne chaleur,
A mon corps, à mes sens leur premiere vigueur,
Et d'esprits tout nouveaux réchauffer ma pensée ;
Sur-tout, rendre à mon cœur ces tendres sentimens,
Ces transports, ces fureurs, ces précieuses larmes,
Qui de nos jours font l'unique printemps,
Et dont mon cœur usé ne connoît plus les charmes !

Alors vous me verriez cent fois à vos genoux
Vous redire combien vous me semblez aimable ;
Vous jurer que le Ciel me fit exprès pour vous,
Que mon attachement seroit tendre & durable ;
Que dans l'imagination
Quelque chose de sympathique
Prépare entre nous l'union
Par où l'amour au cœur souvent se communique :
Enfin, sans vous chercher cent autres agrémens,
Que vous avez tous les talens
Que je sens qu'il faut pour me plaire :
Ainsi je parlerois dans ces bienheureux temps,
Mais je dois maintenant me taire.

LETTRE

*POUR Madame la Marquise DE LASSAY, à S. A. S. Madame la Duchesse, qui l'appelloit RUSON, & l'avoit laissée à Paris pour lui mander des nouvelles à Marly *.*

AH ! cessez, par vos Vers, adorable Princesse ;

* C'étoit pendant l'hyver de 1701. S. Marc est encore ici le Copiste de l'Éditeur de 1733.

D'insulter à l'ennui de la pauvre Ruson ;
Loin de vous, je n'ai plus ni rime ni raison ;
Sans vous j'invoque en vain les Nymphes du Permesse.
De vous dire un seul mot, je n'ai pas le pouvoir ;
Je sens tarir ma veine, & mes sens se confondre.
Votre absence, en m'ôtant le plaisir de vous voir,
M'ôte l'esprit de vous répondre.
Quand j'aurois de l'esprit, il n'est point d'aventures
Qui vaillent vous entretenir.
On dit que le bon sens ici va revenir ;
Paris cede à la mode, & change ses parures.
Ce Peuple imitateur, ce singe de la Cour
A commencé depuis un jour
D'humilier enfin l'orgueil de ses coëffures.
Mainte courte Beauté s'en plaint, gronde, tempête,
Et pour se ralonger, consultant les [1] Devins,
Apprend d'eux qu'on retrouve, en haussant ses patins,
La taille que l'on perd en abaissant sa tête.
Voilà le changement extrême
Qui met en mouvement nos femmes de Paris :
Pour la coëffure des maris ;
Elle est toujours ici la même.

---

1 . . . . *Consultant les Destins,*
Apprend d'eux que l'on trouve, en haussant ses patins.

LETTRE

A

MADAME LA MARQUISE DE LASSAY,

Qui m'avoit demandé des Croquets de Rheims.

VOILA *, Madame des Croquets de Rheims que je vous envoie, qu'un Ange y apporta à Clovis pour sa collation, dans le temps qu'un autre lui apporta la Sainte Ampoule pour son sacre, & les fleurs de Lys pour ses armes. Depuis ce temps-là toute la Famille Royale aime les Croquets, & l'on a même remarqué que plus les Princesses de cette Maison sont aimables, plus elles ont de goût pour ces sortes de pains d'épice. Voilà une Tradition constante dans l'Eglise de Rheims, dont j'ai l'honneur d'être Archidiacre depuis vingt ans :

Et puis on lit, près de la Sacristie,
Sur un vieux marbre enchâssé dans le mur,
En vieux Gaulois, certaine Prophétie
Dont vous rendrez l'accomplissement sûr.

* S. Marc continue à copier l'Editeur de 1733.

Si vouliez bien croire à la Centurie
Que voici :

Lorſqu'à S. Maur on remettra
Croquets de Rheims dans les mains de Julie ;
Deux choſes lors très-ſagement fera ;
La premiere eſt qu'elle les croquera ,
Puis en après avoir fait chere lie ,
S'elle fait bien , à par ſoi ſe dira ;
Cil qui me fait ce petit préſent là ,
De me croquer longtemps a fantaiſie ;
Et toutefois que croquer me pourra ,
Très-bien je ſais que lors [1] me donnera
Tout ſon avoir , même ſa propre vie :
Rien que plaiſirs il ne m'en coûtera ;
Par quoi ſeroit à moi grande folie
De refuſer, à qui tant m'aimera ,
Croquets que j'ai , dont il a tant d'envie.

---

1 . . . . . *Qu'à l'inſtant me votra.*

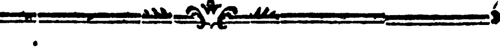


LETTRE
A
MADAME LA MARQUISE DE LASSAY.

M. de la Fare m'apprit hier que la Fortune vouloit m'engager à lui pardonner de m'avoir fait aller trois fois chez vous, sans vous y rencontrer; que pour cela elle faisoit naître une occasion de faire une chose qui pouvoit vous être agréable. Quelle que soit l'éloquence de votre Chancelier, il n'a pu m'expliquer de quoi il s'agissoit. Cela ne me surprend point. Malgré l'envie que j'ai eue longtemps d'avoir une Charge dans votre Maison, j'aurois refusé l'emploi de votre Chancelier, de peur d'altérer quelque chose au tour singulier de vos expressions, & à la finesse de vos pensées.

Vous voyez bien que je n'ai pas perdu encore l'habitude ni l'envie de vous louer. Quoi qu'il en soit, j'aurois été moi-même recevoir vos ordres, si la goutte ne m'avoit repris à l'autre pied. Je suis réduit à vous supplier très-humblement de me les donner. Envoyez-moi simplement le Mé-

moire de ce que vous desirez ; n'y ajoutez ni recommandation, ni promesse de reconnoissance. Le plaisir de faire une chose qui puisse vous plaire, est si sensible à mon cœur, qu'il porte avec lui sa recommandation & ma récompense. Que vous dire de plus ? Rien, je crois ; sinon que voilà les sentimens de respect & d'attachement que je conserverai éternellement pour vous.



RÉPONSE
DE
M. LE MARQUIS DE LA FARE,
AU NOM
DE MADAME DE LASSAY.

Onques ne vis un si poli goutteux,
Prêt à toute heure à galamment écrire,
Mieux vous valez, quand êtes souffreteux :
Très-bien vous sied quelque peu de martyre.
Trop de santé, trop 1 de soins vous attire,

1 *Tant de soins vous attire,*
Tant de desirs à votre cœur inspire,
Qu'en trop d'endroits vous fait porter vos vœux.

Trop de desirs à votre cœur inspire,
En trop d'endroits vous fait porter vos vœux;
Mais à présent qu'êtes gissant, beau Sire,
Onques ne vis un si poli goutteux.
Que la douleur sur vous prend peu d'empire!
Vous n'en quittez l'air serein ni la Lyre,
N'en querellez le Ciel trop rigoureux,
Ni n'en avez l'esprit plus langoureux;
Mais ne pensez qu'à flatter & bien dire:
Onques ne vis un si poli goutteux.

RÉPONSE*

A

MADAME LA MARQUISE DE LASSAY.

POUR recevoir Ecrits si gracieux
Point ne me plains, quelque mal qu'il m'en coûte,
Et je consens de pardonner aux Dieux,
Quand à ce prix me donneront la goutte.

* Il paroît que toutes ces Pieces n'étoient pas dans le manuscrit de S. Marc qui continue à copier, & toujours sans en rien dire.

Pour vous louer, ſuffit la vérité ;
A mon égard uſez de flatterie :
C'eſt mal répondre à ma ſimplicité
Que d'y mêler de la coquetterie.

Quand pour vous plaire encor je n'ai rien fait,
Vous me donnez ſi douce récompenſe ;
Aurez en moi ſerviteur très-parfait,
Quand voudrez bien payer ainſi d'avance.

Je n'ai beſoin pour affermir mon cœur,
De rappeller aucun dogme ſtoïque ;
Vous avez l'art d'endormir ma douleur
Au doux jargon de Muſe Marotique.

Onques ne fut ſi fortuné goutteux.
Vous en ſerez refrein de ma Ballade ;
Quand le voudrez ; car, fuſſé-je piteux,
De corps peu ſain, & d'eſprit langoureux,
Venez me voir, plus ne ſerai malade ;
Et dans mes maux content & trop heureux,
Je chanterai, faiſant une gambade,
Onques ne fut plus fortuné goutteux.



LETTRE

DE

M. LE DUC DE NEVERS*,

De Lyon, où il étoit avec Madame la Duchesse DE BOUILLON, *en 1702.*

PAR Saint Cir!
De plaisir
J'eusse été
Transporté,
Si Chaulieu
Dans ce lieu
Fût venu.
Il eût vu
Les Penons,
Gens très-bons;
Il eût fait
A souhait
Des repas

* S. Marc a mis le titre ainsi : *Epitre du Duc de Nevers & de Madame la Duchesse de Bouillon, à l'Abbé de Chaulieu. De Lyon.*

Maigre [1] & gras ;
Eût [2] mangé,
Dévoré
Des ſaumons,
Des chapons,
D'excellens
Ortolans,
Mets exquis !
Des perdrix,
Des canards,
Des guignards ;
Il eût bu,
Bien repu,
De ces vins
Les plus fins ;
Mais Paris,
Lieu ſans prix
Et ſans pair,
Fait filer
Ses beaux jours

---

1 *Maigres, gras.*

2 S. Marc a retranché ces deux vers du texte ; il les a mis dans ſes Remarques, où l'on a placé mal-à-propos le ſecond avant le premier. Ces deux Vers n'étoient pas dans ſon manuſcrit, où l'on a ſubſtitué *de* à *des* dans toute la phraſe.

Aux Amours ;
Quoiqu'encor
De Saint Maur
Ses eſprits
Soient épris,
Que charmé,
Qu'enflammé
De Phébus,
De Bacchus,
Force fruits
Soient produits
Par Clion,
Le Baron
De ce lieu
Demi-Dieu,
Mécénas
Plein d'appas
Le lança,
Le plaça
D'un plein ſaut
Au plus haut
D'Hélicon.
Que ſon nom
Si vanté
Soit chanté

En beaux Vers
Sur des airs
Du [1] Levant
Au Couchant !
Revenons
Aux Penons,
Bonnes gens,
Complaiſans,
Généreux ;
Contens d'eux,
Nous partons,
Et quittons
Ce Pays
Pour Paris.
Un Abbé
Abſorbé
Dans Comus,
Dans Vénus,
Tout charmant,
Eſt l'aimant
Qui nous fait
Sans regret

1 D'Orient.

Me 1 hâter
De quitter
Ce beau lieu,
Pour Chaulieu.

RÉPONSE
DE
M. l'Abbé DE CHAULIEU. *

GRAND Nevers
Si les Vers 2
Découloient,
Jaillissoient
De mon 4 fond,
Comme ils font
De ton chef;
Derechef

1 *Nous hâter.* Tous nos manuscrits portent la leçon qu'on voit dans le texte.

* Cette Lettre & la précédente sont sans dates dans S. Marc. L'Editeur de 1753 les place en Octobre 1703. Il assigne au 13 de ce mois, celle de la premiere. Nos manuscrits portent tous, en Octobre 1702.

3 *Aisément.*
Prestement.
Ces deux Vers ne sont dans aucun de nos manuscrits.

4 *De mon front.*

J'aurois ja
De pieça
Répondu.
Confondu
Je me ſens
Et me rends.
J'ai frotté,
J'ai gratté
Occiput,
Sinciput;
Ma foi rien
Ne me vient:
Comme toi,
Près de moi
Si j'avois,
Ou 1 tenois
Dans mes bras
Les appas
De ta ſœur
Dompte-cœur *,
Enchanté,
Tranſporté,

---

1 *Et tenois.*

* *Dont les yeux*
Sont mes Dieux.

Ces deux Vers ne ſe trouvent dans aucun de nos manuſcrits.

Rimerois,
Chanterois
Rime en *on*
De Bouillon;
Doux * aimant!
Nom charmant,
Tu me peux,
Si tu veux
Rajeunir
Sans bouillir
Comme Eson!
Un garçon
Fort gaillard
D'un Vieillard
Tu 1 feras,
Et rendras
A l'amour
Un Soyecour;
Et ce dont
Besoin ont
Mes Cloris

* S. Marc a transposé ces deux Vers, & au lieu de *Soyecour* écrit *Saucour*, orthographe contraire à celle de nos manuscrits.

1 *Tu ferois.*
Et rendrois
A l'Amour
Un Saucour.

A Paris,
Près de qui,
Dieu merci,
Tes brocards
Goguenards
M'ont tondu;
M'ont 1 perdu.
Cependant 2
En ſervant
Ma Cypris,
Mal j'ai pris,
Dont le pied
Dolent j'ai.
Muſe, holà!
Briſons là,
Et venons
Aux Penons;
Bonnes gens,
Excellens
Pour un mois;
Mais pour trois,
Serviteur.
Leur bonheur

1 *Et perdu.*

2 *Mais pourtant.*

Nous rend tous
Trop jaloux.
Revenez,
Ramenez
Les [1] plaisirs
A Paris.
Quand serez,
Y ferez
De ce lieu
Un Chaulieu *.
Revenez donc promptement,
Revenez, couple adorable;
Cédez à l'empressement
Qu'on a de se voir à table
Avec vous passer des jours,
Qui, filés d'or & de soie,
Font toujours naître la joie,
Et badiner les Amours.

---

1 *Jeux & ris.*

* S. Marc place ici cette citation d'Horace,

Pictoribus atque Poetis
Quidlibet audendi concessa est æqua potestas.

Il fait une Note pour nous dire qu'il faut *semper fuit* au lieu de *concessa est.* Nous croyons que Chaulieu n'a rien cité, car nos manuscrits n'en font nulle mention. Ainsi tout ce qu'il nous dit à ce sujet est au moins déplacé.

On ſent la vapeur légere
Déja de maint vin nouveau ;
Qui, tout ſortant du berceau,
Pétille dans la fougere,
Et menace le cerveau ;
Et l'on m'écrit qu'à Surene,
Au cabaret on a vu
La Fare & le bon Silene,
Qui, pour en avoir trop bu,
Retrouvoient la porte à peine
D'un lieu qu'ils ont tant connu.

ÉPITRE
DE
M. l'Abbé COURTIN,
A
M. l'Abbé DE CHAULIEU, *en* 1703.

Tu veux, Chaulieu, que je faſſe des Vers ;
Pour mieux parler, qu'en proſe je rimaille ;
J'en vais donc faire ici, vaille que vaille,
Non, comme toi, qui voles dans les airs ;

Mais puisqu'enfin en ton nom je travaille,
J'en [1] ferai mieux que le Duc de Nevers :
Ma Muse, holà ! ne sois point [2] satyrique.
Trop jeune encor pour faire la Critique,
N'attaque point un enfant d'Apollon,
Frere d'ailleurs de l'aimable Bouillon.
Chante plutôt son esprit & sa grace;
C'est le chemin pour monter au Parnasse :
Jamais Phébus ne fut sourd à ce nom;
Mais pour chanter cette charmante Sœur,
Je suis encor trop indigne Rimeur :
A toi, Chaulieu, en appartient la gloire.
Son nom par toi transmis à la mémoire,
Par tes beaux Vers célébré mille fois,
Dédaigneroit une si foible voix.
Partout la tienne emporte la victoire :
Qui mieux que toi d'un vol audacieux
Peut célébrer nos Héros & nos Dieux ?
Qui mieux que toi peut chanter une Belle ?
Te souvient-il, Abbé, de ces beaux yeux
Dont trop long-temps tu fus Amant fidelle ?
C'étoit pourtant une simple mortelle,

---

1 *Je marcherai sur les pas de Nevers.*
2 . . . . . . *Ne sois point ironique.*

Et par tes vers tu l'élevois aux Cieux.
Libre à présent, & sans inquiétude,
Tu vis content, & tu fais ton étude
De la tranquille & sage Volupté.
Heureux Abbé, jouis de ta sagesse;
Et d'un ami si tu plains la foiblesse,
N'insulte point à sa fragilité.
Aide plutôt cet ami malheureux,
Par * les conseils de ta philosophie;
Tends-lui la main, quand sa raison s'oublie;
Pour le sauver d'un écueil dangereux,
Qu'il a trouvé dans les yeux de Silvie.
Quand tu verras, cher Abbé, ses beaux yeux;
Prends garde alors qu'imitant ma folie,
Malgré toi mon Rival, tu n'en sois amoureux.
Mais non, je connois la droiture
De ton esprit & de ton cœur.
Fidele ami, fidele à ton Maître Epicure,
Dans le parfait repos mettant tout ton bonheur,
Tu suis les Loix de la sage Nature,

* S. Marc, & son Devancier qu'il continue à copier, mettent ce Vers avant celui qui le précede. La regle des rimes est pour eux, mais la raison de nos manuscrits est pour nous. Nous laissons donc subsister ces deux Vers masculins de rimes différentes à côté l'un de l'autre.

Et braves les périls sans connoître la peur :
Ainsi tu la verras, Abbé, d'un œil tranquille ;
Et [1] ta seule raison te servira d'asyle
  Pour te sauver d'un regard enchanteur.
C'est de cette raison que j'attends mon secours.
  Dis-moi cent fois que dans mes plus beaux jours,
    Dans ma plus brillante jeunesse,
    Je ne trouvois dans ma Maîtresse
Que des dehors trompeurs, que de lâches détours ;
Qu'après en avoir fait le triste apprentissage,
Pourquoi d'un faux espoir me flattant à mon âge,
De nouveau m'embarquer dans de folles amours ?
  Je suis à peine échappé d'un naufrage
Que je cherche [2] à courir à de nouveaux dangers ;
  A peine encor sorti de l'esclavage
Dont l'infidelle Iris avec d'indignes fers
    Avoit asservi mon courage :
    C'est trop voyager sur ces mers ;
    La raison m'en défend l'usage.

---

1 S. Marc & son guide arrangent ainsi cet endroit, à cause sans doute des deux rimes masculines.
Pour te sauver d'un regard enchanteur,
  La raison sera ton asyle.

2 Ils n'ont ici que quatre Vers au lieu des six de l'original.
Que je cherche à courir sur de nouvelles mers
  A peine sorti d'esclavage,
  Que je reprends de nouveaux fers ;
  La Raison m'en défend l'usage.

Sans cesse je l'entends me crier, *tu te perds.*
C'est par toi, cher Abbé, par ta voix secourable
Qu'elle vient éclairer mes esprits [1] égarés.
Ah! fuyons désormais ces volages Beautés;
Et dans un doux loisir, dans un repos durable;
Cherchons d'autres félicités.
Heureux d'aimer tous deux le plaisir de la table!
Où [2] mêlant à ton gré l'utile au délectable,
Tu rends de tes propos tes amis enchantés:
Là, dès ce soir, de ta douce morale,
Philosophe voluptueux,
Qu'en mots choisis ton éloquence étale,
Viens nous développer les trésors précieux.
Périgny s'y rendra plein de propos joyeux;
La Fare t'attendra tranquille dans sa chaise;
Et, pour moraliser tous ensemble à notre aise;
Sonning nous fera boire un vin délicieux.

---

1 . . . . *Mes esprits écartés.*

2 Ce Vers manque dans S. Marc & dans l'édit. de 1733.

RÉPONSE*

DE

M. *l'Abbé* DE CHAULIEU,

A

M. *l'Abbé* COURTIN.

ABBÉ, dont le discours flatteur,
Qu'avec grace ta Muse étale,
Vient par un murmure enchanteur
Tâcher d'endormir ma morale ;
Tu crois qu'avec avidité,
Déja l'Amour-propre enchanté
Avale la délicatesse
D'un poison si bien apprêté :
Je sens, malgré ma vanité,
Que je dois à ta politesse
Beaucoup plus qu'à la vérité.

* Cette Epitre avoit toujours été intitulée, *Réponse aux deux Lettres de l'Abbé Courtin*, savoir, à celle qui précede, & à celle que l'on va voir. Nous ignorons pourquoi Chaulieu l'a placée entre les deux, & en a changé le titre.

Il faut avouer sa [1] foibleſſe ;
J'en conviens, puiſque tu le veux.
Né ſenſible & voluptueux,
Source où tous mes défauts ont pris leur origine ;
Soit bien traité, ſoit malheureux,
J'ai vécu ſouvent amoureux ;
Toujours d'humeur ſi libertine
Dans l'engagement que j'ai pris,
Qu'au mépris des Paſteurs fidelles
Mon amour eut toujours des aîles
Auſſi bonnes du moins que celui de Cloris.
Ovide, que je pris pour Maître,
M'apprit qu'il faut être frippon ;
Abbé, c'eſt le ſeul moyen d'être
Autant aimé que fut Naſon :
Catulle m'en fit la leçon.
Pour Tibulle, il étoit ſi bon
Que je crois qu'il auroit dû naître
Sur les rivages du Lignon ;
Et là, qu'on l'eût placé peut-être
Entre la Fare & Céladon.
L'Amour fût-il jamais fait pour être durable ?
C'eſt le feu d'un éclair, un peu ſolide bien ;

1 *Il faut avouer ma foibleſſe.*

C'eſt un ſonge enchanteur, un fragile lien
Que ne forme & ne rompt rien qui ſoit raiſonnable.
Le Pere des Héros, ce Dieu ſi redoutable
Que la Victoire ſuit par-tout dans les combats,
Avoit beau paroître eſtimable,
Sa Maîtreſſe ne laiſſa pas
De découvrir à nud ſes plus ſecrets appas
Au Berger qui parut aimable
A la femme de Ménélas.
Chez moi tous les amuſemens
Ont encor une libre entrée;
Mais fut-ce une chaîne dorée,
J'en hais tous les attachemens.
Pour toi, qu'un teint vif & fleuri
Et la perruque bien poudrée,
Flattent d'être le favori
Encor de quelque migeorée;
Goûte l'erreur des paſſions,
Etends tout au plus loin les bornes du bel âge:
La moindre de tes actions
Vaudra bien mieux que la plus ſage
De toutes mes réflexions.
Moi, qui ſens qu'à grands pas la Vieilleſſe s'avance,
Et qui, par mille changemens,
Connois déja la décadence

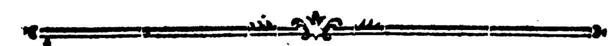
Qu'apporte le nombre des ans ;
Dans une douce nonchalance
Je jouis du printemps, du ſoleil, d'un beau jour ;
Je vis pour moi, content que ma ſeule indolence
Me tienne lieu de biens, de fortune & de Cour.
Si [1] j'ai du goût pour quelque Belle,
J'y trouve du plaiſir, & n'en crains point de maux ;
Je ne veux que boire avec elle,
Et me moquer de mes Rivaux.
Revenu des erreurs, après de longs détours,
Comme moi, vous aurez recours
Quelque jour aux leçons de la philoſophie,
Qui ne déçut jamais le ſage qui s'y fie,
Et dont j'ai ſi ſouvent éprouvé le ſecours.
C'eſt elle qui me fait avec tranquillité
Regarder fixement le terme de la vie.
Occupé ſeulement du ſoin de ma ſanté ;
De [2] goûter à longs traits ma chere liberté
Qu'une foule d'Erreurs m'a ſi long-temps ravie ;
L'Avenir ſur mon front n'excite aucun nuage,

---

1 *Si je vois encor quelque Belle.*

2 Il y avoit originairement,
Jaloux juſques à la folie
Des douceurs de ma liberté.
S. Marc a ſuivi cette leçon à laquelle Chaulieu a ſubſtitué les Vers qu'on lit dans le texte.

Et bien loin de craindre la mort,
Tant de fois battu par l'orage,
Je la regarde comme un port
Où je n'essuierai plus tempête ni naufrage.



SECONDE ÉPITRE
DE
M. *l'Abbé* COURTIN,
en vieux langage.

A bien parler nul plus que vous n'excelle;
Nul ne sait mieux étaler en beaux dits
Discours moraux & propos de ruelle,
Et mieux encor 1 mêlez dans vos Ecrits
Le sérieux avec la bagatelle;
Tout est enfin chez vous au plus haut prix:
Vous possédez vieux & nouveau langage.
Veut-on parler comme au temps d'Amadis?
Qui mieux que vous en sait le badinage?
Maître Clément ne parloit mieux jadis;
Mais vous parlez si peu, que c'est dommage.

1 *Et mieux encor mêler dans vos Ecrits.*

Or me direz, à quoi tend ce discours ?
Voudrois-je point, avec ce préambule,
Faire avec vous la patte de velours,
Et, comme on dit, vous dorer la pillule ?
De moi n'ayez un pareil sentiment ;
Et je serois par trop mauvaise affaire,
Picard grossier, contre matois Normand.
Point ne me frotte à si fort Adversaire.
Venons au fait; parlons confidemment,
Car entre amis on parle avec franchise,
Vertu sans prix, dont l'usage perdu
Peut se trouver encor parmi l'Eglise;
Non pas en tous, le zele est morfondu
Dans bien des cœurs; on ne voit que grimace;
Plus d'amitié; feinte regne en sa place,
Discours trompeurs. Le monde est aujourd'hui
Rempli de fraude; & la Vertu bannie
Ne trouvant plus d'asyle ni d'appui,
Bien qu'à regret, d'ici-bas est partie.
Toi, qui toujours confiant, naturel,
Malgré les lieux où tu pris la naissance,
N'as point succé dans le lait maternel
Ce triste abus qui flétrit l'innocence;
Apprends-moi quel heureux secours
D'une si maligne influence

A jusqu'ici sauvé tes jours.
Si tu fus sage en ta jeunesse,
Parmi l'éclat & les grandeurs;
Avec une égale sagesse
On te vit, Abbé, sans bassesse,
Mépriser les appas trompeurs
De cette volage Déesse,
Qui sembla t'offrir ses faveurs;
Et tu vis sage en ta vieillesse.
Heureux qui tôt ou tard peut s'en désabuser;
Et qui, de son esprit fixant l'inquiétude,
Fait sa prèmiere & principale étude
Du peu qui reste à vivre, & sait bien en user!
Mais, sans pousser plus avant la morale,
Profitons du présent; peut-être dès demain
Nous descendrons tous deux sur la rive infernale,
Et passerons tous deux sans peur l'onde fatale.
De-là, par le plus court chemin,
Mercure, avec son Caducée,
Nous prenant tous deux par la main,
Nous conduira dans l'Elysée,
Où déja ta place est marquée
Auprès de ce fameux Romain
Qui chanta les travaux d'Enée.

INVITATION de M. l'Abbé COURTIN, à M. l'Abbé DE CHAULIEU, pour le prier à le venir voir dans sa nouvelle maison.

ABBÉ très-cher, quand viendras-tu chez moi
Faire un essai de ta convalescence ?
Choisis le jour ; je te jure ma foi,
Que je l'attends avec impatience ;
Pour t'éprouver de plus d'une façon,
Ami, j'aurai de quoi te satisfaire,
Et sur ce point n'ai besoin de leçon ;
Viens 1 à choisir Brunes faites pour plaire,
Au doux parler, au maintien gracieux,
Propres sur-tout à l'amoureux mystere,
Même un peu trop, Abbé, pour un goutteux ;
Plus n'en dirai, le reste est ton affaire.

1 *Vins à choisir, Brune faite pour plaire.*



RÉPONSE

DE

M. *l'Abbé* DE CHAULIEU,

en même ſtyle.

BIEN connoiſſois d'officieux talens,
Que ſur ta bonne & facile nature
Avoit enté, dès tes plus jeunes ans,
Ce gentil Dieu qu'on appelle Mercure;
Dieu des fripons, des ribleurs & ribauds,
Dieu, qui mieux eſt, d'autres Rimes en *aux*,
Dont je faiſois autrefois grande miſe;
Mais qu'entre Abbés je n'oſe plus nommer,
Tant par reſpect que l'on doit à l'Egliſe
Que 1 pour raiſon que de leur entremiſe
N'ai le beſoin qui me les fit aimer.
Ce Dieu qui fait que tu cherches à plaire
A tes amis, t'a montré la façon
Dont convenoit de meubler ta maiſon,

1 *Que par raiſon que de leur entremiſe.*
Il y avoit d'abord *par*, mais Chaulieu y a ſubſtitué *pour*.

Et tout ainſi qu'on les meuble à Cythere ;
Canapé large, amples & bons carreaux,
Sophas douillets, force lits de repos,
Dont plût à Dieu que puſſe faire uſage
Auſſi fréquent que le voudroit mon cœur !
Que ſi n'ai plus ma premiere vigueur ;
Ce qui m'en reſte, & beaucoup de courage
Me peut encor tirer avec honneur
D'un mauvais pas, où mon penchant m'engage.
De plus, en moi l'Amour eſt beau parleur ;
Maître [1] paſſé je ſuis en ſon langage,
Et ſais très-bien d'un tendre badinage
L'amuſement & le tour enchanteur :
Parquoi bien loin, dans le penchant de l'âge,
D'en éviter la fatale douceur,
Puiſſé-je [2] encor trouver quelque charme vainqueur
Dont le pouvoir me rattache à la vie,

1 *Maître je ſuis encor en ſon langage.* S. Marc.
Ce Vers étoit en effet de Chaulieu.

2 *Je veux chercher quelque charme vainqueur,*
Pour renouer ma trame déſunie
Et m'inſpirer une nouvelle ardeur
Qui me ranime & m'attache à la vie.

Les cinq Vers du texte ne ſont point une mauvaiſe correction, comme le veut S Marc ; ils ſont dans tous les manuſcrits de Chaulieu. Ce ſont les quatre qu'il y a ſubſtitués d'après le manuſcrit du Prince d'Auvergne, qui ſont d'une autre main.

Et malgré moi remette dans mon cœur
Ce battement, cette douce chaleur
Qui sans pitié par les Ans m'est ravie.
Malheureux, qui bannit une si douce erreur,
Et que la peur du ridicule
Asservit aux leçons d'un triste raisonneur,
Dont [1] tout le beau sermon d'un moment ne recule
L'instant où l'Achéron nous attend sur ses bords;
Et qui de ses plaisirs se faisant un scrupule,
Meurt déchiré de cent remords!

Ah! que * Desyveteaux la gloire de notre âge,

---

1 *Dont tout le sot jargon....*

* S. Marc qui n'omet rien pour décrier l'Edition de 1733, mais qui a presque toujours le malheur de se tromper, prétend que ces Vers sur Desyveteaux ont été défigurés. Il les renvoie dans ses Remarques, & les remplace par les Vers suivans, tirés du manuscrit du Prince d'Auvergne.

Ah! que ce fameux personnage
Qui ne connut de loix que celles du bon sens,
Desyveteaux, en notre temps
Pensa d'une maniere & plus haute & plus sage!
Jusques à la fin de ses jours,
Il porta constamment panetiere & houlette,
Et dans les bras de ses Amours,
Expira mollement au son de la musette.

C'est lui qui, par de doux accords,
Pour descendre chez les morts,
Sut se faire une route aisée;
Et, sensible aux plaisirs, à son dernier soupir

Et l'Epicure de ſon temps,
Connut bien mieux quel eſt l'uſage
Que doit faire de ſes momens
Le parfait Philoſophe, & l'homme vraiment ſage!
Juſques au dernier de ſes jours
Il porta conſtamment panetiere & houlette,
Et dans les bras de ſes Amours
Expira mollement au ſon de la muſette,
Cherchant parmi ces doux accords,
Prêt à deſcendre chez les Morts,
A ſe faire une route aiſée.
Voluptueux, même en ſa fin,
Il ſema de fleurs le chemin
Qui le mena dans l'Elyſée.

Mais ſans [1] vouloir tant raiſonner,
Quand trouverai corps gentil & cœur tendre
Qui voudra bien la goutte me donner,
Je ſuis, Abbé, tout prêt à la reprendre.

Fit d'un affreux moment un moment de plaiſir
Qui le mena dans l'Elyſée.

Quoi qu'en diſe S. Marc, nous croyons que les Connoiſſeurs trouveront les Vers du texte préférables à ceux-ci, qui ne ſont d'ailleurs dans aucun de nos manuſcrits.

Ceux qui ne connoîtroient pas Deſyveteaux, pourront conſulter ſon article dans le Dictionnaire de l'Advocat.

1 *Mais ſans aller tant raiſonner.*

BILLET
POUR ÉTRENNES,
DE
M. *l'Abbé* COURTIN,
A
M. *l'Abbé* DE CHAULIEU,
le premier jour de l'an 1707.

Le premier jour de l'an mil sept cent sept,
Salut en Vers un tien ami t'envoie.
Puissent tes jours filés d'or & de soie
Dans celui-ci couler à ton souhait,
Sans qu'on te paie en billets de monnoie !
Cela posé, je te dirai tout net
Ce que de toi je veux par ce Billet.

De Virgouleuse une demi-douzaine,
Nombre pareil du plus beau S. Germain :
Fais mieux encor : une corbeille pleine
De fruits choisis & rangés de ta main,
Fort à propos me viendroit pour demain ;

Et devers moi te tiendroit lieu d'étrenne.
Tu me diras sans doute avec raison,
Qu'en [1] nos présens point de comparaison;
Tes fruits sont bons, mes Vers ne valent guere;
Or ne va point le prendre sur ce ton;
J'en suis d'accord, & voudrois en mieux faire.

Que si par-là ne puis te satisfaire,
Faut essayer de quelqu'autre façon,
A te mander chose qui puisse plaire;
Et le voici. Me vint hier un dindon
Du bon pays d'où trois fois la semaine
Les Coquetiers arrivent à foison
Sur certain Quai, près la Samaritaine.
A ce dindon sont jointes deux perdrix,
Rouges, s'entend, & d'un fumet exquis;
Pour les manger, prends jour avec la Fare.
Quatre serons, sans plus; tu m'entends bien?
Lors fusses-tu de tes fruits plus avare,
Tu conviendras qu'il y va plus du mien;
Car bien je sais quel sort je me prépare,
Et qu'en tel cas, tous deux ne valez rien.

---

1 Ce Vers manque dans Saint Marc, qui continue à mettre à contribution l'édit. de 1733, toujours sans en rien dire.

RÉPONSE
DE
M. *l'Abbé* DE CHAULIEU.

Reçois mes fruits, qu'avec toi je partage;
Pour régaler ces petits Dieux badins
Qui dans tes Vers viennent me rendre hommage,
En me prenant pour le Dieu des jardins.

Et plut à Dieu que ta gente pucelle
Me [1] voulût prendre aussi pour ce Dieu là!
Point ne réponds lors de t'être fidelle;
Car [2] trop bien sais qu'Amour même en rira.

Jamais [3] ce Dieu ne connut de morale.
Ce qui me plaît peut me rendre fripon.
Des gens [4] de bien petite est la cabale,
Depuis la mort du pauvre Céladon.

Or [5], en ce fait, tout ce qui me console,

1 *Ainsi comme eux, me prît pour ce Dieu là!*
2 *Car sais trop bien.*
3 *Ce Dieu jamais.*
4 *Des gens d'honneur.*
5 *Or en ce point.*

Et qui me doit excuser près de toi ;
C'est que du moins si ne vaux une obole,
La Fare encor certes vaut moins que moi.

LETTRE
DE M. *l'Abbé* DE CHAULIEU,
A M. ROUSSEAU,
sur le Rien *.

POINT n'avez l'art de parler sans rien dire ;
Commun pourtant est cet art ennuyeux ;
Mais sur un Rien, d'un tour 1 ingénieux,
Avez celui de badiner & rire ;
Et sur ce Rien, ce que j'aime encor mieux,
A vos amis si galamment écrire,
Que j'ai prisé votre Ecrit autant qu'or ;
Car bien savons qu'*in tenui labor*.
Ce Rien qu'avez, est ce Rien précieux,

* S. Marc, d'accord avec l'éditeur de 1733, adresse cette Piece au Poëte Ferrand. C'est une erreur. Cette Lettre est une réponse au grand Rousseau, qui en écrivant à l'Abbé de Chaulieu, avoit pris le nom de M. *l'Abbé des Riens*.

1 *D'un ton ingénieux*.

Ce Rien brillant, que vint jadis Mercure,
Entre deux vins dépêché par les Dieux,
Comme la pomme apporter à Voiture,
Dont hérita son ami Sarrazin,
Et qu'avons vû prendre forme nouvelle;
Avec un tour agréable & badin
Dans le Voyage & l'Esprit de Chapelle;
Ce Rien que n'eut l'Auteur de la Pucelle;
Ni ces Messieurs les Quarante à Paris,
Que le Badaud appelle beaux Esprits,
Mais qu'Apollon ainsi jamais n'appelle.
Mieux & plutôt vous aurois répondu;
Mais je n'ai plus cet ami tant aimable,
Dont m'eût été la Muse secourable.
Depuis deux jours, hélas! je l'ai perdu,
Du Nonchaloir ce Héros adorable.
Mais à propos, me 1 souvient qu'un Proverbe
Très-sagement dit que trop gratter cuit,
Que trop parler & trop écrire nuit:
Laissons donc là le nom, pronom, l'adverbe;
C'en est assez, bon soir, & bonne nuit.

Je vous demande pardon, Monsieur, du petit

1 *Me souviens.*

grain de ſel qui m'a échappé * ſur Meſſieurs de l'Académie ; je [1] ſais que les gens charitables, comme vous, envers leur Prochain, haïſſent ces ſortes de traits-là ; mais je n'ai pu me réſoudre à laiſſer partir une Lettre, de laquelle vous puiſſiez dire, *in toto nuſquam corpore mica ſalis.* Vous jouiſſez préſentement de M. de la Fare. Je vous l'envie bien ; [2] ſon abſence empoiſonne la tranquillité & le goût de ma ſolitude. Je m'étois apprivoiſé à ſa bonté, & je commençois à [3] ſucer ſon indulgence. Que n'eſt-il reſté ? Il eût peut-être fait auprès de moi une miſſion plus utile au Public, que ne l'a été celle de M. Maigrot, & du Légat de Tournon à la Chine, qui ont voulu honnir nos amis de la Société, que j'aime & révere. Adieu, Monſieur, *Vale & nugare*, c'eſt-à-dire, affublez de quelque [4] petite Epigramme, quelque Nonnain ou autre, ſi le cas y écheoit ; le tout, *ad majorem Dei gloriam*, l'édification & correction du Prochain.

---

* S. Marc a omis les quatre mots ſuivans.

1 *Je ne ſais que . . . . qui haïſſent.*

2 *Car ſon abſence.*

3 *A goûter.*

4 *De quelque Epigramme.*

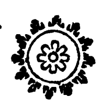
ÉPIGRAMME

DE M. ROUSSEAU,

servant de Réponse à la precédente Lettre *.

Maître Vincent, le grand faiseur de Lettres,
Si bien que vous n'eût su prosaïser;
Maître Clément, ce grand faiseur de Metres,
Si doucement n'eût su poétiser:
Phébus adonc va se désabuser
De son amour pour la docte Fontaine,
Et connoîtra que pour bons Vers puiser,
Vin Champenois vaut mieux qu'eau d'Hipocrene.

* Cette Réponse, comme on le sent bien, ne se trouve pas dans S. Marc, la lettre qui y a donné lieu, étant adressée à Ferrand.



LETTRE*

De Mrs. le Marquis DE LA FARE, *l'Abbé* COURTIN *&* ROUSSEAU, *de Neuilli le* 19 *Juillet* 1707.

Du bord paiſible où la Seine
Laſſe du bruit de Paris,
Ses ondes lentes promene
Dans des prés verds & fleuris;
De ces lieux que tu chéris,
Que de la docte Neuvaine
Fréquentent les favoris,
Et qui des fruits de ta veine
Reçoivent un nouveau prix,
Cher Abbé, je t'avertis
Que les figues par douzaine,
Les melons les plus exquis
Vont rafraîchir ma bedaine;
Et qu'ainſi le temps préfix
Auquel doit finir la peine
Où ton abſence m'a mis,

* Cette Lettre n'eſt pas non plus dans S. Marc.

Etant expiré du dix,
Je compte que la ſemaine
Mettra fin à mes ennuis.
C'en eſt aſſez d'une haleine;
Courtin prend la plume, & puis
Rouſſeau fermera la ſcene.

ENTRE deux fameux Poëtes,
Tels que la Fare & Rouſſeau,
Faut-il mêler les ſornettes
Qui partent de mon cerveau,
Et qu'au nombre des cadettes
Ma Muſe encor au berceau,
S'oſe mettre de niveau
Pour vous chanter vos goguettes?
Ma foi vivent les Sonnings,
A la Ville, à la Campagne,
Où les plaiſirs, les bons vins,
Le Morachet, le Champagne,
Tour à tour dans leurs feſtins,
Cher Abbé, les accompagne;
Et même ces Dieux badins
Dont tu connois bien la Mere,
Et que juſqu'en ſes confins

Bouillon mene de Cythere;
N'est-ce pas t'en dire assez?
Que si tu veux davantage
De ces Vers entrelassés,
Rousseau va finir l'Ouvrage.

TANT * qu'a duré l'influence
D'un Astre propice & doux;
J'ai [1] senti de ton absence
Plus d'ennui que de courroux.

JE disois : je lui pardonne
De préférer les beautés
De Palès & de Pomone
Au tumulte des Cités.

* Nous avons cru faire plaisir au Public en lui donnant cette Piece telle qu'elle est sortie des mains de l'Auteur. On y verra avec quelle facilité travailloit ce grand Poëte, qui, près des gens de goût & de bonne foi, passera toujours pour un des plus beaux génies que la France ait eus, & sans contredit pour le premier de ses Poëtes Lyriques. On ne sera sans doute pas fâché de trouver ici les changemens qui ont été faits depuis par Rousseau, lorsqu'il a donné cette Piece au Public.

1 *Malgré moi, de ton absence*
J'ai supporté les dégoûts.

AINSI

Ainsi l'Amant de Glycere,
Epris d'un repos obscur,
Cherchoit l'ombre solitaire
Des rivages de Tibur.

Mais, aujourd'hui qu'en nos plaines
Le chien brûlant de Procris,
De Flore aux douces haleines
Dessèche les dons chéris :

Veux-tu d'un astre perfide
Risquer les âpres chaleurs ;
Et dans ton jardin aride
Sécher ainsi que tes fleurs ?

Crois-moi ; suis le [1] doux exemple
De tes amis Casaniers,
Et reviens chercher [2] au Temple
L'ombre de tes marronniers.

*

La nous trouverons sans peine ;
Avec toi le verre en main,

1 *Suis plutôt l'exemple.*
2 *Et reviens goûter.*

* Cette strophe a été ajoutée depuis par l'Auteur.

Dans ce sallon pacifique
Où président les neuf Sœurs,
Un loisir philosophique
T'offre encor d'autres douceurs.

Cet [1] homme que Diogene
Chercha ſi long-temps envain;

Et dans la douce allégreſſe
Dont tu ſais nous abreuver,
Nous puiſerons la ſageſſe,
Qu'il [2] cherchoit, ſans la trouver *.

LETTRE
A M. SONNING **,

ſervant de Réponſe à la Lettre de ces Meſſieurs, le 29 Juillet 1707.

Avez-vous oublié que vous m'avez promis à ſouper le ſoir que j'arriverois? Si vous l'avez oublié, pour moi, je n'en ai pas fait de même.

1 *L'homme après qui Diogene*
Courut ſi long-temps en vain.

2 *Qu'il chercha.*

* Nous ignorons pourquoi S. Marc n'a pas daigné faire uſage de cette Piece, qui eſt dans l'édition de 1733.

** Dans S. Marc, on trouve ſeulement, *à M. Sonning*, & au bas, *de Fontenay le* 20 *Juillet* 1707.

Meſſer Gaſter, en langage de bons Pantagruéliſtes, ou, ſi mieux aimez, en celui de Rome, *ingenii largitor Venter*, ne me laiſſe pas ſortir de la mémoire choſe ſi agréable : je ſerai donc Dimanche au ſoir, vingt-quatrieme de ce mois, à Neuilli, ſi vous y êtes ; à Paris, ſi vous y ſoupez, Je ne vous dis rien de la Compagnie ; mais ſi vous voulez m'en croire ſur l'ordre de ce repas ;

La Fare y conduira, ſous le nom de Comus,
La bonne chere & l'allégreſſe ;
La divine Bouillon, ſous celui de Vénus,
L'eſprit, les enjouemens, & ce que la Déeſſe
Qui fait aimer, traîne ſans ceſſe
Après elle de jeux, de ris & d'agrémens.
Si tu veux à nos paſſe-temps
Donner l'air de fête complette,
Rouſſeau les Muſes menera ;
Notre Abbé les cajolera :
Très-bien ſavez que la fleurette
Volontiers il débitera ;
Et * quoique ces neuf belles Fées
Soient peut-être un peu ſurannées,

* Ce Vers & les deux ſuivans ne ſont pas dans S. Marc.

Notre ami leur en contera ;
Car 1 notre ami très-cher aura
Toujours vol pour la migeorée,
Collet très bien tiré , perruque bien poudrée ;
Et toujours il coquetera.
Regnier 2 aux Vins présidera,
Cet Eleve 3 altéré d'Orphée
Avec les Graces chantera.
Alors grand'merveille sera
De voir flûter vin de Champagne.
Déja de cent Chansons tout Neuilli retentit :
Pour moi, rouillé de ma Campagne,
Je n'apporterai rien qu'un fort grand appétit.

---

1 *Car mon ami très-cher aura.*

2 Ou *Renier*, ainsi que l'a imprimé S. Marc. On trouve à son sujet la Note suivante qui est de l'Editeur de Chaulieu de 1733.

Renier avoit été élevé par Lulli. Il chantoit & s'accompagnoit du luth avec tout le goût possible ; il joignoit à ces talens tous ceux d'un convive aimable. Il mourut en 1725, chez M. de Vendôme, Grand-Prieur de France, qui lui donnoit un logement, sa table, un carrosse entretenu, & mille francs de pension.

3 *Et ce digne Eleve d'Orphée.*



COUPLETS DE CHANSON,

Faits à un souper chez M. Sonning, sur un air des Fragmens de Lully, en 1703.

Que ce réduit est agréable!
Mille plaisirs, nulle façon;
l'Hôtesse en est toujours aimable;
Et le nom
De notre cher Architriclin
Rime au bon vin.

Amis, buvons à la Nature,
Dont nous suivons les douces loix,
Disciple aimable d'Epicure,
Duc de Foix,
Bois, Anacréon de nos jours,
A tes Amours.

Périgny, bois à ta Maîtresse;
Porte, au sortir de ce repas,
Les faveurs d'une double yvresse
Dans ses bras;

Imprime aux roses de son teint
        L'odeur du vin.

Pour toi, Pere de la mollesse,
Arbitre de la volupté,
La Fare, Eleve de Lucrece,
        Ta santé
Vole aux deux bouts de l'Univers,
        Avec tes Vers.

Avec la mine & le courage,
Grand-Prieur, du Dieu des combats;
Qu'il est doux d'avoir en partage
        Les appas
De celle de qui les beaux yeux
        Charment les Dieux!

Mais ce qui te rend plus aimable,
C'est ton amitié pour le vin;
Et que, toujours charmant à table;
        Le matin
Te trouve entre les Ris, les Jeux,
        Plus badin qu'eux.

COUPLETS DE CHANSON,

Faits à un fouper chez Madame DE LA SABLIERE.

LE beau Duc de Foix nous réveille :
Chantons Vénus & Cupidon ;
Chantons l'Iris & la Bouteille
Du Difciple d'Anacréon.

VÉNUS l'accompagne fans ceffe,
Les Graces, les Ris & les Jeux.
Qu'il eft doux d'être la Maîtreffe
De ce jeune voluptueux !

VERSE du vin, jette des rofes,
Ne fongeons qu'à nous réjouir ;
Et laiffons-là le foin des chofes
Que nous cache un long Avenir.

CHANSON,

Sur l'Air : des Flons Flons.

NE fortons pas encore
D'un repas fi charmant ;

Que la naiſſante Aurore
Nous retrouve chantant
Flon, Flon.

Profitons de la vie :
Ça verſe moi du vin ;
Et qui ſait, ma Silvie,
Si nous ferons demain
Flon, Flon ?

LETTRE

A M. ROUSSEAU *,

pour lui apprendre le temps de mon retour, qu'il n'avoit pu deviner.

Pour un Vaticinateur
Que plus d'une Muſe inſpire,

* L'Editeur de 1733, & d'après lui S. Marc, adreſſent encore cette Piece à *Ferrand*. Cette faute répétée en ſi peu de temps, nous feroit ſoupçonner qu'il y a plus que de la mépriſe. Il leur eût été d'autant plus aiſé de ſe corriger, que *Ferrand* étoit jeune alors, & ne devoit pas jouir d'une réputation aſſez bien établie pour mériter les juſtes éloges que donne au grand Rouſſeau un Poëte tel que Chaulieu, qui étoit & ſon Maître & ſon ami.

Et que tient ſous ſon empire
Phébus le Divinateur,
Aſſez peu de connoiſſance
Des choſes de l'avenir,
Me paroît dans l'ignorance
Où je vois votre Prudence
Du temps qui ſera finir
Vos ſouhaits & mon abſence.
Pourquoi donc tant conſulter
Cabaliſtes, Maſſorettes *,
Et ces Diſeurs de ſornettes
Qu'un Démon vient tranſporter?
Eh quoi! nous autres Poëtes,
Parmi nos illuſions,
Valons-nous pas des Prophetes
Dans leurs ſaintes viſions?
Que ſi, pour l'air de miracle,
Vous voulez [1] un autre Oracle,
Rablais vous y conduira,
Sans vous donner la torture;
Et Frere Jean vous dira;
» Conſultez ſur l'aventure

* *Maſſorets*, Interprêtes & Gloſſateurs entre les Hébreux.
[1] *Vous voulez ouir un Oracle.*

» Des gens de cette nature
» La Sybille de * Pansoust.
Mais Dieux ! où vais-je me mettre ?
Phébus même Forge-mettre
N'oseroit pas se promettre
De trouver de rime en *Oust*.

Ainsi brisons là. Cependant je n'ai pas oublié que je me suis obligé de vous apprendre la réponse de l'Oracle de la Sybille de Pansoust. Pasques ** de Solles ! la voilà telle qu'elle l'a rendue.

Lorsqu'on mangera melons,
Que figues seront venues,
Verrez Neustriens gloutons
Au milieu de vos repues,
Soudainement apparoir ;
Et débarquer dans Lutece
Cil que la sainte Paresse
Retenoit dans son manoir.

Vous savez à présent que répondre à ceux qui vous demanderont quand je reviendrai.

* C'étoit une Dame de Pansoust, proche Chinon, qui ne fut point mariée, & ne vouloit point l'être, laquelle néanmoins étoit conviée de le faire par ses amis pendant qu'elle fut en aage de cela : elle mourut fort aagée. *Alphabet de Rabelais*.

** *Jurement de Panurge*.

Vous voulez bien que j'embraſſe
Les la Fares, les Courtins,
Et qu'autant ici j'en faſſe
A tous Meſſieurs les Sonnings.

Ils ſont trop aimables pour ne les pas mettre au pluriel, & ce n'eſt pas aſſez qu'il n'y en ait qu'un de chaque eſpece.

LETTRE

A M. ROUSSEAU,

Sur la Direction que M. DE CHAMILLART lui avoit donnée dans les Finances, à Fontainebleau, en 1707.

QU'AVEC plaiſir du Parnaſſe
Je te vois deſcendre au Bureau !
Dans un an, qu'il ſera beau
Voir le Nourriſſon d'Horace
Dreſſer état, bordereau
Et tirer de place en place !
La Fortune en ſes changemens
Semble à ſes aveuglemens

Mêler quelque connoissance ;
Car mon amitié dès long-temps
Ne voit qu'avec impatience
Qu'il ne manque à tes agrémens,
Rousseau, qu'un peu plus d'abondance ;
Mais il est honteux à la France
Que ton esprit & tes talens
Ne la doivent qu'à la Finance.
Jouis, quoi qu'il en soit, de ta félicité :
Mais sur-tout que la soif d'augmenter ta chevance
Ne te dérobe pas à ton oisiveté ;
Et souviens-toi que la Richesse
Que donne l'assiduité,
Ne vaut pas la sainte Paresse
Qu'un sage Libertin professe
Avec joyeuse pauvreté.
Ainsi sans changer de maxime,
Suis exactement le régime,
Où la Fare & moi t'avons mis.
Fais lever matin tes Commis ;
Pour toi, passe les nuits à table,
Entre Bacchus & tes amis.
Sans quitter ce train que tu pris,
Moins utile que délectable,
Tu verras pourtant des louis

Une quantité raisonnable,
Faire d'un [1] Poëte aimable
Un Bourvalais à juste prix.
Dans cette douce espérance
Qu'en conçoit déja mon cœur,
Adieu Monsieur le Directeur;
Non Directeur de consciences,
Dont je suis bien moins serviteur
Que d'un Directeur de Finances.

RÉPONSE
DE M. ROUSSEAU.

Par tes conseils & ton exemple
Ce que j'ai de vertu fut trop bien cimenté,
Cher Abbé, dans la pureté
Des innocens banquets du Temple:
De raison & de fermeté,
J'ai fait une moisson trop ample,
Pour être jamais infecté

1 *Faire d'un Poëte agréable.*

Dans nos trois manuscrits, ce Vers est de trois pieds & demi, ainsi qu'on le voit dans le texte.

D'une ſordide avidité.
Quelle honte, bon Dieu! quel ſcandale au Parnaſſe
De voir un de ſes Candidats
Employer la plume d'Horace
A liquider un compte, ou dreſſer des états!
J'ai vû, diroit Marot, en faiſant la grimace,
J'ai vû l'Eleve de Clio
Sedentem in telonio,
Calculer, 1 ſupputer, nombrer, chiffrer, rabattre,
Et dans les intérêts d'un prêt au denier quatre,
Renchérir ſur Amonio.
Dure, dure plutôt l'honorable indigence
Dont j'ai ſi long-temps eſſayé.
Je ſais quel eſt le prix d'une honnête abondance
Que ſuit la joie & l'innocence;
Et qu'un Philoſophe étayé
D'un peu de richeſſe & d'aiſance,
Dans le chemin de Sapience
Marche plus ferme de moitié.
Mais j'aime mieux un Sage à pied,
Content de ſon indépendance,
Qu'un Riche indignement noyé

---

1 *Je l'ai vû calculer, nombrer, chiffrer, rabattre,*
Et d'un produit au denier quatre
Diſcourir mieux qu'Amonio.

Dans une servile opulence,
Qui sacrifiant tout, honneur, joie, amitié,
Au soin d'augmenter sa finance,
Est lui-même sacrifié
A des biens, dont jamais il n'a la jouissance.
Nourri par Apollon, cultivé par tes soins,
Cher Abbé, ne crains pas que je me timpanise
Par l'odieuse convoitise
D'un bien plus grand que mes besoins.
Une ame libre & dégagée
Des préjugés contagieux,
Une fortune un peu rangée,
Un corps sain, un esprit joyeux,
Et quelque Prose mêlangée
De Vers badins ou sérieux,
Me feront trouver l'apogée
De la félicité des Dieux.
C'est par ces maximes qu'ignore
Tout riche Juif, Arabe ou More,
Que j'ai su plaire dès long-temps
A des Protecteurs que j'honore,
Et c'est ainsi que je prétends
Trouver l'art de leur plaire encore.
C'est dans ce bon esprit Gaulois
Que le gentil Maître François

Appelle Pantagruélisme,
Qu'à Neuilli la Fare & Sonning
Puisent cet enjoûment benin
Dont 1 se forme leur Atticisme.
Abbé, c'est-là le Catéchisme
Que les Muses m'ont enseigné;
Et voilà le vrai Quiétisme
Que Rome n'a point condamné.

LETTRE
DE
M. LE COMTE D'HAMILTON,

sous le nom de Madame la Comtesse DE STAFFORD *, *qui m'avoit dit qu'elle haïssoit mortellement les Vers.*

Vous allez être dans un bel étonnement; non-seulement de ce que je vous écris, mais de ce que je fais des Vers pour vous. Il ne tiendroit qu'à moi de vous dire, que n'ayant pu vous

1 *Qui compose leur Atticisme.*
* Les mots qui suivent ne sont pas dans S. Marc.

laisser

laisser dans l'erreur où vous êtes de mon aversion pour la Poésie, j'ai voulu me justifier par une preuve convaincante du contraire; mais j'ai trop de sincérité pour ne vous pas avouer que j'avois tant vu de misérables Vers sur toutes sortes de sujets, que je désespérois d'en voir jamais de bons, & que j'avois pris le parti de renoncer à cette lecture : eh! comment n'y aurois-je pas renoncé? Vous êtes si rétif, quand il est question des vôtres, qu'il faut être de S. Maur ou de l'Hôtel de Bouillon, pour avoir le plaisir d'en voir. Cependant vous me voyez raccommodée avec la Poésie tout d'un coup; & voici de quelle maniere. Je m'étois mise à rêver, il y a trois ou quatre jours, dans l'endroit le plus écarté du jardin, lorsque je vis subitement paroître une figure qui me surprit d'abord. Son habillement ne convenoit point aux lieux où nous étions : cependant je crus la reconnoître; & dans le temps que j'ouvrois la bouche pour lui demander ce qu'elle faisoit à Pontcallier dans son habit d'Opéra :

Non, je ne suis point la Maupin,
Dit-elle; je suis cette Muse,

Qui pour le Berger Flammarin
Fit rimer l'illustre la Suze.

Fi, Mademoiselle, ou qui que vous soyez, lui dis-je! retirez-vous, s'il vous plaît, avec vos Elégies éternelles & ces longues fadeurs dont... Quoi! Madame, dit-elle, en m'interrompant, son exemple ne vous donne point d'émulation? Vous avez plus d'esprit qu'il n'en faut pour vous signaler sur les traces des Saphos modernes dont les Ecrits remplissent depuis peu vos Théâtres [1], font les délices des Princes & des Princesses les plus éclairés, & qui, de l'aveu d'une célebre Académie, remportent le prix de tous les Vers [2]. Imitez-les; allez à l'immortalité par la même route, je vous réponds du succès.

---

1 On avoit alors représenté des Pieces de Madame Deshoulieres, de Mademoiselle Bernard, de Madame de Gomès, de Madame de Saintonge, & de l'Abbé Pellegrin, sous le nom de Madame Barbier. *Note de S. Marc.*

2 Mademoiselle Deshoulieres remporta le prix de Poésie à l'Académie Françoise en 1687, & Mademoiselle Bernard en 1691, 1693. & 1697. Cette derniere avoit aussi remporté trois prix à l'Académie des Jeux Floraux; mais on peut légitimement douter que les fleurs de Toulouse fassent beaucoup d'honneur. Je ne connois que Marseille, où l'on couronne de plus mauvaises Pieces. *Note de S. Marc.*

Qui moi ! je ferois de ces Folles,
Lui dis-je, qui par l'Univers
Sement leurs caprices divers
Dans un tas d'Ouvrages frivoles ;
Et qui, rimant quelques paroles
Où le bon sens est à l'envers,
S'imaginent faire des Vers ?
Vous ne savez ce que vous faites,
Vous, & votre Maître Apollon,
De donner cours à leurs Sornettes.
Passe encor pour des Chansonnettes ;
On peut les souffrir sur ce ton :
Mais que le Cothurne en cornettes
Retentisse au sacré Vallon !
Vous [1] ne savez ce que vous faites,
Vous, & votre Maître Apollon.

Je vis bien que la liberté que je prenois, déplaisoit à la Muse. Je ne sais même si elle ne fût point tentée de m'abandonner à mon ignorance ; mais comme ces sortes de Déesses ne veulent pas avoir le démenti dans ce qu'elles entreprennent, elle me présenta du papier, de l'encre ; & m'ayant mis la plume à la main,

1 Ces deux Vers sont transposés dans S. Marc.

malgré toute ma résistance, voici ce qu'elle me dit :

A mes ordres il faut se rendre ;
Ecrivez *, vous réussirez.
Je suis ici pour vous apprendre
Du Parnasse tous les secrets.
L'amusement a des attraits ;
Et pour peu qu'on ait l'esprit tendre ;
On fait des Vers à peu de frais.
Vous avez beau vous en défendre,
Bon gré [1], malgré vous en ferez :
Mais, dans quelque lieu qu'il puisse être ;
Sur vos Vers consultez Chaulieu ;
Il vous redressera peut-être,
Car il a les talens du Dieu
Qui des Poëtes est le Maître.

Vous voyez mes instructions, & la nécessité où je suis de m'adresser à vous : ainsi j'espere que vous voudrez bien m'écrire pour me former au bon goût des Vers. Je vous en demande ins-

* Ce Vers manque dans S. Marc.

1 *Vous en ferez avec succès.*

Nos manuscrits portent tous la leçon du texte.

tamment, Monsieur, & je vous prie de croire que je suis,

la Comtesse DE STAFFORD.

A Pontcallier le 23 Juin 1704.

RÉPONSE

A

MADAME LA COMTESSE DE STAFFORD.

AVEZ-vous bien le courage, Madame, de me demander des Vers, vous qui d'un seul mot m'avez fait renoncer à en faire de mes jours, en m'apprenant que vous les haïssez mortellement, & que jamais vous ne choisissez cette lecture pour vous amuser?

SEMBLABLE à cette parole
Qui débrouilla le cahos,
Lâcha les Enfans d'Eole,
Et fonda le Mont Athos;
Un mot a glacé ma veine,
Et fait tarir la fontaine

Dont, ſous ces beaux arbres verds ;
Il faut boire à taſſe pleine
Quand on veut faire des Vers.
Ce mot a fait d'abord diſparoître à ma vue
Ce Mont, & ſon double ſommet
Qui ſe [1] va cacher dans la nue,
Et ſur qui Virgile dormoit.
Pour ces neuf vieilles Précieuſes ;
Qui, malgré l'or de leurs haillons,
Ne furent jamais que des gueuſes,
J'ai renvoyé ces malheureuſes
Troquer avec des Revendeuſes
Leur Cothurne & leurs guenillons.

Vous vous étonnerez peut-être
Que ces merveilleux changemens
Ne coûtent à vos agrémens
Que le temps de faire connoître
Ce que vous choiſiſſez pour vos amuſemens ;
Mais vous feriez moins étonnée,
Et vous en [2] penſeriez bien mieux,
Si, comme moi perſuadée,
Vous ſaviez, comme moi, le pouvoir de vos yeux.

---

1 *Qui s'alloit cacher dans la nue.*
2 *Et vous en jugerez bien mieux.*

Avec cette façon de penser, & de la maniere dont je viens de traiter ces pauvres Muses à qui je sacrifiois, avant que j'eusse eu l'honneur de vous voir, vous croyez bien que ce n'est pas moi qui ai fait ces Vers : il falloit en mettre quelques-uns dans une Lettre pour répondre à celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai envoyé chercher au coin de la rue un garçon Poëte, qui copioit mes Vers autrefois, quand j'en faisois; & comme les méchantes choses se retiennent aisément, il a appris par malheur à en faire. Vous verrez même bien que c'est lui qui a fait ceux que vous venez de lire.

Pour moi, dont la métamorphose
Me rend, grâces à vous, à la simplicité;
Je vais désormais de la Prose
Emprunter la naïveté,
Pour mêler avec autre chose
Quelque galante vérité.

Fille d'une illustre Comtesse *
Qui fut par de si doux accords

* La Comtesse de Gramont, sœur du Comte Antoine Hamilton, & femme du célebre Comte de Gramont. *S. Marc.*

Allier aux graces du corps
La force de l'esprit, & la délicatesse ;
Vous n'aurez jamais besoin
De Muse qui vous anime,
Ni qu'Apollon prenne soin
De vous montrer le sublime ;
Car vous trouverez chez [1] vous
Dans un Oncle fort aimable [2],
Un Maître plus que capable
De vous former au bon goût.

LETTRE

A

MADAME LA COMTESSE DE STAFFORD ;

pour la prier de me venir voir pendant ma goutte, en Juin 1704.

Si vos yeux ont eu le pouvoir
De m'empêcher d'être Poëte ;

1 *Car vous trouverez sur-tout.*

2 Le Comte Antoine Hamilton, que ses Ouvrages rendent digne du compliment qu'il reçoit ici. *Note de S. Marc.*

Daignez un jour me venir voir,
Vous rendrez ma ſanté parfaite.

Malade en état ſi piteux
Direz-vous, eſt inguériſſable;
Et puis que faire d'un goutteux?
Sa foibleſſe eſt mal incurable.

Malgré ces beaux raiſonnemens,
Reſpectez cette infortunée,
En faveur d'illuſtres parens
Dont elle a l'honneur d'être née.

La Déeſſe de la Beauté
Ne dédaigne d'être ſa mere;
Le pere de la Volupté,
Bacchus en veut bien être pere.

Cependant je meurs de douleur
Malgré ſa généalogie;
Et maudis cet excès d'honneur
Qui de ſi près aux Dieux m'allie.

Ah! quelle réputation
Vous donnera cure ſi belle?
Au Saint où j'ai dévotion,
Je donne une vogue nouvelle.

CHACUN à vous s'adressera :
Votre autel paré de [1] guirlande
Chaque jour de fête sera
Chargé de mainte belle offrande.

POUR votre honneur, guérissez-moi ;
Ne trompez pas mon espérance :
J'ai mis toute ma confiance
En [2] vos yeux noirs à qui j'ai foi.

QUE [3] si n'y peuvent réussir,
Du moins me donneront ce mal tant agréable,
Ce mal si doux, plus incurable
Que celui qui me fait souffrir ;
Et j'aurai lors un mal aimable
Dont je ne voudrai plus guérir.

---

1 . . . . . *Paré de guirlandes,*
Chaque jour de fête sera
Chargé d'un grand nombre d'offrandes.

2 *A vos yeux noirs à qui j'ai foi.*

Chaulieu avoit mis d'abord *en vos yeux noirs*; il y a substitué *des yeux bleus*, & enfin de *beaux yeux*. On va voir par la Réponse de Madame de Stafford la raison de tous ces changemens, & pourquoi nous avons adopté la premiere leçon.

3 *Que s'ils n'y peuvent réussir,*
Au moins me donneront. . . .

RÉPONSE
DE
M. LE COMTE D'HAMILTON,
AU NOM
DE MADAME DE STAFFORD.

Vos Vers ne ſont pas faits pour attirer la compaſſion : on [1] n'a pas l'eſprit aſſez libre pour le tour agréable que vous leur donnez ; dans l'état ſouffreteux où ils vous repréſentent, on n'a pas envie [2] de rire ; & la propoſition qu'ils me font de votre part, me fait ſouvenir de ce vieux conte.

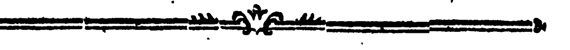
Un Lion, Prince cauteleux,
Se renfermant dans ſa taniere,
Se mit au lit, fit le goutteux :
De ſes Sujets d'abord la populace entiere,
Pour ſa ſanté fit publique priere,
Et je ne ſais combien de vœux ;

1 *Peut-on avoir l'eſprit aſſez libre. . . .*
2 *On n'a pas envie d'écrire. . . .*

Mais comme c'étoit la maniere
D'être alors fort respectueux,
Sur-tout envers bête si fiere,
Ses Sujets se tinrent chez eux.
Leur respect cependant & cette humble habitude
Ne tournant pas à son profit,
Il fit savoir, par un Edit,
Qu'il étoit dans la solitude;
Publia qu'il étoit permis
A Biches fraîches & dodues,
N'importe comme quoi vêtues,
De se rendre à sa Cour avec tous leurs amis.
Vous savez le reste du conte;
Comme on couroit à son appartement;
Et comme à cet empressement
Le Malade trouvoit son compte.

Mais, sans égard à ce sermon,
Comme je vous crois moins farouche
Et moins traître que ce Lion,
Votre piteux état me touche.
J'irai donc vous entretenir;
Mais s'il vous faut des yeux noirs pour guérir;
Les miens sont d'une autre Province;
Et leur influence est trop mince

Pour vous empêcher de mourir,
En tout cas sans façon vous me verrez venir :
En amour vous êtes bon Prince,
Et me laisserez revenir.



ÉPITRE
DE
M. LE COMTE D'HAMILTON,
A
M. LE COMTE DE GRAMONT.

HONNEUR des rives éloignées
Où Corisande [1] vit le jour,
De Ménodore [2] heureux séjour,
D'où vos errantes Destinées
Semblent vous bannir sans retour;
Et d'où l'astre du jour, passant les Pyrénées,
Voit tant de faces basanées,
Et va finir son vaste tour

---

1 Corisande des Andoüains, aïeule du Comte de Gramont. *Œuvres mêlées d'Hamilton.* 1731.

2 Ou *Ménodaure*, un des ancêtres de la famille. *ibid.*

Devers les Isles fortunées :
Vous qui, dans une auguſte Cour ;
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez ſignalé vos menées
Et dans la Guerre & dans l'Amour ;

C'est à vous, Monſieur, que cet Ecrit s'adreſſe ; car à quel autre pourroit-il convenir ? Mais vous aurez de la peine à vous imaginer qui vous l'adreſſe, puiſqu'il n'eſt plus queſtion de nous, depuis des temps infinis, & qu'une longue abſence doit nous avoir effacés de votre ſouvenir. Cependant oſerions-nous un peu nous flatter que cela n'eſt pas ; puiſque

Vous n'oubliez jamais perſonne,
Témoin Dom Brice à Lérida ;
Dona Raguez à Barcelonne,
Gaſpard Boniface à Bréda ;
Enfin Catalane & Gaſconne,
Depuis Bordeaux juſqu'à Bayonne,
De Perpignan à Puycerda,
Et nous, vos deux amis des bords de la Garonne.

C'est dans ces lieux écartés & paiſibles, que

nous apprenons chaque jour, que vous êtes plus agréable, plus rare & plus merveilleux que jamais. Nos Voisins, grands Nouvellistes, informés des vivacités dont on leur mande que vous surprenez la Cour, nous demandent si vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux Chevalier de Gramont, dont on lit tant de merveilles dans l'Histoire des Guerres civiles. Indignés que votre caractere soit si peu connu dans des Provinces, où votre nom l'est tant, nous avions formé le dessein de donner ici quelque idée de votre mérite; mais qui sommes-nous pour l'entreprendre? Médiocres pour le génie, & rouillés par une longue interruption de commerce avec la Cour, comment seroit-il possible que nous eussions ce goût & cette politesse, qui ne se trouvent point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant trouver, pour bien parler de vous? Car

Il ne faut pas un talent ordinaire,
Pour réussir dans une affaire
Où les talens succombent tous;
Et quelqu'empressement que l'on ait de vous plaire,
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient téméraire;

Et des Campagnards, comme nous;
Sont bientôt réduits à se taire.

Ainsi nous ne songions plus qu'à ramasser tout ce que notre mémoire pourroit nous fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes; mais le choix nous embarrassa. Tantôt nous voulions adresser nos Mémoires à l'Académie, persuadés qu'ayant autrefois soutenu des Theses de Logique, vous en savez assez pour être reçu dans cet illustre Corps, & pour y être loué depuis les pieds jusqu'à la tête à votre réception. Tantôt nous voulions que, comme il n'y a pas d'apparence qu'il reste quelqu'un sur la terre, quand vous n'y serez plus, les Révérends Peres Massillon ou de la Rue vous entreprissent par avance; mais nous jugeames que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractere; & qu'à l'égard de l'autre, il étoit contre l'usage de vous envelopper tout vif dans les figures d'une Oraison funebre. Le fameux Despréaux s'offrit ensuite à notre imagination, & nous crumes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions; mais quelques momens de réflexion nous firent comprendre que ce n'étoit pas notre fait.

Des

Des Ouvrages d'esprit, arbitre souverain ;
Il jouit en repos de sa premiere gloire ;
Si du plus grand des Rois il travaille à l'Histoire ;
Phébus est attentif à conduire sa main,
Et c'est l'unique soin des Filles de Mémoire.
Lui seul peut consacrer à l'immortalité
Un mérite comme le vôtre ;
Mais sa Muse a toujours quelque malignité,
Et, vous caressant d'un côté,
Vous dévisageroit de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là, fut de vous mettre tout de votre long dans le Recueil 1 où l'on voit depuis peu cette belle Lettre de l'illustre Chef de votre Maison ; & voici l'adresse qu'on nous avoit donnée pour celà.

Non loin des superbes lambris
Qu'habitoient nos Rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre,
Est un Bureau fécond, qui s'ouvre
A tous Auteurs, à tous Ecrits,
A des Ouvrages de tout prix,

1 Ce Recueil, dit Saint Marc, étoit le Mercure galant du sieur Donneau de Visé.

Sur-tout à ceux des beaux Eſprits ;
Quand par hazard il s'en découvre.
De ce lieu, chaque mois, ſortent galans cahiers ;
Où tous faiſeurs de chanſonnettes,
(Tendres héros de leurs quartiers)
Viennent en Vers familiers ;
Uſurper le nom de Poëtes ;
Et, ſur des tons irréguliers,
Montant chalumeaux & muſettes,
Content champêtres amourettes,
Ou couronnent de vains lauriers
Des Ecrivains, & des Guerriers
Qui ſont inconnus aux Gazettes.
De ſes atours capricieux
C'eſt là que l'Enigme ſe pare,
Met un maſque myſtérieux,
Et d'un voile mince & biſarre
Embarraſſant les Curieux,
Eſt toujours neuve, & jamais rare :
C'eſt là qu'on voit en vieux tranſports
Gémir nouvelles Elégies ;
Et là s'impriment tous les Morts,
Leurs éloges, leurs effigies,
Avec leurs généalogies,
Leurs dignités & leurs tréſors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moyen de vous inférer dans un Recueil qui devoit être farci de tant d'autres choses ; & toutes ces difficultés nous remirent enfin sur nos premieres voies, résolus, malgré notre insuffisance, de tenter l'aventure nous-mêmes, & d'appeller à notre secours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître, mais dont quelques-uns des Ouvrages sont parvenus jusqu'à nous ; & pour les engager par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, & justement celui qui porte encore à l'oreille cette Perle que vous disiez que sa mere y avoit mise par dévotion, se mit à les apostropher, comme vous allez voir.

O vous, dont la facile veine
Enchante par d'heureux transports,
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine
Que la [1] Marne suit de ses bords !
Quand vos chants ornés des trésors
Du Parnasse ou de l'Hypocrene,
Badinent pour quelque Climene ;

1 S. Maur.

Ou quand imitant les accords
De Thalie ou de Melpomene,
Vous nous rendez les fameux Morts
De Rome & de l'antique Athène;
La Fare, & vous, Abbé charmant,
Que Phébus de ſon influence
Anime & ſoutient en rimant,
Donnez chacun dans une ſtance
Quelque relief à ce fragment;
Nous implorons votre aſſiſtance.

A peine cette invocation fut-elle miſe au net, que nous trouvâmes nos deux Muſes, Thalie & Melpomene, quelque peu déplacées, puiſque ces Meſſieurs ne paroiſſent avoir rien écrit qui fût de leur département. Cette réflexion nous embarraſſoit; & nous ſongions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre Ecrit, lorſque tout-à-coup parut, au milieu de la chambre où nous écrivions, une figure qui nous ſurprit ſans nous effrayer; car c'étoit celle de notre Philoſophe, l'inimitable S. Evremont. Rien de tout ce tintamare, dont on annonce d'ordinaire l'arrivée des Morts de conſéquence, n'avoit précédé ſon apparition.

L'on ne vit point trembler la Terre;
Le Ciel resta clair & serein;
Point de murmure souterrein,
Et pas un seul coup de tonnerre.
Il n'étoit pas couvert de lambeaux mal cousus
Tels qu'étala, près de Philippe,
Le Spectre qui de nuit apparut à Brutus:
Il n'avoit point l'air de Laïus,
Qui ne portoit pour toute nippe
Qu'un petit manteau d'Emaüs,
Quand il vint accuser Œdipe.
Il n'avoit rien du funeste appareil
Que l'on croit voir à ces affreuses ombres,
Qui sortent des royaumes sombres
Pour interrompre le sommeil.

Tout cela nous fit voir qu'il n'avoit pas eu envie de nous faire peur; car il s'étoit mis tout comme nous l'avions vu la premiere fois que vous nous procurâtes le plaisir de sa connoissance à Londres. C'étoit ce même air goguenard, mais un peu renfrogné; & c'étoient les mêmes habits, qu'il avoit sans doute gardés pour nous rendre cette visite; & afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris, pour ce voyage,

Sa calotte de maroquin ;
Et cette loupe à double étage,
Dont il ne vit jamais la fin,
Ornoit le haut de son visage :
Bref, il parut dans l'équipage,
Où, chez la belle Mazarin,
Toujours paré du nom de sage,
Il venoit noyer dans son vin
Les engourdissemens de l'âge,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaissant qui brilloit sur son tein.

Comme il étoit arrivé sans façon, il se mit entre nous sans cérémonie ; mais il ne put s'empêcher de sourire du respect avec lequel nous éloignions nos sieges d'auprès de lui, sous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde, pour les faire parler, mais il nous fit bientôt voir le contraire ; & après avoir jetté les yeux sur le papier que nous avions laissé sur la table ; j'approuve, dit-il, votre projet, & je viens vous donner quelques conseils, pour vous aider à l'exécuter ; mais je ne comprends pas le choix que vous faites de ces deux Messieurs pour vous assister,

Je conviens, qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément, qu'ils font l'un & l'autre ; mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, & que les ſujets qu'ils traitent, ſont auſſi extraordinaires que le caprice qui les entraîne.

L'un tendre, fidele & goutteux,
Se révoltant d'un air prophane
Contre l'anodine tiſane,
Et contre l'objet de ſes vœux,
Ne chante dans ſes Vers heureux
Que l'Inconſtance & la Tocane.
L'autre, d'un ſtyle gracieux,
Et digne des bords du Permeſſe,
Par mille traits ingénieux
Fait tout céder à la Pareſſe ;
Et de l'indolente Molleſſe
Vante le repos glorieux.

Laissez-les donc là, s'il vous plaît. Il importe peu que vous les ayez invoqués ; ils n'en viendront pas plutôt à votre ſecours. Arrangez, du mieux que vous pourrez, les matieres que vous alliez raſſembler pour d'autres : ne vous embarraſſez ni de l'ordre des temps, ni de celui des événemens.

Je vous conſeillerois au contraire d'avoir pour objet principal les dernieres années de celui pour qui vous écrivez ; puiſque les premieres ſont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les aventures jusqu'au temps où vous êtes. Faites quelques remarques, mais courtes & légeres, ſur la réſolution qu'il a priſe de ne point mourir, & ſur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas, par lui ſeul tant de fois retardé,
Eſt un miracle que l'Envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé ;
Mais de tant de ſecrets qu'à ſa gloire il publie,
Celui d'éterniſer ſa vie
Eſt l'unique ſecret qu'il ait jamais gardé.

Ne vous allez pas embarraſſer l'eſprit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence, pour tracer ſon caractere ; cela ſentiroit le panégyrique, & ce ſera aſſez le louer, que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien de vouloir rendre ſes récits ou ſes bons mots ; le ſujet eſt trop grand pour vous. Tâchez ſeulement, en parlant de ſes aventures, de donner des couleurs à ſes défauts, & du relief à ſes vertus.

C'est ainsi qu'autrefois par des routes faciles
A l'immortalité j'élevois mon Héros ;
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent Beautés à ses vœux dociles ;
Faites-le voir suivant en tous lieux les drapeaux
D'un Guerrier égal aux Achilles :
Qu'au milieu de la paix, ennemi du repos,
Il donne des leçons utiles
Aux Courtisans les plus habiles ;
Et, toujours actif à propos,
Sans leurs empressemens serviles,
Qu'il efface tous leurs travaux ;
Que vos pinceaux enfin, en nouveaux traits fertiles,
Le fassent voir, en différens tableaux,
Tyran des Fâcheux & des Sots,
Historien d'Amour & des Guerres civiles,
Recueil vivant d'antiques Vaudevilles,
Redoutable par ses complots
Aux Amans heureux & tranquilles ;
Désolateur de ses Rivaux ;
Fléau des discours inutiles ;
Agréable & vif en propos ;
Célebre diseur de bons mots,
Et sur-tout grand preneur de Villes.

N'oubliez pas le cheval * blanc,
Sur lequel ſoutenant téméraire menace,
Il parut inopinément
Vers les campagnes de l'Alſace,
Aux yeux d'un Prince triomphant,
Dites par quel enchantement,
Par quelle adreſſe ou quelle audace,
En dépit du vieux Saint Alban,
Et d'Arlington, & d'Holiface,
Et d'une Nymphe encore à ſéduiſante face,
Il enleva le ** Bouquingan.
Contez ces faits tout uniment:
Gens comme vous n'auroient pas bonne grace
A s'élever inſolemment;
Et ce n'eſt pas toujours au ſommet du Parnaſſe
Que l'on chante avec agrément.
Que par un tour aiſé chaque récit s'explique;

* Il avoit promis à Monſeigneur le Dauphin, qui commandoit l'Armée d'Alſace, qu'il le verroit arriver ſur un cheval blanc, avant la fin de la Campagne. *Note tirée des Œuvres d'Hamilton.*

** Il perſuada au Duc de Bouquingan de paſſer en France avec lui, pour rompre la triple Alliance, malgré les efforts que les Miniſtres d'Angleterre ci-deſſus nommés, & la Comteſſe de Shrensbery firent pour l'en empêcher; ledit Bouquingan étoit alors Favori de Charles II. *ibid.*

Suivez la Nature de près ;
Et dans les Vers que vous ferez [1],
Du misérable prosaïque
Et du style trop poétique
Evitez l'un & l'autre excès.
N'adorez point les goûts de la vogue publique ;
Mais ne les condamnez jamais.
Il est un lieu près du Marais,
Où depuis quelque temps le genre Marotique
Se renouvelle avec succès ;
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à son air antique :
De Ronsard ou de Rabelais
Instruisez-vous dans la boutique ;
Il ne faut que cinq ou six traits
D'un langage obscur & gothique
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'assurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis ; mais que celui de ne pas tomber dans la versification rampante nous paroissoit plus difficile à suivre. Encore une fois, dit-il, faites de votre mieux. On aura quelque

1 *Et dans les Vers, sans trop d'apprêts.* S. Marc.
Et que pour chaque Vers la Rime faite exprès, Œuv. d'Ham.

indulgence pour des gens qui écrivent pour le Comte de Gramont. En tout cas, vous n'êtes gueres connus que de lui ; &, selon les apparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au Public une grande envie de vous connoître. Finissons cette visite, poursuivit-il, & faites connoître à mon Héros, par les souhaits que je vais faire, que je m'intéresse toujours pour lui.

Que de ses jours nombreux l'immuable Destin
D'un esprit éternel soutienne encor les charmes ;
Qu'il dorme un peu plus le matin ;
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes,
Et que le Pere Séraphin,
Toujours sur de fausses allarmes,
Le vienne exhorter à sa fin,
Et que ce soit toujours en vain !
Qu'abandonné du Médecin,
La Cour pour lui verse des larmes !
Par ses soins redoublés, que le Roi convaincu
Qu'il ne vit plus que pour le suivre,
Puisse apprendre de lui l'heureux art de revivre
Après avoir aussi long-temps vécu !

A tant se tut le Normand philosophe,

De ſon temps gentil Clerc, ains gaudiſſeur juré,
Et que pieça, dit-on, aviez pour tout Curé,
Mais dont prônes meshui pas ne ſont de l'étoffe
D'un Paſteur enſépulturé.
Or s'en partit revoir l'acointe bande
D'amis féals qu'en l'autre monde avez.
Jà n'eſt métier qu'illec il vous attende:
Si ne dira pourquoi celle légende;
Trop mieux que nous la raiſon en ſavez.
Que ſi, dans cinquante ans, ſans être grain malade,
Force vous eſt pourtant à la parfin
Sur lit géſir en piteuſe parade,
Et vers les Morts prendre votre chemin,
A donc verrez maint & maint camarade,
Qui, menant fête & moult joyeux Hutin,
A grand randon vous feront accolade.
Là trouverez Meſſire Benſerade,
Le preux Chapelle, & Maître Chapelain;
Les Demoizels Voiture & Sarrazin;
Et cil [1], qui Chanſon ne Ballade
Onc ne rima ſans hanap de bon vin.
Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettiez d'aimer ou batailler;

---

1 S. Amant.

Roide joûteur, & courtois Chevalier;
Aſſez devant les guerres de la Fronde;
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos, & ſans vous travailler,
Verrez Châtel ſis à dextre de l'onde,
Qui perron n'a ne ſuperbe eſcalier,
Mais dont foſſez ont eau claire & profonde;
Là demeurons; veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous-en donc, s'il vous plaît, Monſieur, ſi par hazard l'envie vous prend de revoir votre belle maiſon de Semeac. En attendant, trouvez bon que nous finiſſions cette longue Lettre. Nous avons eu beau changer de ſtyle & de langage, pour en faire quelque choſe, vous voyez combien nous ſommes reſtés au-deſſous de notre ſujet. Il faudroit, pour y réuſſir, que celui que nos fictions viennent de reſſuſciter fût encore parmi les vivans; mais

Il n'eſt plus de S. Evremont;
Et ce Chroniqueur agréable
Du ſérieux & de la Fable,
Ce Favori du ſacré Mont,
N'a pu trouver le Cocyte guéable;

Et de ce fleuve redoutable
Le retour n'est permis qu'au Comte de Gramont *.



LETTRE
A
M. LE COMTE D'HAMILTON,

Qui nous avoit été mêler, M. de la Fare & moi, assez mal-à-propos dans une Lettre écrite à M. le Comte de Gramont, sous le nom de deux Gentilshommes de Campagne, Gascons; Lettre qui effectivement sentoit fort le Campagnard **.

Nous vous devons un compliment,
Pour nous avoir sur le Parnasse
Accordé si bénignement

* S. Marc n'est pas plus exact ici que par-tout ailleurs; mais nous nous dispensons de le suivre, dans une Piece qui n'est pas de notre Poëte, & que l'on n'imprime ici, que parce qu'elle est dans nos manuscrits.

** Le titre est ainsi dans S. Marc. *A M. le Comte Hamilton, en remerciement des louanges qu'il avoit données à l'Auteur, dans sa Lettre au Comte de Gramont.* Assurément rien ne se ressemble moins que ces deux titres, & celui-ci n'a jamais été de Chaulieu.

Une très-honorable place ;
Mais très-bien nous ſerions paſſés
Des brocards qu'avec la fleurette
Votre Muſe, en fine coquette,
Tout doucement nous a gliſſés.
Bien loin d'en être courroucés,
C'eſt peu pour une Muſe Angloiſe
Qu'un léger petit coup de dent ;
Elle qui, ne vous en déplaiſe,
Aime le carnage & le ſang.
Sur la Thamiſe, Melpomene
Ne veut qu'horreur & que combats ;
Et la cruelle ne craint pas
Souvent d'enſanglanter la ſcene.
Pour vous, dont le cœur amolli
Par les doux accords de Thalie,
Nous [1] fait voir un eſprit poli
Dans les vallons de Theſſalie ;
Sous ces beaux arbres toujours verds ;
Vous apprîtes, dès votre enfance,
Et l'harmonie & la cadence
Du Dieu qui nous dicte les Vers [2].
Mais c'eſt peu d'une politeſſe,

1 *Nous découvre un eſprit poli.*
2 *Du Dieu qui vous dicte ces Vers.*

Qui

Qui pourroit empêcher la Grèce
De regretter Anacréon ;
Vous ſavez, ſur un plus haut ton,
Faire leçons de politique,
Et plus ſagement que Platon,
Etablir une République.
Je ſais quelles feroient ſes loix ;
Mais laiſſons la Choſe publique
A traiter pour une autre fois,
Et treve de panégyrique.

SOUVENEZ-vous bien ſeulement
Que devez à Maître Clément
Réparation authentique,
Pour avoir fort injuſtement
Traité ſa Muſe de Gothique ;
Elle qui, dans ſon enjouement,
Sans être obſcure ni cauſtique,
Sauroit bien faire une replique
Aux rébus de vos Campagnards,
Qu'on voit, à leur ſtyle ruſtique,
N'avoir rien lu que des Ronſards :
Jamais rien de ce badinage
De Chapelle & de Sarrazin,
Qui répandoit ſur leur Ouvrage

Tout ce qu'ils eurent de divin.
Pour moi, de mon libertinage
Qui toujours ai fait vanité,
Dans des Vers qui m'ont peu coûté,
J'ai [1] quelquefois sur ma musette
Chanté les Amours & le Vin;
Et si j'étois moins libertin,
Je serois plus mauvais Poëte.

ÉPITRE *

A

S. A. S. MONSEIGNEUR

LE DUC DE VENDOSME,

sur la Charge de Général des Galeres que le Roi lui donna en 1694.

VENDÔME, malgré moi je cede aux doux transports
Du Dieu des Vers qui m'anime;
Et je sens, malgré mes efforts,

1 *Quand Phébus m'a mis en goguette*
J'ai chanté l'Amour & le Vin.
Ces Vers de Saint Marc ne sont dans aucun de nos manuscrits.

* Cette Epitre est encore une Ode, selon S. Marc.

Que d'une involontaire rime
Ce Dieu va former les accords.
Mais, Prince, combien la Prose
Modeste & sans ornement,
Qui de tes faits simplement
Raconteroit quelque chose,
Te loueroit plus dignement!
N'est-ce pas vouloir d'un songe
Tirer des réalités,
Qu'emprunter les vanités
Du langage du mensonge
Pour te dire des vérités ?

Laissons à la Renommée
Publier tes actions,
Qui paroîtroient fictions,
Si tu n'avois dans l'Armée
Par Nassau même animée,
Pour témoins vingt Nations.
Cette légere Déesse
Dès Althénem suit tes pas:
Elle a chanté ta sagesse,
Ton sang-froid dans les combats;
A Stinkerque elle a pu dire
Jusques où fut ton ardeur,

Et ce que doit notre Empire
A ton bras & ta valeur.

C'EST elle qui dans les airs
Pour toi déployant ses ailes,
Porte tes grandeurs nouvelles
Aux deux bouts de l'Univers;
Qui, planant sur la Marsaille,
Te vit à cette bataille
Couvrir de Morts les sillons,
Où, dans un étroit passage,
S'opposoient à ton courage
Les plus épais bataillons.

MAIS non : c'est plutôt aux hommes,
C'est à tous tant que nous sommes,
Qui ressentons ta bonté,
D'aller publiant sans cesse
Quel air haut, quelle noblesse
Brille en ta simplicité;
De quel prix inestimable
Pour nous est un Prince aimable
Qui sait accorder si bien,
Loin de toute fierté vaine
Aux talens d'un Capitaine
Les vertus d'un Citoyen.

Quoi donc! le Dieu qui m'enflamme,
Et qui, bien ou mal, m'apprit
L'art de louer ta grande ame,
Ne dit rien de ton esprit!
Loin, d'un si rare avantage,
De faire un brillant usage,
Dans un simple badinage
Tu te plais à l'oublier;
Et je croirois faire un crime
Tout grand qu'il est, tout sublime;
D'oser l'aller publier.

Mais où suis-je! quelle yvresse
Hors de moi m'a transporté?
Quel bruit! quel cri d'allégresse,
Sur l'aile des vents porté
Vient de frapper mon oreille!
Je vois du Port de Marseille
Tout le pompeux appareil,
Et nos Galeres parées
Faire briller au Soleil
Leurs magnifiques livrées.
J'entends ces Reines des mers,
Des cris de mille coupables,
Et des voix des misérables.

Former de charmans concerts.
Je le vois ; sur sa Galere
Ce Général est monté ;
Déja son humanité
Dans le sein de la misere
Fait renaître la gaieté :
Ce demi-Dieu secourable
Vient dans un séjour affreux,
D'un arrêt irrévocable.
Consoler ces malheureux,
Sûrs que son cœur pitoyable
De leurs maux se touchera ;
Et que sensible à leurs peines,
Ne pouvant briser leurs chaînes
Sa main les relâchera.

Fuyez, Galeres d'Espagne,
Désormais loin de ces bords ;
Allez cacher dans vos Ports
La peur qui vous accompagne :
Vendôme s'en va sur vous
Bientôt lancer ce tonnerre,
Dont tant de fois sur la terre
Il lui fit sentir les coups ;
Et je vois déja Neptune

Qui, pour plaire à Jupiter,
T'offre avec lui de concert
Son trident & sa fortune.

Ainsi, par la bienveillance
De ce grand Roi des François;
Qui déja dessous tes loix
Avoit remis la Provence,
Tu vois croître ta puissance;
Et l'un & l'autre Elément,
Charmé de son esclavage,
Se disputer l'avantage
D'obéir aveuglément.

D'une telle confiance,
Mon Prince, connois le prix;
C'est l'effet de la prudence,
De la bonté de Louis:
Ton Roi sait pour sa personne
Quel est ton attachement;
Qu'en lui, tu crois la Couronne
Faire son moindre agrément;
Pour l'Etat quel est ton zele;
Et d'un Sujet si fidele
Il connoît le dévouement;

Et c'eſt cette connoiſſance
Qui ſeule fait ton bonheur ;
Et la ſeule récompenſe
Qui pourroit flatter ton cœur *.

ÉPITHALAME**

SUR le mariage de S. A. S. Monſeigneur le Duc DE VENDÔME, *avec Mademoiſelle* D'ENGUIEN ; *en* 1710.

PRÈS de Sceaux ſur la fin du jour
L'Amour rencontra l'Hyménée :
Bon jour, frere, lui dit l'Amour ;
D'où venez-vous, de fleurs la tête couronnée ;

* Nous avons cru devoir nous diſpenſer de relever les différences de la leçon de Chaulieu d'avec celle de S. Marc. Cela nous eût menés trop loin. Nous nous contenterons de dire, que nos manuſcrits ne nous fourniſſent preſque jamais aucun des Vers que cet Editeur nous donne comme de Chaulieu.

** Chaulieu a fait à ce ſujet la Note ſuivante.

Ce petit mot de Satyre qui eſt dans cet Epithalame contre les Faiſeurs de Virelais & Ballades, a été fait pour Campiſtron, Secrétaire de M. de Vendôme, Académicien indigne, qui s'étoit aviſé de faire des Vers ſur le mariage de M. de Vendôme, très-plats & remplis de toutes les fadeurs des lieux communs.

Avec ce nuptial atour ?
Je viens de célébrer une grande journée ;
D'unir d'illustres cœurs par les nœuds les plus doux.
Quoi donc, dit l'Amour en courroux,
Mépriser ainsi ma puissance !
Eh ! depuis quand oubliez-vous
Que c'est à ma seule présence
Qu'Hymen doit tous ses agrémens ;
Que sans moi, point d'heureux momens ;
Que je traîne avec moi l'ardeur & la tendresse,
Les jeux, les ris & l'alégresse,
Et mille folâtres Amours ?

Ou vas-tu, pauvre Enfant, chercher ces [1] vieux discours ?
Laisse ces lieux communs à tant de Rimeurs fades,
Faiseurs de Virelais [2], Chants royaux & Ballades ;
Qui, nous parlant toujours & de jeux & de ris,
De fadeurs & d'ennui font bâiller tout Paris :
Ce n'est pas sur ce ton qu'on fait l'Epithalame
Du fils du grand Henri, de son illustre femme.

---

1 *Ces vains discours.*

2 Allusion à un Virelai que Campistron avoit fait sur ce mariage, & dont le refrain étoit :

O l'heureux coup que l'Amour vient de faire ! Note de S. Marc.

La fille de ces Dieux qui président sur nous,
Porte mille trésors en dot à son époux ;
Le cœur du grand Condé ; tout l'esprit de son pere ;
La grandeur, la raison, les vertus de sa mere.
Pour répondre à ces biens, l'époux de son côté,
Met un los immortel dans la communauté ;
Tous ces lauriers cueillis au champ de dix batailles ;
Nos Ennemis forcés dans plus de cent murailles ;
Enfin tout l'éclat de ce nom
Dont, malgré l'Envie & 1 sa rage,
Retentit encor le rivage
De ce Fleuve orgueilleux où tomba Phaëton.

Nous le verrons bientôt, je 2 peux te le prédire
Entre nous autres Dieux qui perçons l'avenir,
Au seul bruit de son nom forcer à revenir
La Victoire égarée, au secours d'un Empire
Que lui seul pouvoit soutenir ;
Et, franchissant les Pyrénées,
Rendre leur premiere vigueur
A ces Cohortes basanées,
De qui tant de fois la valeur,
France, suspendit ta grandeur

---

1 *Et la rage.* | 2 *J'ose te le prédire.*

Et balança tes destinées.
Venir, voir, vaincre, abattre un Ennemi vainqueur,
Rendre à son Roi 1 chéri l'Espagne désolée,
Raffermir sur son front sa Couronne ébranlée,
Ne coûte que trois mois à peine à son grand cœur.
Pour en conserver la mémoire,
Philippe fait dresser un trophée à la gloire
De ce nouveau Cid, au-delà
De ces Colomnes si fameuses
Qu'Hercule jadis éleva
Pour actions moins glorieuses.

Tu vois bien maintenant, Amour, qu'en telle affaire
Nous n'avons pas besoin de toi ni de ta Mere.
Gardez l'attirail qui vous suit
Pour quelque nôce du vulgaire;
Va conter ces fagots à Paphos, à Cythere.
Adieu, bon soir, & bonne nuit.

---

1 *Rendre à son Roi l'Espagne désolée.*



ÉPITRE
A
M. LE MARQUIS DE LA FARE,

*qui m'avoit demandé mon portrait, en 1703 *.*

O toi, qui de mon ame es la chere moitié,
Toi, qui joins la délicatesse
Des sentimens de [1] ma Maîtresse
A la solidité d'une sûre amitié ;
La Fare, il faut bientôt que la Parque cruelle
Vienne rompre de si doux nœuds ;
Et malgré nos cris & nos vœux,
Bientôt nous essuierons une absence éternelle.
Chaque jour je sens qu'à grands pas
J'entre dans ce sentier obscur & difficile ;
Par [2] où j'irai dans peu là-bas
Rejoindre Catulle & Virgile.

* S. Marc qui convient que cette Epitre n'est pas dans son manuscrit, la date de 1713. La Fare étoit mort dans le courant de l'année précédente.

1 *D'une Maîtresse.*

2 *Qui me va conduire là-bas.*

Là, ſous des berceaux toujours verds,
Aſſis à côté de Lesbie,
Je leur parlerai de tes Vers
Et de ton aimable génie.
Je leur raconterai comment
Tu recueillis ſi galamment
La Muſe qu'ils avoient laiſſée ;
Et comme elle fut ſagement,
Par ta pareſſe autoriſée,
Préférer avec agrément
Au tour brillant de la penſée
La vérité du ſentiment ;
Et l'exprimer ſi tendrement,
Que Tibulle encor maintenant
En eſt jaloux dans l'Elyſée.
Mais avant que de mon flambeau
La lumiere me ſoit ravie,
Je veux te crayonner un fantaſque tableau
De ce que je fus en ma vie.
Puiſſe à ce fidele portrait
Ta tendre amitié reconnoître,
Dans un homme très-imparfait,
Un homme aimé de toi, qui mérita de l'être!

Avec quelques vertus j'eus maint & maint défaut.

Glorieux, inquiet, impatient, colere;
Entreprenant, hardi, très-souvent téméraire;
Libre dans mes discours, peut-être un peu trop haut,
Confiant, naturel, & ne pouvant me taire
Des erreurs qui blessoient devant moi la raison;
J'ai toujours traité de chimere
Et les dignités & le nom.
Ainsi je pardonne à l'Envie
De s'élever contre un Mortel
Qui [1] ne respecta dans sa vie
Que le mérite personnel.
Quels maux ne m'a point fait cette sage folie
Qui mériteroit un Autel?
Pour réparer ces torts la prudente Nature
En moi par bonheur avoit mis
L'art de me faire des amis,
Dont le mérite avec usure
Me dédommagea de l'injure
Que me fit un fatras d'indignes ennemis,
Qui n'employa jamais contre moi qu'imposture.
Malgré tous mes défauts, qui ne m'auroit aimé?

---

1 *Qui dans ce monde eut la manie*
De ne respecter de sa vie. S. Marc.

Ces Vers étoient en effet de Chaulieu, qui les a remplacés par celui du texte.

J'étois pour mes amis, l'ami le plus fidele
Que Nature eût jamais formé ;
Plein, pour leurs intérêts, & d'ardeur & de zele ;
Je n'épargnai [1] pour eux, périls, peines ni soins ;
J'entrai dans leurs projets, j'épousai leur querelle,
Et je n'eus rien à moi dont ils eurent besoin.
Toujours hors de l'état de la triste indigence,
Je n'ai jamais connu celui de l'abondance.
J'ai prêté cependant, & j'ai donné mon bien,
Mais l'obligation en étoit fort légere ;
Je ne l'ai de mes jours encor compté pour rien ;
Et les trésors qu'on croit chose si nécessaire
N'ont jamais fait ma passion :
Content d'avoir une ressource
Dans la fertilité de mon invention,
Pour pouvoir remettre à ma bourse
Ce qu'en avoit ôté ma [2] dissipation.
Ainsi, rempli de confiance
Que rarement je pris en vain,
J'ai cru que c'est assez donner à la Prudence

---

1 *Je n'épargnai jamais.* Au lieu de ce Vers & des cinq suivans, S. Marc en a quinze dont il n'existe point de traces dans nos manuscrits.

2 S. Marc a mis ici le pluriel. Il prétend de belles choses, mais malheureusement tout ce qu'il avance est démenti par tous nos manuscrits.

De garder pour le lendemain
Un peu de ſavoir-faire, & beaucoup d'eſpérance.
Tout cela * ſoutenu d'aſſez de fermeté
A fait, ſur la ſimple apparence,
Que ma ſtoïque indifférence
Paſſa chez quelques gens ſouvent pour dureté.
C'eſt à cette férocité
Que je dois, tu le ſais, le calme de ma vie,
Et cette longanimité
Dont j'ai lutté contre l'Envie,
Et ſu braver l'Adverſité.
Ta tendre amitié m'a flatté

* Au lieu de ce Vers & des treize qui ſuivent, on en trouve quinze dans St. Marc, qui ſont en effet de Chaulieu, mais auxquels il a ſubſtitué ceux du texte.

Ajoutez à cela beaucoup de fermeté ;
Et prêt d'affronter la ſouffrance
De la plus dure extrêmité ;
Bravant avec inſolence
Les rigueurs de l'Adverſité ;
Auſſi prêt à ſouffrir avecque patience
Les beſoins de la Pauvreté,
Que de jouir de l'Abondance
Dans les bras de la Volupté.
A ma ſtoïque indifférence
Qui tient, je l'avoûrai, de la férocité,
Je joignis, tu le ſais, quelque talent de plaire.
Libertin & volupteux ;
Vif par tempérament, par raiſon pareſſeux ;
Plongé dans les plaiſirs, mais capable d'affaire.

Que

Que j'eus en mes beaux jours quelques talens de
plaire.
Libertin & voluptueux ;
Avide de projets, cependant pareſſeux ;
Noyé dans les plaiſirs, mais capable d'affaire ;
Accort, inſinuant, & quelquefois flatteur,
J'ai ſu d'un diſcours enchanteur
Tout l'uſage que pouvoit faire
Beaucoup d'imagination,
Qui rejoignit avec adreſſe,
Au tour précis, à la juſteſſe,
Le charme de la Fiction.
Heureux, ſi, détrompé d'une erreur qui m'abuſe,
J'avois pu réſiſter au ſéducteur plaiſir
De pouvoir quelquefois occuper le loiſir
Des Héros [1] que ſouvent a diverti ma Muſe !

Chapelle, par malheur, rencontré dans Anet,
S'en vint infecter ma jeuneſſe
De ce poiſon fatal qui coule du Permeſſe ;
Et cache le mal qu'il nous fait,
En plongeant l'amour-propre en une douce yvreſſe.
Cet eſprit délicat, comme moi libertin,

1 *Des Héros qu'à S. Maur entretenoit ma Muſe.* S. Marc.

Entre [1] les Amours & le Vin,
M'apprit, sans rabot & sans lime;
L'art d'attraper facilement,
Sans être esclave de la rime,
Ce tour aisé, cet enjouement,
Qui seul peut faire le sublime.
Que ne m'ont point coûté ces funestes talens!
Dès que j'eus bien ou mal rimé quelques sornettes,
Je me vis, tout en même-temps,
Affublé du nom de Poëte.
Dès-lors on ne fit de Chanson,
On ne lâcha de Vaudeville,
Que sans rime ni sans raison
On ne me donnât par la Ville.
Sur la foi d'un ricanement,
Qui n'étoit que l'effet d'un gai tempérament,
Dont je fis, j'en conviens, assez peu de scrupule,
Les Fats crurent qu'impunément
Personne devant moi ne seroit ridicule.
Ils m'ont fait là-dessus mille injustes Procès:
J'eus beau les souffrir & me taire,
On m'imputa des Vers que je n'ai jamais faits;
C'est assez que j'en susse faire.

---

1 *Entre le tabac & le vin*, S. Marc.

Pourquoi ne pas donner pouvoir aux d'Argenſons,
Qui reglent la Police & corrigent la France,
De mettre les Rimeurs aux Petites-Maiſons,
Et détruire par-là cette maudite engeance?
Cet ordre ſalutaire eût en moi réprimé
Cette démangeaiſon que Calliope inſpire;
Et je n'euſſe jamais rimé.

Cependant, quoi qu'on puiſſe dire,
J'atteſte ta ſincérité,
Que toujours partiſan de la ſimplicité,
Jamais d'un indigne artifice
Je n'ai fardé la vérité;
Et jamais ma noire malice
N'a fait injure à la bonté.
Tu ſais bien, malgré l'injuſtice
De la commune opinion,
Que mon cœur ne fut point complice
Ni des erreurs, ni du caprice
De mon imagination.
Il eſt un autre endroit d'une moindre importance,
Toutefois ſenſible à mon cœur,
Où j'ai bien pu par imprudence
Jetter les gens de bien quelquefois en erreur,
Qui, trompés par la vraiſemblance,

Aſſez ſouvent m'ont reproché
Que, galant, ſans être touché;
Je n'avois de l'Amour que la ſeule apparence;
Qu'avec l'eſprit d'Hylas j'eus ſa légéreté;
Et que, dans mes Ecrits, avec trop de licence;
J'ai dogmatiſé l'Inconſtance,
Et prêché l'Infidélité.
C'eſt ici que mon innocence
A beſoin que ton aſſiſtance
Favoriſe la vérité,
Et vienne prendre la défenſe
De mes vrais ſentimens & de ma loyauté.
J'étois né vertueux; j'euſſe été plus fidele
Que ne fut jamais Céladon,
Que j'avois pris pour mon modele;
Mais qui ne deviendroit frippon
Parmi ce peuple d'infidelles,
A qui l'Amour prête ſes ailes
En lui donnant ſes agrémens;
Qui même de ſes changemens
Sait tirer des graces nouvelles?
Marquis, à qui le fonds de mon ame eſt connu;
Tu ſais que mon cœur, prévenu
Long-temps pour un objet aimable,
Ne pouvant ſe réſoudre à le trouver coupable

Malgré ſon infidélité,
Chercha, dans la néceſſité
D'un changement inévitable,
Des raiſons pour rendre excuſable
Parmi tant d'agrémens, tant de légéreté.
L'Amour a ſes Caſuiſtes
D'avis fort différens dans ſa Religion :
Il a ſes Eſcobars; il a ſes Janſéniſtes,
Dont l'auſtere opinion
Bannit tout libertinage,
Et fait un dur eſclavage
D'une douce paſſion.
Pour moi qui fus toujours ami des Jéſuiſtes,
Raiſonnable en mes ſentimens,
En faveur d'une longue & ſincere tendreſſe,
Je paſſe à l'humaine foibleſſe,
Quelquefois les égaremens
D'une amoureuſe frénéſie;
Mais ſans aller plus loin pouſſer l'Apologie,
Il eſt *, il eſt encor un aſcendant vainqueur,

---

* *Peut-être eſt-il encore un aſcendant vainqueur,*
Qui de tous ſes défauts a corrigé mon cœur.
Qui ſait, ſi, devenu fidele,
Il ne brûlera point d'une ardeur éternelle,

Qui de tous ses défauts a corrigé mon cœur.
Devenu constant & fidele,
Il brûle d'une ardeur désormais éternelle ;
Et livré tout entier à qui l'a su charmer,
Il sert encor un Dieu qu'il n'ose plus nommer.

Ami, si la complaisance
Qu'on a pour ses défauts fit ce portrait trop beau ;
Songe avec quelle violence
Il faut de l'amour-propre arracher le bandeau.
Souviens-toi que celui qui traça ce tableau
A de ton amitié mérité l'indulgence ;
Parles-en quelquefois ; & que la Médisance
Devant toi n'ose pas, avec son noir pinceau,
Par malice ou par ignorance,
D'un caustique Quatrain barbouiller mon tombeau.

Et, se livrant entier à qui l'a sû charmer,
Il ne sert point un Dieu qu'il n'ose plus nommer?

S. Marc donne toujours la préférence aux Vers que Chaulieu a rejettés, ou dont il n'est pas l'Auteur.



APOLOGIE

DE L'INCONSTANCE, en 1700.*

ODE.

Loin de la route ordinaire,
Et du Pays des Romans,
Je chante, aux bords de Cythere,
Les seuls volages Amans;
Et viens, plein de confiance,
Annoncer la vérité
Des charmes de l'Inconstance
Et de l'Infidélité.

Fuyez donc, Pasteurs fideles,
Qui, sur le ton langoureux,
Verrez radoter vos Belles,
Plus indolens qu'amoureux:
Venez, Troupe libertine
De Fripponnes, de Frippons,

* Deux de nos manuscrits ajoutent, *pour Madame D...* en 1700. S. Marc a mis simplement *l'Inconstance*.

A ma lyre, qui badine,
Inspirer de nouveaux sons.

Vous seuls faites la puissance
De l'Empire de l'Amour;
Sans vous bientôt la Constance
Auroit dépeuplé sa Cour;
Et, si la Friponnerie
N'y mêloit son enjouement;
Dans peu la Galanterie
Deviendroit un Sacrement.

Que serviroit l'art de plaire,
Sans le plaisir de changer?
Et [1] que peut-on dire & faire
Toujours au même Berger?
Pour les Beautés infidelles
Est fait le don de charmer;
Et ce ne fut que pour elles
Qu'Ovide fit l'Art d'aimer.

Lorsque l'on voit Cythérée,
Des voûtes du Firmament,

1 *Eh! que peut-on . . . .* S. Marc.

Sortir brillante & parée,
Est-ce pour Mars seulement ?
Non, la volage Déesse,
Lasse des amours des Dieux,
Cherche, en l'ardeur qui la presse,
Adonis en ces bas lieux.

Si Nature, mere sage
De tous ces êtres divers,
Dans ses goûts n'étoit volage,
Que deviendroit l'Univers ?
La plus tendre Tourterelle
Change d'amour en un an ;
Et le Coq le plus fidele
De cent Poules est l'Amant.

La Beauté qui vous fait naître,
Amour, passe en un moment ;
Pourquoi voudriez-vous être
Moins sujet au changement ?
C'est souhaiter que la rose
Ait, pendant tout un Eté,
De l'instant qu'elle est éclose,
La fraîcheur & la beauté.

Un Arc, des Traits & des Ailes,
Qu'on t'a donnés sagement,
Du Dieu des Amours nouvelles
Sont le fatal ornement.
Qui, voyant cet équipage,
Ne croira facilement
Qu'il ne faut pas qu'on s'engage
D'aimer éternellement?

Aimons donc, changeons sans cesse,
Chaque jour nouveaux desirs;
C'est assez que la tendresse
Dure autant que les plaisirs.
Dieux! ce soir qu'Iris est belle!
Son cœur, dit-elle, est à moi;
Passons la nuit avec elle,
Mais [1] comptons peu sur sa foi.

---

1 *Et comptons &c.* . . . S. Marc.



DIVERTISSEMENT DE SAINT MAUR ET DE SCEAUX.

LA VIEILLESSE D'UN PHILOSOPHE ÉPICURIEN.

ODE

A S. A. S. MONSIEUR LE DUC*.

NECTAR, qu'on avale à longs traits,
Beaume, que répand la Nature
Sur les maux qu'elle nous a faits;
Maîtresse aimable d'Epicure,
Volupté, viens à mon secours :
Toi seule peux de ma vieillesse

* En 1703, suivant deux de nos manuscrits.

Bannir la fatale tristesse,
Qui noircit la fin de [1] nos jours.

Viens donc, non telle qu'autrefois,
Parmi la débauche égarée,
Tu me suivis en mille endroits
De pampre ou de myrthe parée ;
Mais, sage & sans emportement,
Fais aux fureurs de ma jeunesse
Succéder la délicatesse
D'un voluptueux sentiment.

Que sensible au goût des plaisirs,
Eloigné de l'intempérance,
Je forme encor quelques desirs,
Sans sortir de la bienséance !
Que cherché par les jeunes gens,
Pour leurs erreurs plein d'indulgence,
Je tolere leur imprudence,
En faveur de leurs agrémens.

Mais prends bien garde que l'Amour,
Qui n'en feroit pas grand scrupule,
Chez moi n'aille entrer en plein jour

[1] *jours.* S. Marc.

Sous une forme ridicule ;
Libertin & voluptueux,
Laiſſons-le folâtrer & rire :
Le plus ſage n'en peut médire ;
Il eſt bon, tant qu'il eſt heureux.

Que toujours cher à mes amis,
Mêlant l'utile au délectable,
Je [1] trouve ce que m'a promis
Leur amitié tendre & durable :
Qu'à ces Libertins ſi chéris
Ma Muſe quelquefois aimable
Faſſe encor des propos de table
De quelques traits de mes Ecrits !

Ainsi puiſſé-je mollement,
Et d'une ame toujours égale,
Profitant de chaque moment,
Rencontrer mon heure fatale ;
Où, content de ne plus ſouffrir

---

1 *Leur amitié tendre & durable*
Me tienne ce qu'ils m'ont promis !
Qu'à leurs yeux toujours agréable,
Le ſel que la Nature a mis
Sur ma langue & dans mes Ecrits,
Leur ſerve de propos de table ! S. Marc.
Premiere façon, abandonnée par l'Auteur.

Cent maux dont [1] elle nous délivre ;
Je cesse seulement de vivre,
Sans avoir l'horreur de mourir !

Sur-tout, aimable Volupté,
Répands dans ma douce retraite
Un esprit de tranquillité,
Qui calme mon ame inquiete ;
Joins un sentiment de plaisir,
Pour rendre sa douceur parfaite :
La main du Héros qui l'a faite
La consacre à mon doux loisir.

Saint-Maur, séjour délicieux,
Qui, loin des fureurs de la guerre,
Servirois de retraite aux Dieux,
S'ils habitoient encor la terre ;
C'est à toi que je dois ces jours,
Qui, dévidés d'or & de soie,
Entre l'indolence & la joie
N'auront plus qu'un paisible cours.

Saint-Maur, ce seroit en ce lieu

1 *Cent maux dont la Mort nous délivre.*

Qu'il faudroit chanter sur ma Lyre
Les vertus de ton demi-Dieu,
Qui bien mieux qu'Apollon m'inspire:
Mais pour célébrer vos bontés,
Prince, que sert la voix d'un Ange;
Quand vous haïssez la louange
Autant que vous la méritez?

PAR [1] les sentimens de mon cœur,
Sans cela ma Muse échauffée,
Auroit cent fois à ta valeur
Pris soin d'ériger un trophée.
Notre monde & l'autre moitié
Qui connoît assez ta vaillance,
Par moi sauroit la confiance
Qu'on doit prendre en ton amitié.

STINKERQUE & Nervinde t'ont vû,
Pour le salut de la Patrie,
Parmi les Soldats confondu,
Prodiguer ton illustre vie;

---

1 *Sans cela, déja ta valeur,*
Qui d'abord s'offre à ma pensée,
Au haut du Temple de l'Honneur,
Par moi se trouveroit placée. S. Marc.

Mais [1] on vit Bellone, en faveur
Des miracles de ton épée,
Respecter, dans le sang trempée,
Des jours qui sont notre bonheur.

Condé, du séjour des Héros,
Où, maintenant comblé de gloire,
Il goûte un éternel repos
Entre les bras de la Victoire;
Au désordre des Ennemis,
Fuyant, forcés dans ce Village,
Parmi le sang & le carnage,
Reconnut-là son petit-fils.

Sa grande ame du haut des Cieux,
Vint [2] voler lors sur notre Armée,
Pour voir de plus près par ses yeux,
Tout ce qu'en dit la Renommée.
Cent fois elle pâlit d'effroi,
Et jura que tout son courage
N'en avoit pas fait davantage
Dans les campagnes de Rocroi.

---

1 *Mais sur ces champs couverts d'horreur,*
Bellone, dans le sang trempée,
Respecta tes jours, en faveur
Des miracles de ton épée. S. Marc.

2 *S'en vint voler sur notre Armée.* S. Marc.

Du

Du [1] Prince, l'objet de mes vœux,
Je dirois cent autres merveilles;
Dont un jour des Rois ses neveux
Je pourrois charmer les oreilles;
Mais, près de la Postérité,
J'aime mieux garder le silence;
L'excès de ma reconnoissance
Feroit tort à la Vérité *.

---

1 *Je dirois cent autres merveilles*
Du Prince, l'objet de mes vœux,
Dont j'enchanterois les oreilles
Un jour de cent Rois ses neveux;
Mais Muse, gardons le silence,
De peur qu'à la postérité
L'excès de ma reconnoissance
Ne fit tort à la vérité. S. Marc.

* Chaulieu est l'Auteur de tous les Vers que nous fournit la leçon de S. Marc. Cet Editeur n'a pas eu connoissance des divers changemens qui ont été faits par notre Auteur, depuis la composition de cette Piece.



PREMIERE LETTRE

DE SAINT-MAUR

A

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

AU NOM

DE MONSIEUR LE DUC,

*En vieux langage, dans le temps que les Dames de la Cour prirent des coëffures & des especes d'habits à l'Espagnole *.*

Or maintenant, en ce grand changement,
Où notre Cour reprend la vertugade,
Reprendre il faut le ſtyle de Clément,
Pour rimailler encor joyeuſement
Le Virelai, Chant-Royal & Ballade ;
Mais qui pourra rattraper l'enjouement,
Le tour naïf, où, ſans grand ornement,
En mots précis s'exprimoit noblement,

* Deux de nos manuſcrits datent cette Piece *du 7 Mars* 1702. S. Marc eſt d'accord avec eux.

Au bon vieux temps, une juste pensée?
Ceci, ma Sœur, pour moi n'est chose aisée;
Mais le voulez, il faut aveuglément
Vous obéir; dussé-je en un moment,
En quatre Vers voir ma 1 verve épuisée.
Puis près de moi n'ai malheureusement
Que quelques foux, & n'ai point de Poëte,
Pour vous rimer baliverne & sornette.
J'ai bien aussi quelques bons Orateurs,
Chasseurs rusés, & sur-tout en grand nombre;
Joueurs subtils, & cauteleurs à l'Hombre;
Mais tout au plus ne sont que Prosateurs.
Jà n'est pour vous la chose difficile:
Besoin n'avez de courir à la Ville;
Car près de vous avez certaines gens
De grand savoir, d'esprit rare & sublime,
Et prêts d'accorder en tout temps
L'harmonieux son de la rime
A la justesse du bon sens.
Point ne prenez ceci pour flatterie;
Mais écoutez: vous verrez si j'ai tort.

Chez un Chanoine de Saint-Maur
Est une vieille Centurie

1 *Ma veine épuisée.*

Qu'il tira jadis du trésor
De l'Eglise Sainte Marie,
Où le grand Nostradamus dort,
Qu'en une cassette pourrie
Il garde écrite en lettres d'or.

QUAND viendra l'an de la grande 1 omelette,
Onques ne fut Princesse si parfaite;
Changé sera lors en Rhinocéros
L'ailé cheval qu'on appelle 2 Pégase,
Et l'on verra sur une selle rase
Maître Curé s'affourcher sur son dos.

ALORS la docte Neuvaine,
Par le vouloir d'Apollon,
Quittant les bords d'Hipocrene,
Transportera dans Sceaux tout le sacré Vallon.

VOILA justement la cause,
Princesse, pourquoi je n'ose
Vous attaquer de ce lieu:

---

1 Le Cardinal de Noailles donna alors un Mandement très-sévere pour l'observance du Carême. *S. Marc.*

2 *Rhinocéros* & *Pégase* étoient des noms de plaisanterie, qu'on avoit donnés à l'Abbé Genest; & l'on donnoit à M. de Malézieux celui de *Curé*. Id.

Il vaut mieux vous dire en Prose,
Adieu, chere Sœur, adieu.

RÉPONSE
DE
M. DE MALÉZIEUX,
ET
DE M. *l'Abbé* GENEST,
AU NOM
DE MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Vous en parlez bien à votre aise ;
Et mesurez, ne vous déplaise,
A votre aune les autres gens.
Tous ne sont pas si diligens,
Ni si merveilleux que vous l'êtes,
Baron, fine fleur des Poëtes,
Qui tirez de votre cerveau
Sans peine un Ouvrage nouveau,
Et pourriez dicter un volume
Plus vîte que n'iroit la plume.

Rien ne répond à notre envie ;
Et nous maudiſſons notre vie
De nous voir ſans aucun eſprit,
Sans force pour le moindre Ecrit.
Non, pour nous il n'eſt plus de Muſes :
Nos ames triſtes & confuſes
Admirent vos doctes Chanſons,
En goûtent les aimables ſons ;
Mais, dans le deſir d'y répondre,
Nous ne faiſons que nous morfondre ;
A nos vœux Apollon eſt ſourd ;
Si, que, réduits à trancher court,
Nous vous confeſſons, Prince aimable ;
Autant que grand & redoutable,
Qui remportez tous les lauriers
Des Poëtes & des Guerriers,
Que vous & la troupe ſavante
Qui chez vous rit, badine & chante,
Vuidant de nectar maint flacon,
Valez Phébus & l'Hélicon.



ÉPITRE

DE

M. DE MALÉZIEUX,

ET

DE M. *l'Abbé* GENEST,

AU NOM

DE MADAME LA DUCHESSE DU MAINE;

A S. Maur; à Monsieur le DUC.

QUAND le docte Baron est dans sa Baronnie
Jà n'est besoin d'assembler coints Chanteurs,
Rimeurs hardis, ne faconds Orateurs;
En lui tout [1] seul se trouve l'harmonie,
L'invention, la force, le génie,
Que le blond Apollon souffle à ses Sectateurs.
Bien y paroît à voir sa Poésie,
Qui de fine merveille a mon ame saisie:
Point l'on n'y voit l'esprit des chasses, des étours;

1 *En lui seul se trouve l'harmonie.*

Des jeux de Dez, Lansquenet & Bassette ;
Mais la science gaie, & doctrine parfaite
Des plus experts & fâmés 1 Troubadours :
Je pense aussi que plus d'un Dieu l'anime ;
Que le 2 Pere Denis, au Maître de la Rime,
Pour lui joint son heureux secours.
Faut-il, ô Frere cher, que parmi votre joie
Vous insultiez à mon triste embarras ?
A mes regrets ici je suis en proie,
Et fais, ma foi, de plus maigres repas
Que les mangeurs de pois & de lamproie.
Comment donc vous répondre ? oh ! je ne le sais pas.
Au plus ne sais que quelques vieux fatras
Et contes de ma mere l'Oie :
Je n'ai chez moi qu'Ecrivains de bibus ;
Les employer, ce seroit grand abus.
Jongleurs sont disparus, Ménétriers se taisent ;
Temps est passé de ronds Vertugadins ;
Et de Clagny les nouveaux Balladins,
Mimes 3, Farceurs, déja plus ne nous plaisent.
Je n'ai que mon 4 Curé, plaisant original :
Mais vous l'avez bien dit, l'Abbé 5 n'est qu'un cheval.

1 *Et fameux Troubadours.*
2 *Que ce riant Bacchus.*
3 *Minces Farceurs.*
4 M. de Malézieux.
5 L'Abbé Genest.

Autre Quidam qu'ici la mouche pique,
A feuilleté dans une Charte antique ;
Or a trouvé sur des ais vermoulus
Certaine rime prophétique
Du vieux Tiréſias, ou de Noſtradamus,
Se rapportant à vos rebus.

QUAND ſera [1] noir en vermeil tranſmué,
Et couvrira grand ennemi d'Auguſte ;
Un ſien Ecrit bien fort ſera hué
De cil Baron, qui ſouvent penſe juſte ;
Icetui preux de grands Clercs entouré
Près Sainteté jointe à Mauritanie [2],
Avec regret ſera joyeuſe vie,
Par onze jours en ſon manoir doré ;
Alors, ſon art, par grand métamorphoſe,
D'un vieux Curé ſera Bellérophon ;
D'un vieil Abbé, connu par Vers & Proſe,
Fera cheval ailé comme un Griffon.

---

1 M. de Noailles devenu Cardinal au mois de Juin 1700, & qui s'appelloit Louis-Antoine.

2 On devine aſſez que ce Vers, en ſtyle de *rebus*, veut dire, *près de Saint-Maur*. S. Marc.

RÉPONSE
A
MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,
AU NOM
DE MONSIEUR LE DUC,
A Saint-Maur.

J'AI fait cent tours sous mon portique ;
Rongé mes ongles bien & beau,
Pour en style Macaronique
Tirer encor de mon cerveau
Quelque vieux rebus prophétique ;
Mais plutôt 1 ferois-je un Rondeau ;
Ou même un Poëme Epique,
Qu'un obscur & triste lambeau
D'une figure allégorique.
Reprenons donc style nouveau ;
Laissons-là Langue Marotique ;

1 *Mais plutôt ferois maint Rondeau.*

Bouquins [1], Bouquins, rentrez dans le tombeau;
Rébus sont morts; adieu la Muse antique.
A moins que du Sieur [2] des Accords,
Reprenant les traces obscures,
Je n'aille compiler un Corps
Dont je vous dédierai, ma Sœur, les Bigarrures.
Aussi bien, contre nos clartés
Tiennent peu les obscurités,
Qu'avec art & fine maniere
Dans vos Ecrits vous affectez;
Et savons d'un trait de lumiere
En percer les difficultés.
Deviner des Rébus, Princesse, est où je pipe.
Le Ciel, en me formant, me fit des yeux de Lynx:
Eussiez-vous l'énigme du Sphinx,
Vous avez trouvé votre Œdipe.

Nous avons d'abord entendu
Ce fameux ennemi d'Auguste,

---

1 Parodie de ces deux Vers de Sarasin dans la Ballade de la POMPE FUNEBRE DE VOITURE:

Bouquins, Bouquins, rentrez dans le tombeau:
Voiture est mort, adieu la Muse antique. S. Marc.

2 Etienne Tabourot, Auteur de ce Livre assez connu: *les Bigarrures & Touches du Seigneur des Accords.* Saint Marc.

Qui depuis peu nous a rendu
Par un placard le ſang aduſte.
Je n'en dis rien; mais, pour celui
Qui voulut faire l'agréable
Auprès de cette Reine aimable,
Qui ſur le Nil ſervit d'appui
A ce Romain ſi redoutable;
Je dirai franchement de lui,
Que, s'il avoit été ſemblable
A celui qui vit aujourd'hui,
Cléopatre, l'amour du monde,
Jamais pour un pareil Amant
N'auroit diſſous dans du vin blanc
Sa groſſe & belle perle ronde;
Et n'eût jamais vu le Soleil
Cette fête ſi magnifique,
Dont décrit ſi bien l'appareil
Le bon Plutarque en ſa Chronique.

Loin de ce Banquet merveilleux,
Dont la chere fut ſi parfaite,
Ma table, ſans viande & ſans œufs,
Eſt celle d'un Anachorette:
Je n'y ſuis entouré que de Gobe-goujons,
De mangeurs de lupins, de raves, champignons.

Aucun pourtant n'a le teint blême ;
Car, grace au sage Mandement
Du Prélat, qui si saintement
Ordonne avec un soin extrême
Ce qu'on doit manger seulement,
Le vin qui mousse est de Carême,
Et n'offense Dieu nullement :
Ainsi [1], pleins d'une sainte joie,
Toujours réglés & non dévots,
De dits joyeux & de bons mots,
Nous assaisonnons la lamproie,
Et l'arrosons du jus des pots.
Mais c'est trop tirer de ma tête
Dont petit est le réservoir.
J'irai dans deux jours vous revoir :
Donnez ordre que l'on m'apprête
Poulet maigre en votre manoir,
Dont en ce temps on se fait fête
Avec regret, mais par devoir *.

1 *Aussi, pleins d'une sainte joie.*

* S. Marc a fait plusieurs fautes que nous ne relevons pas, de peur d'ennuyer le Lecteur.

ÉPITRE

AU NOM

DE MONSEIGNEUR LE DUC,

A

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

De Saint-Maur, le 27 Mai 1702.

Chere sœur, Princesse aimable,
De qui l'esprit agréable,
Sans le secours d'Apollon,
Fait, de Sceaux, ce beau Vallon
Que nous a vanté la Fable;
Quittez un peu ces beaux lieux,
Et l'émail de vos prairies,
Où Geneſt & Malézieux,
Du récit harmonieux
De leurs douces rêveries,
Entretiennent ſi bien Pan & ſes demi-Dieux.

Dans ſa chétive Baronnie
Venez voir un pauvre Baron,

Qui

Qui très-humblement vous en prie,
Et qui vous en conjure, au nom
De sa Sainte Mauritanie;
Non Baron, de qui l'équipage
Se transporte dans un chausson;
Mais Baron d'un haut parentage,
Dont porte l'antique lignage
Fleurs de Lys en son Ecusson.
Tout ne cherchera qu'à vous plaire;
Du vin du crû, mais du meilleur;
Nous vous ferons méchante chere,
Mais ce sera de très-bon cœur;
Sur-tout, ma très-aimable Sœur,
De mets qui ne nous coûtent guere.
Nous vous donnerons un fromage,
Du lait frais avec du pain bis,
Quelques fraises, & d'autres fruits
Qui croissent dans le voisinage;
Le tout à fort modique prix.

COMME on sait pourtant, quoique Gentilhomme de campagne, rendre les honneurs qui sont dûs à une grande Princesse comme vous, on vous présentera un dais en arrivant, & vous serez haranguée.

Le Bailli, grave perſonnage ;
Endoſſera l'accoûtrement,
Sous lequel aſſez rarement
Il rend juſtice en ce Village,
Mais qu'il mettra lors en uſage,
Pour pouvoir magiſtralement,
Moitié Code, moitié Roman,
En ſon ruſtique badinage,
Vous détacher un compliment ;
Où, ravi d'abord en extaſe,
Surpris d'un éclat ſans pareil,
Ce renifleur, avec emphaſe,
Comparera dans une phraſe
Vos yeux aux rayons du Soleil.

Avouez, ma chere Sœur, que tout cela ne vous donne guere d'envie de venir à Saint-Maur. Voilà pourtant, comme Baron, tout ce qu'on peut vous promettre. La rareté de ce titre honorable devroit bien vous donner quelque conſidération pour moi ; car enfin, depuis la mort du pauvre Baron de la Craſſe, nous ne ſommes plus que trois à la Cour, le Baron de Breteuil, Lengeamet, & moi. Mais puiſque tous les plaiſirs que je vous propoſe en langage de Baron,

ne peuvent vous déterminer à les venir prendre ici ; voyons un peu si ceux que je vous proposerai comme Poëte, c'est-à-dire, en langage des Dieux à qui l'avenir est déja présent, ne vous engageront point à passer quelques jours à Saint-Maur. Imaginez-vous donc que vous y arrivez sur le soir.

Le Soleil achevoit sa course vagabonde ;
Et ses chevaux, lassés de son oblique tour ;
S'en alloient au grand trot plonger au sein de l'onde
Ce char, dont les rubis font la clarté du jour.
Vous parutes alors ; le Dieu de la lumiere,
Charmé du plaisir de vous voir,
Immobile dans sa carriere,
Suspend sa course & son devoir ;
Et sur vous seule, tout le soir,
Attache les regards qu'il doit à tout le monde.
Les Nymphes, qui devoient friser sa tête blonde,
Ne sachant comment, ni pourquoi
Phébus venoit si tard au gîte,
Consulterent [1] tout au plus vîte
Prothée sur ce désarroi.
Téthys qui l'attendoit chez elle,

[1] *Vont trouver Prothée au plus vîte*
Pour savoir la raison d'un si grand désarroi.

Pâlit de ce retardement,
Et crut que cet Hôte infidelle
Avoit changé de logement,
Pour quelque amourette nouvelle.

Ce ne sont pas là tous les désordres que vous avez causés. La tête en a pensé tourner à Messieurs de l'Observatoire. Le pauvre M. Cassini n'en a point dormi; car la derniere heure du jour que vous êtes venue, ou que vous viendrez à Saint-Maur, a eu, ou aura quatre-vingt-douze minutes: & depuis que Josué arrêta le Soleil, ou que cet Astre retourna sur ses pas, de peur de voir un méchant souper, il n'étoit pas arrivé un si grand désordre dans les pendules. Quoi qu'il en soit, vous voilà donc arrivée. D'abord,

On vit s'élancer dans les airs
Le crystal de mille fontaines,
Dont quelques-unes, au travers
De longs rameaux touffus & verds,
Arrosoient les cimes hautaines
D'arbres vieux comme l'Univers.
Toutes nos épines fleurirent,
Et, sur leurs boutons qui s'ouvrirent,

De cent oiseaux qui s'établirent,
On entendit les douces voix :
Philomele, au fond de nos bois,
Toujours de ses malheurs outrée,
Ce soir-là, sur de nouveaux tons,
Se plaignit à vous des affronts
Que lui fit l'insolent Térée.
Cependant les jeunes Zéphyrs
Portoient par-tout l'ordre de Flore,
Qui dans nos champs faisoit éclore
Les fleurs, la joie & les plaisirs.

Avouez que les Muses sont bien Gasconnes; car tout cela ne veut dire au plus autre chose, sinon que vous vous promenâtes dans les jardins d'en haut, & dans les routes du petit parc, dont il y en a dix qui aboutissent à une assez agréable fontaine. Mais continuons. Vous descendîtes de-là dans une longue allée, qui borde, d'un côté, une grande piece de pré, & de l'autre, la riviere de Marne.

Alors sortit de son limon,
Pour jouir de votre présence,
Ce Dieu, gendre de Palémon,

Qui, tout fier de cette alliance ;
Fit simplement la révérence,
Et ne vous dit ni oui ni non ;
Car, quoique Quinault ait fait faire
D'Amour [1] mainte & mainte leçons
Aux Dieux, aux Nymphes de riviere,
Ils sont muets pour l'ordinaire,
Comme le reste des poissons.

Depuis même que l'Académie des Sciences a fait l'Anatomie d'un Evêque Marin, & d'un Triton, que l'on avoit pêchés à Dieppe, on a découvert que ni l'un ni l'autre n'avoient d'organes pour parler. Cela corrigera nos Poëtes anciens, & sur-tout Ovide & nos Faiseurs d'Opéra, qui font jaser Alphée & les autres Fleuves, comme des Perroquets.

Dans la grande prairie, vous trouvâtes des danses de Nymphes & de Dryades, non pas en jupe, comme on les voit négligées danser au silence des bois, mais parées pour vous recevoir, comme quand elles vont aux Fêtes des Dieux.

---

1 *Des loix d'Amour maintes leçons.*

Dans un lointain, on découvrit une Troupe de Faunes, de Sylvains, de Chevrepieds & de Satyres : ils mouroient d'envie d'être de la partie ; mais, par respect pour vous, je leur avois fait défendre d'approcher. M. le Comte de Fiesque, pour vous faire honneur, & peut-être pour s'en faire un peu aussi, s'étoit mis à la tête de cette illustre Compagnie, & vouloit à toute force vous donner un petit divertissement, avec quelques entrées de ballet, dont Pan avoit fait les pas, & lui la musique. Je lui fis signe de s'éloigner brusquement avec ses Capripedes ; mais comme vous savez, ma chere Sœur, qu'il est bien plus le maître que moi à Saint-Maur, malgré toutes mes défenses, il s'approcha tout en colere ; & après avoir murmuré quelques mots inarticulés, que je n'entendis pas, il finit par me dire qu'il ne falloit point tant faire les réservés, & que nous passions notre vie avec des gens que nous estimions fort, qui n'étoient pas autres que ces honnêtes gens, qu'il vouloit vous présenter. Oui, me dit-il en jurant, Monsieur, oui, Monsieur,

Il est mainte tête chenue,

Et 1 porteur de barbe pointue ;
Dont le soulier de maroquin
Nous cache une patte pelüe,
Et le pied fourchu d'un Bouquin.

A cela je n'eus rien à répondre, & il fallut bien souffrir que mon Factotum,

Puisqu'il en avoit tant d'envie,
Vînt danser avec son follet
Et sa burlesque compagnie,
Une figure de ballet.

Il auroit aussi chanté, s'il avoit eu encore cette belle voix, dont il charmoit autrefois tout le monde; mais par malheur, elle a quitté ce beau gosier flûté, depuis que le vin de Champagne s'en est emparé.

Ce bon Seigneur, que la soif pique
Dès le matin jusques au soir,
De l'organe de sa musique
N'a plus rien fait qu'un entonnoir.

---

1 *Maint porteur de barbe pointue.*

Il n'y avoit plus de-là qu'à monter au Château, pour s'en aller souper; mais, dès que l'on fut au haut de la terrasse, on apperçut de loin une grosse Troupe, qui avoit de l'air d'une Cour. La bizarrerie & la magnificence des habits nous arrêta. D'abord

On prit pour une mascarade,
Ou quelque chose d'enchanté,
Un certain air de majesté
Qui régnoit en cette brigade.
Les Dames portoient vertugade,
Les Chevaliers collet monté,
Pourpoint de satin à taillade,
Et longues dagues au côté.

En approchant, je fus tout étonné de voir que cette Compagnie conservoit toujours ce même air de gravité, & ne se mettoit guere en peine de vous céder le haut du pavé, ni de vous faire la moindre cérémonie. Cela redoubla ma curiosité; & comme je soupçonnois toujours ce spectacle-là d'être un trait d'imagination poétique ou d'enchantement, je détachai l'Abbé de Chaulieu, expert en pareilles matieres, pour découvrir ce que tout cela pouvoit être. Je fus encore bien

plus étonné de voir que, dès qu'il approcha, trois ou quatre des plus apparens de la Troupe, & qui paroissoient les plus gaillards, vinrent lui sauter au col, en lui disant : eh ! bon jour, frere ! nous sommes ravis de vous voir ici ; quelles nouvelles au Parnasse ? qu'y fait-on ? qu'y dit-on ? un cinquieme, plus enjoué & plus goguenard encore que les autres, le joignit, & je l'entendis qui lui disoit, en l'abordant avec mille graces :

Depuis le jour qu'Amour trouva
Celle qui me fut tant amere,
Et que sa méprise prouva
Qu'avoit plus d'appas que sa mere ;
Jurer vous puis que mon cœur n'a
Rien trouvé qui puisse lui plaire
Que la Princesse que voilà.

L'Abbé de Chaulieu reconnut d'abord son ami Marot, au style de cette Epigramme fameuse. En effet, c'étoit Catherine de Médicis qui se promenoit au pied de son Château avec la plupart des Poëtes de la Cour de François I & d'Henri II. Elle avoit les deux Marot, pere & fils, Saint-Gelais, Dubellay, Ronsard, & quelques autres.

Comme elle sait le goût que vous avez pour les Vers, & que c'étoit une des plus polies & des plus spirituelles Princesses du monde, elle vous avoit fait la galanterie d'amener tous ses Poëtes, pour vous divertir, comme vous & moi avions amené les nôtres. On alloit entrer en conversation, qui apparemment, avec une pareille compagnie, eût été fort vive ; nous allions voir pleuvoir parmi tous ces Nourrissons d'Apollon, les Virelais, Ballades, Chant-royaux, Epigrammes & Madrigaux ; mais par malheur il fit un éclair ; un Chanoine de Saint-Maur, qui se trouva là, eut peur ; il fit un grand signe de Croix, & tout disparut.

Il n'y eut donc plus qu'à entrer dans le sallon, où l'on trouva deux grandes tables magnifiquement servies. Si les Muses aimoient autant le vin de Champagne, que le Poëte qui vous écrit ceci, vous auriez une belle description du repas & de toutes les sortes de vins qui y étoient ; mais ces vieilles Précieuses ne boivent que de l'eau.

Quant à cet amas de sornettes,
Je ne sais ce qu'il deviendra.

Je fais bien que, si vous en faites
L'usage qu'il méritera,
Par votre main ars il sera;
Et seront les choses parfaites,
Car ma Sœur à Saint-Maur viendra.



PREMIERE RÉPONSE
DE
M. DE MALÉZIEUX,
AU NOM
DE MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

L'ADMIRABLE Lettre que vous m'avez envoyée, mon cher Frere! je voudrois bien avoir assez d'esprit pour y répondre; mais il s'en faut beaucoup. Qui pis est, les secours que je pourrois espérer d'ailleurs me manquent absolument.

Non, je n'oserois me promettre
De riposter à votre Lettre;
Car depuis qu'un banqueroutier
A fait un tour de son métier,

Le Curé [1] toujours en furie,
Gronderoit la Vierge Marie.
Parlez-lui de faire des Vers,
Le malheureux à peine écoute :
Il vous regarde de travers,
Et répond, quelle banqueroute !
Quant à l'Abbé [2] Rhinocérot,
Dont la Muse agréable & folle
Raille, plaisante, batifole,
Et, quand il lui plaît, nous console
De la mort de Clément Marot ;
En vain oserois-je prétendre
A quelques Vers de sa façon :
Nos Nymphes ont paru devant ce fier garçon ;
Le Satyre est au bois, & ne veut rien entendre.

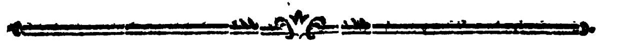
Cependant, à force de persécutions, j'ai obtenu de l'Abbé [3] Pégase une demi-heure de travail. J'ai pris mon temps pour cela, que les Naïades, Driades, Orcades & Hamadriades étoient à la chasse ; & voici ce qu'il a produit.

Je me persuade que vous ne serez guère con-

1 M. de Malézieux.
2 Sobriquet de l'Abbé Geneſt.
3 Autre sobriquet de l'Abbé Geneſt.

tent de ceci ; mais l'Abbé Pégafe à qui j'avois ordonné de travailler fur l'article de l'Obfervatoire, quinteux, comme vous favez qu'il eft, ou plutôt défefpéré de ne pouvoir rien faire qui approche de ce que vous m'avez envoyé, m'a répondu franc & net, en parlant de vous :

Poétiser contre lui je ne veux ;
Mais, comme l'un des Enfans ou Neveux
De Poéfie, ayant vouloir d'apprendre ;
Tout mon defir, Madame, eft de l'entendre.



SECONDE RÉPONSE

DE

M. *l'Abbé* GENEST,

AU NOM

DE MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Frere très-cher, votre belle miffive
N'aura de moi nuls beaux remerciemens ;
Je n'y réponds que par les fentimens
D'une tendreffe affectueufe & vive,
Qui paffe, de bien loin, difcours & complimens.

Si j'étois libre, ô mon aimable Frere,
Je partirois; & plutôt fait que dit,
Vous me verriez, au lieu de mon Ecrit,
Fondre à Saint-Maur d'une course légere.
Ecoutez moi; voici ce que je puis:
A Sceaux un ordre exprès m'enchaîne.
Une personne *, en vertu souveraine,
A qui votre humeur même indocile & hautaine
Est soumise, mon Frere, autant que je la suis;
Une Héroïne enfin sur toutes respectée,
Veut, par une bonté dont je me sens flattée,
Dans un quadre nouveau voir mes traits exprimés:
Ces traits, je le sais bien, n'ont point d'autre mérite,
Sinon qu'elle les a formés;
Mais, puisqu'un tendre amour pour moi la sollicite,
Ils deviendront par-là plus dignes d'être aimés.
Cette grande Princesse, à notre cœur si chere,
Veut bien encore que j'espere
L'honneur précieux de la voir;
Et vous concevez bien, mon Frere,
Avec quel plaisir mon devoir
Se prépare à la recevoir;
Vous feriez, comme moi, tout ce que je vais faire,
Et ne seriez pas moins touché de cet espoir.

---

* Madame la Princesse. *S. Marc.*

Cependant mon cœur se partage ;
Je me remets ces bois, ces eaux & ce rivage
Où naissent tant d'enchantemens ;
Ces apparitions, ces spectacles charmans *,
De tant d'objets divers le brillant assemblage ;
Ce style qui défait Poëmes & Romans,
Qui tantôt de Virgile effaceroit l'Ouvrage,
Celui même du Grec dont Virgile est l'image ;
Et qui tantôt aussi prend si bien le langage
Du Rimeur enjoué qui nous montra l'usage
D'un noble & savant badinage,
Du bon Maître Clément, qui rené dans ce lieu,
Naguere fut Voiture, à présent est Chaulieu.

Je vous le dis encore, oui mon cœur se partage ;
Mon esprit est ému par un double souci :
Je voudrois être là ; je vous desire ici ;
Et que, sans tarder davantage,
Votre Cour s'empressât aussi
De vous suivre dans ce voyage :
Je laisse là tous ces vieux Balladins,
Ou, si vous voulez, Paladins,
Et les collets montés, & les Vertugadins,

---

* Ce Vers manque dans S. Marc.

L'antique

L'antique majesté, les figures galantes
De ces belles Ombres errantes,
Qui se trouvent dans vos jardins.
Qu'à son gré dans vos bois la Reine Florentine;
L'ingénieuse Catherine
Rassemble les Esprits de nos premiers Savans:
Avec les Morts, pour moi, rarement je badine;
Et je ne veux ici que vos Auteurs vivans.

Amenez donc votre joyeuse bande;
Vous-même, vous ornant le front d'une guirlande,
Et la Lyre à la main, tel que le Dieu des Vers,
Animez la brigade, & réglez les concerts.
Déja de nos Vallons les échos retentissent;
Malézieux & Genest déja vous applaudissent.
Grand Prince, vous savez qu'à vos nobles Ecrits
En mille occasions ils ont cédé le prix.
Mille fois admirant le son de votre Lyre,
Ils en ont reconnu l'harmonieux empire;
Et, vaincus sans regret, puisqu'ils le sont par vous,
Je les ai toujours vus plus charmés que jaloux.
Pour vous de tous les cœurs un pur zele s'empare.
Prince, que n'avez vous entendu l'autre nuit,
Avec quels cris, avec quel bruit,

Avec quels ſauts [1], quels bonds, quel affreux tin-
tamarre,
De Nymphes, de Sylvains un grand cercle conſtruit,
En votre honneur, par vos leçons inſtruit,
Chanta Madame de la Mare!

Que Fieſque vienne donc, & ſes fourchus Follets,
A Sceaux, comme à Saint-Maur, nous danſer des
ballets,
Je conſens à les voir, puiſque notre préſence
Les contient dans la regle & dans la bienſéance.
Parmi ces Dieux des bois, ſur-tout n'oubliez pas
Celui vêtu de noir, qui porte des rabats:
Jamais dans tout mon parc on n'en a vu de même,
Et de l'envisager mon deſir eſt extrême:
De l'air enfin que vous le façonnez,
Avec cet habit & ce nez,
Il faut donc que ce ſoit le Magiſter des Faunes.
Tels qu'ils ſoient en effet, ou noirs, ou gris, ou jaunes,
Tous ces jolis Meſſieurs ſeront les bien venus,
Pourvu qu'ils ſoient ſages & retenus.
Si de leur Conducteur la gorge ſi flûtée,
A force d'entonner, ſe trouve un peu gâtée,

1 *Avec quels ſauts bruyans.* S. Marc.

Il doit, si j'en suis crue, essayant maint tonneau,
Ne se rebuter point d'entonner de nouveau.
Si le mauvais effet vient du jus de Champagne,
J'ai dans ma Grotte un vin de Chassaigne ou
Chassagne,
Plus fort, plus cuit, plus velouté,
Qui peut raccommoder l'Organe démonté.
Enfin, mon Frere, enfin, nos Zéphyrs vous appellent;
De doux transports de joie on voit bondir les eaux;
Et, dès qu'on vous annonce aux Déïtés de Sceaux,
Leurs graces, leurs attraits soudain se renouvellent.

LETTRE*

A MADAME LA MARQUISE DE LASSAY,

Qui m'avoit demandé, de la part de S. A. S. Madame la Duchesse, des Vers pour la divertir pendant un rhume qu'elle avoit à Marly, le 2 Mai 1702.

JE crois 1, en vérité, Madame, que vous vous moquez de moi, quand vous me demandez des

* Au lieu de ce titre, on lit dans S. Marc, *A la même.*

1 *Je crois, en vérité, Madame, que vous me demandez des Vers, &c.* S. Marc.

Vers & une Chanſon pour divertir Madame la Ducheſſe, pendant ſon rhume à Marly. Eh! depuis quand donc

Voit-on les Graces enrhumées,
Elles, à ce qu'Horace dit,
Avec Vénus accoutumées
A danſer ſans bonnet de nuit;
Foulant d'un pied nud les prairies
De l'Isle où la Mere d'Amour,
Sur ces rives toujours fleuries,
Etablit ſa charmante Cour?
Jamais le Pere des glaçons,
L'Hyver n'oſa porter ſa rage
Sur ce délicieux rivage
Où l'éternel Printemps fait toutes les ſaiſons.
Là, jamais ni brouillard, ni brume
N'obſcurcit la clarté du jour,
Et jamais dans ce beau ſéjour
N'enfanta catharre ni rhume.

Ne vous étonnez pas de tous les avantages dont jouit l'Isle de Cythere. Tous les lieux que les Divinités habitent ont de pareils agrémens. Si Madame la Ducheſſe veut faire encore un voyage

à la Campagne auſſi long que le dernier qu'elle y a fait ;

Vous verrez au pied de Saint-Maur,
Et ceci n'eſt choſe frivole,
La Marne, comme le Pactole,
Couler deſſus un ſable d'or.
La roſe y ſera ſans épine ;
Nos bois y ſeront toujours verds ;
Et cette préſence divine
Préſervera nos fleurs de l'horreur des Hyvers.
Dans cet heureux coin de la terre
Elle fera régner la joie & le repos,
Et le délivrera des maux
Qui par fois nous y font la guerre.
Vervins n'y diſputera plus :
Dans ſon ſavoir plus orthodoxe,
Il citera des faits connus
Et quittera le paradoxe.
Fieſque, loin des ſoins ſuperflus,
Fera quelque choſe d'utile ;
Et moins altéré, plus tranquile,
Ne cognera plus de fétus.
Tous nos jours ſeront jours de fête ;
Et n'auront que de belles nuits.

Lassay chassera ses ennuis,
Et ne frottera plus sa tête;
Mais, tranquile dans un bosquet;
Où sa Bergere ira l'attendre,
Il oubliera cet amour tendre
Qu'il eut pour ses coups de mousquet:
Pour moi, sage comme Xaintraille,
Laissant la rime & l'inpromptu,
Au lieu d'un gros ventre pointu,
J'aurai bientôt la belle taille
Et l'esprit de l'Abbé Testu.

Je crois qu'il est plus glorieux aux charmes de Madame la Duchesse de faire ces grands changemens à Saint-Maur, que de faire naître les fleurs sous ses pas; louange que je laisse aux Poëtes de profession à lui donner. Je vous prie, Madame, d'avoir la bonté de lire cet endroit de ma Lettre à Monseigneur le Duc, parce qu'il connoîtra mieux que vous l'importance de ces métamorphoses, connoissant mieux les personnages dont il s'agit.

Voila ce qu'Apollon m'a inspiré de vous dire, avant que de me dicter la Chanson que lui demande Madame la Duchesse, pour faire répondre,

dans le conte de Fée qu'elle fait, la Princesse Rosette à son Amant invisible. Le pauvre diable étoit enfermé dans une perle en poire qu'elle portoit à l'oreille, & se plaignoit que la présence importune de son Gouverneur l'empêchoit de parler à la Princesse. Je vous avouerai ingénuement que je ne sais point faire parler un Amant invisible; je sais seulement

Que ce seroit rare merveille,
Encor plus gentil ornement,
De pouvoir porter son Amant
En forme de pendant d'oreille.

Jusques à ce que cette belle invention, qui se découvrira peut-être, soit trouvée, voilà trois couplets de Chanson pour celle qui l'avoit.

Un pauvre Amant invisible,
Quoiqu'aimé, n'a tout le jour
D'autre plaisir plus sensible,
Que de conter son amour.

S'il se plaint que la contrainte
Lui ravit cette douceur;
Un cœur touché de sa plainte,
Comme lui, sent ce malheur.

L'AMOUR, quand il eſt extrême;
Rend tout égal entre nous.
Souffrir avec ce qu'on aime,
A quelque choſe de doux.

NE me ferez-vous point de réponſe à ceci ? Vous avez à Marly des Nourriſſons d'Apollon, & très-bien nourris :

LA FARE, au corps gent & dodu,
Maître Libertin de la rime,
Sur qui Phébus a répandu
Le badinage & le ſublime.
Je n'oſe nommer en ce lieu
Ce charmant, cet aimable Prince,
Dont la Muſe finement pince
Juſques aux Serviteurs de Dieu.

IL ne me reſte ici, Madame, qu'à ſupplier Madame la Ducheſſe, quand elle voudra achever de raſſembler tous les plaiſirs à Saint-Maur, de vous amener avec elle, vous qui pouvez faire les délices de tout le genre humain; vous, dis-je, dont tout le monde ſeroit charmé, ſeroit content, ſi vous vouliez bien l'être une fois de vous-même; car enfin,

Les Dieux vous donnent l'art de plaire,
Et le pouvoir de charmer ;
C'eſt avoir de quoi ſe ſatisfaire
Que d'avoir de quoi ſe faire aimer.

RÉPONSE

DE

S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC,

AU NOM

DE MADAME DE LASSAY.

En arrivant à Saint-Maur, nous avons trouvé des choſes bien plus ſurprenantes que celles que vous nous avez prophétiſées. Il n'y a plus ici de Parnaſſe pour vous ; il eſt abſolument raſé, ſans la moindre apparence qu'il y ait jamais eu de maiſon. Perſonne ne nous a pu apprendre comment cela s'étoit fait ; mais enfin nous avons apperçu ces Vers attachés à un arbre, comme un placard de Jubilé :

Nulle force, nul art magique

Ne peuvent en ces lieux rétablir le Château.
Pour en élever un plus grand, plus magnifique ;
Il faut qu'un Amphion nouveau,
Amphion portant Dalmatique,
Sous ces arbres touffus enfle son chalumeau :
Par les charmes de sa Musique,
Mille invisibles mains employant le marteau,
Offriront à vos yeux un spectacle plus beau
Que n'en a fait jamais le Palais d'Angélique.

Nous avons rêvé long-temps pour deviner qui pourroit être cet Amphion, & nous commençions à croire que cela vous regardoit, lorsqu'un coup de vent a fait tourner l'Ecriteau, & nous a montré par le revers, ces mots qui nous ont entiérement déconcertés.

L'Amphion qui voudra tenter ce grand dessein
Doit avoir les forces d'Hercule :
S'il n'imite en vertu le pere d'une Mule,
Il pourra bien chanter en vain.

Le Comte de Fiesque seul ne fut point étonné de cet Oracle ; & excité par les charmes d'une troupe de Nymphes qui en attendoient l'exécution, crut que cette entreprise lui étoit réservée ; &

rempli de confiance, s'enfonça dans le bosquet voisin;

Mais nous le vîmes, je vous jure,
Revenir sanglant & battu,
Sans avoir dans cette aventure
Pu cogner son pauvre fétu.

Ce traitement nous fait désespérer du rétablissement du Château. Si les difficultés ne vous rebutent point, venez vous essayer. Il fera peut-être un miracle en votre faveur, plus grand que tous ceux que vous nous avez annoncés.

Ne souhaitez donc plus le sens-froid de Xaintraille,
Ni l'esprit de l'Abbé Testu:
Gardez votre ventre pointu
Sans porter envie à sa taille.
Pour les efforts qu'ici vous avez à tenter
Leur [1] P. . . est seul à souhaiter.

---

1 *Leur force est seule à souhaiter.* S. Marc.



LA PERFECTION D'AMOUR, FABLE,

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC,

Servant de Réponse à sa Lettre, au nom de Madame DE LASSAY.

GRAND Prince, mais plus aimable
Cent fois par vos qualités,
Qu'illustre, que respectable
Par le sang dont vous sortez;
Je vous adresse une Fable,
Qui sous un tour agréable
Cache des moralités
Importantes, nécessaires,
Et découvre des mysteres
Qui seuls par leurs vérités
Répareront l'injustice
Des brocards que j'ai soufferts,
Dont l'envie & la malice
Ornent vos caustiques Vers.

Peu de temps après que Vénus fut sortie de l'onde, & qu'elle eut établi sa demeure dans Cythere, on découvrit deux grandes Isles qui n'étoient éloignées de-là que de quelques milles. La premiere, qui étoit au midi, avoit tous les avantages que peut recevoir un Pays, des mains de la Nature & des regards favorables du Soleil. Le climat en étoit doux; on y respiroit un air pur; des ruisseaux argentés couloient dans les vallons; les collines étoient couvertes de bois, & les plaines de fleurs, dont un Printemps éternel conservoit la fraîcheur.

Deucalion & Pyrrha, après le Déluge, touchés de la beauté de ce lieu, s'y arrêterent. Ils y avoient jetté une si grande quantité de pierres par-dessus leurs têtes, qu'ils avoient extrêmement peuplé cette Isle délicieuse; ce qui ne s'étoit pas fait sans une profonde sagesse des Dieux, qui voulut réparer par-là l'ignorance de cet art merveilleux, (si nécessaire à la multiplication du genre humain), où devoient rester, pendant quelque temps, les Habitans de cette belle contrée. Ils étoient encore voisins de l'enfance du monde; ainsi ils conservoient l'innocence du Siecle d'or, & n'avoient pour toutes occupations que le soin de leurs troupeaux.

Comme ils étoient tous formés le même jour, & de la même maniere, les Bergers & les Bergeres étoient de même âge, & de même condition. On n'y sentoit point le poids de la Supériorité, & l'on n'y connoissoit point l'orgueil de la Grandeur. Tantôt les Bergers, assemblés dans une prairie, s'exerçoient à la lutte, à la course; tantôt, avec les Bergeres, ils formoient des danses au son de quelque chalumeau, ou de quelque musette, que la pente naturelle qu'on a aux plaisirs leur avoit déja fait inventer. Voilà quelle a été la véritable source de la Musique, dont les accords & les instrumens se sont perfectionnés, à mesure que ces Bergers & ces Bergeres sont devenus plus savans.

Après qu'ils s'étoient tous ensemble occupés de mille jeux champêtres, chaque Berger en particulier, se séparant de la troupe, s'en alloit, avec la Bergere qui plaisoit le plus à ses yeux, prendre le frais, ou dans un antre tapissé de mousse, ou sous de grands arbres touffus, nés avec l'Univers. Là, couchés nonchalamment sur un lit de gason, il lui parloit de la beauté de ses yeux, de la blancheur de ses mains. Combien, lui disoit-il, ces fleurs, dont je vous ai fait une guirlande, sont-elles au-

dessous des fleurs de votre teint ? L'eau dont vous vous êtes lavée ce matin le visage au bord de cette fontaine, vous a donné un éclat nouveau. Que j'avois d'impatience de m'entretenir seul avec vous ! Toute aimable qu'est la troupe de nos Bergers & de nos Bergeres, elle commençoit à m'importuner. Pourquoi avons-nous été si long-temps à la quitter, répondoit la Bergere ? Que ne m'avez-vous plutôt proposé de nous en écarter ? Ne savez-vous pas que mes complaisances pour tout ce qui peut vous plaire, sont en moi des desirs ? Je suis restée occupée uniquement du plaisir de voir que votre adresse surpassoit celle de tous les autres Bergers, que personne ne dansoit de si bonne grace, & ne chantoit si tendrement que vous. Je n'ai pu m'empêcher de me dire à moi-même :

Que mon Berger me plaît ! mon ame en est ravie.
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, tout est plein d'agrément.
Qu'avec plaisir j'ai fait serment
De passer avec lui le reste de ma vie !

Tel fut le commencement de la Poésie que, nous autres Poëtes, nous attribuons injustement aux Dieux, & qui n'est dû qu'à la délicatesse de l'esprit & du cœur des femmes. Lorsque chaque

Berger avoit assez expliqué ses sentimens à sa Bergere (faveur dont ils étoient contens, jusqu'à ce que l'exemple leur eût appris qu'il en est d'autres qu'ils pouvoient demander à leurs Bergeres), ils retournoient joindre la compagnie, qui s'assembloit, vers le penchant du jour, au bord d'un ruisseau. Ils l'abordoient sans scrupule, & sans rougir. On ne connoissoit point alors les noms odieux de *scandale*, de *tête-à-tête*, ni de *rendez-vous*; on ne redoutoit point la sévérité des peres, la mauvaise humeur des maris, ni les criailleries des meres. Dès-lors que la troupe étoit rassemblée, toutes les Bergeres se mettoient à filer; & tous les Bergers, assis à leurs pieds, se mettoient à faire des Vers à la louange de leurs Beautés: cela s'appelloit *filer l'amour parfait*; façon de parler aussi ancienne que le monde, & qui est parvenue jusqu'à nous. C'est en cet endroit même que sont nés les Madrigaux, dont, (autant que je l'ai pu apprendre dans les vieilles Chroniques de Cythere), voici le premier qui fut fait par un Berger qui faisoit déja le bel esprit.

Je vous attends toujours avec impatience;
Du plaisir de vous voir mes yeux sont enchantés;

Un

Un moment loin de vos Beautés
Me paroît une longue absence.

Je sens de secrets mouvemens,
Tels que si dans mon cœur s'allumoit une flamme.
Comment vous expliquer le trouble de mon ame ?
Je ne sais pas le nom des transports que je sens.

Ainsi ces Peuples fortunés vivoient tranquilles dans la confiance que donne l'innocence. Ils jouissoient du plaisir de la sympathie, qui fait l'Amour, sans en savoir le nom. En l'ignorant, ils en ignoroient les peines. Ni les infidélités, ni les quitteries n'étoient connues ; & la premiere Elégie qui fut faite par une Bergere, fut pour déplorer le peu de soin que son Berger avoit eu d'un moineau qu'elle lui avoit donné à garder, & qu'il avoit laissé échapper.

La Religion des Habitans de cette Isle se bornoit à adorer une Divinité, qui depuis a été connue sous le nom de Vesta. Elle avoit un Temple magnifique, où vingt Bergeres choisies entretenoient un feu sacré, aussi pur que les mains qui le nourrissoient d'une liqueur extraite de fleurs d'orange & de myrte. C'est de-là qu'on a donné

le nom de Vestales à des femmes prudes, & que sont venues les Vestales à Rome, dont on punissoit les actions avec tant de sévérité ; parce qu'elles étoient instituées par des personnes qui ne connoissoient que les sentimens & les paroles. Voilà, à peu près, les mœurs & la façon de vivre des Habitans de cette Isle fortunée.

La seconde, qui étoit tirant vers le Nord, n'avoit pas reçu du Ciel de si douces influences, bien qu'elle eût abondamment tout ce qu'il falloit pour la vie ; des bois, des rivieres. Elle étoit pleine de montagnes, & le climat en étoit plus dur. Aussi les Peuples qui l'habitoient tenoient-*ils* beaucoup de la dureté & de l'âpreté du sol sur lequel ils marchoient. La Nature, dont la prudence prévient nos besoins, leur avoit donné de la corne aux pieds ; la moitié de leur corps étoit chargée de longs poils, marque sûre de leur force : ils avoient les yeux vifs & pétillans, les oreilles pointues, le visage fort rouge, le nez rabattu ; & quoiqu'ils n'eussent pas l'agrément ni la beauté de leurs voisins, tout cela ensemble ne laissoit pas de leur former une physionomie vive, qui ne déplaisoit point. Ils avoient un grand défaut. La Nature,

par la conformation de leur bouche & de leur langue, leur avoit interdit l'usage de la parole ; mais, comme elle sait réparer les biens dont elle nous prive, elle avoit répandu une force & une vigueur sur le tempérament de ces Peuples, qui faisoit qu'ils employoient en actions tout le temps que le reste des Habitans de la terre employoient en paroles.

Ces Peuples avoient des occupations & des plaisirs conformes à leur robuste tempérament. Ils passoient les jours à la chasse, à la pêche, à tirer de l'arc, & sur-tout ils étoient principalement occupés à défricher leurs montagnes, & à cultiver leur terre ingrate, qui ne donnoit qu'à leurs peines & à l'assiduité de leur travail les présens qu'elle faisoit d'elle-même & sans culture à leurs voisins. Ils se donnoient tout entiers à l'entretien de leurs jardins. C'est à eux que nous devons les modeles & la perfection où nous voyons ceux de Versailles & des Tuileries ; & même, je ne sais où j'ai lu que ceux qui ont excellé en cet Art, les le Nostre, les Boivinet descendent en droite ligne d'un de ces Capripedes ; &, s'il vous en souvient bien, Monseigneur, feu le Nostre, dans ses yeux vifs & son

nez recourbé, & M. Boivinet, dans son visage rubicond & ses cheveux crêpus, tenoient encore de Messieurs leurs grands-peres.

Le penchant que les Peuples ont à la superstition, fit que, pour la garde de leurs vergers & la protection de leurs jardins, ils voulurent avoir un Dieu. Ils l'envoyerent chercher sur les bords de l'Hellespont à l'Isle de Lampsaque, où il étoit déja adoré. Leur grossiéreté négligea de lui bâtir des Temples; ils se contenterent de le mettre au milieu de leurs jardins, de le couronner de fleurs, & de lui établir un culte. Ce Dieu, par reconnoissance, leur apprit l'art de conserver, dans leur Isle, la quantité de Peuple que les pierres de Deucalion & de Pyrrha avoient mises dans l'autre Isle qui leur étoit voisine.

Vénus, qui, depuis son établissement dans Cythere, ne cherchoit qu'à étendre son empire, & perfectionner l'Amour dans le genre humain, visitoit dans son char toutes les Isles de l'Archipel. La beauté de l'Isle des Bergers l'attira; elle y descendit. Avec quel plaisir n'y vit-elle pas la tendresse des sentimens, & la galanterie que la seule Nature avoit inspirée à ces Peuples ! Mais autant

leur délicatesse lui plut, autant leur simplicité lui fit de pitié. » Quoi, dit-elle! Cérès aura pu, par » l'invention du bled, perfectionner la nourriture » du genre humain, qui ne vivoit que de gland! » Bacchus leur aura donné l'usage du vin, présent » aussi fatal & dangereux qu'il est agréable; & je » ne pourrai pas perfectionner en eux l'Amour; » invention plus délicieuse encore, & cent fois » plus nécessaire que tout ce que Cérès & Bacchus » leur ont donné! Comme elle ne voulut pas faire sentir à ces pauvres gens l'ignorance des plaisirs où ils étoient, jusqu'à ce qu'elle y pût apporter le remede; elle partit sans rien dire, & passa dans l'Isle des Satyres.

Elle eut besoin de toute la majesté de la Divinité, pour se mettre à l'abri des violences de ces Peuples grossiers: mais, comme un nuage la déroba d'abord à leurs yeux, elle se promena dans leurs jardins, dont elle admira la beauté; bien qu'elle fût aussi scandalisée de la grossiéreté de ces Capripedes, qu'elle avoit eu de compassion de la simplicité des Bergers: comme les Dieux sçavent tourner tout à bien, la Déesse crut pouvoir tirer quelque chose de parfait de deux choses très-im-

parfaites qu'elle avoit vues dans son voyage. La chose étoit importante; elle fut bien aise de prendre là-dessus l'avis des trois Graces, & retourna dans son Isle assembler son Conseil. Dès que l'état de l'affaire eut été expliqué par elle-même, cela ne reçut pas la moindre difficulté; & la nécessité de mettre dans sa perfection au plutôt une chose aussi utile au bien & au plaisir de l'Univers que l'Amour, fit que dans l'instant on pria Mercure de prêter son secours pour l'établissement d'un nouvel Art, où dans la suite il devoit avoir lui-même tant de part. Il étoit venu trouver ce jour-là, par bonheur, Vénus de la part de Jupiter & de Junon, pour lui emprunter son ceste, & on le pria d'aller faire passer deux Habitans seulement, de la derniere Isle où Vénus avoit été, dans l'Isle des Bergers. En un instant Mercure partit & arriva. Quoique ces Chevrepieds ne parlent point, la grandeur de leurs oreilles fait qu'ils entendent finement. Dès que Mercure eut parlé, ils ne se les firent pas tirer pour partir. Il les conduisit dans l'Isle des Bergers, & les y laissa.

C'ÉTOIT environ l'heure qu'on alloit commencer à filer l'Amour parfait. D'abord que ces deux

honnêtes Députés parurent, la nouveauté & la bisarrerie de leurs figures assembla autour d'eux tous les Bergers & toutes les Bergeres qui étoient là. Ces innocentes commencerent, l'une à leur pincer les oreilles, l'autre à leur arracher la barbe, & toutes généralement à rire. A cela les Satyres répondirent par des caresses, un peu plus libres. L'état de la pure innocence, qui régnoit également dans les deux partis, fit que les uns firent tout ce qui leur plut, & les autres les laisserent faire, sans le moindre scrupule. Les Bergers même voyoient, avec satisfaction, que ces nouveaux venus apprenoient à leurs Bergeres des choses qui paroissoient leur faire beaucoup de plaisir. Ils les caressoient de leur côté, & les résocilloient de pain, de fromage & de fruit, pour leur aider à continuer avec succès leur mission. Les premiers jours & les premieres nuits se passerent ainsi. Ces nouveaux Maîtres tenoient leurs Ecoles au bord d'un grand pré émaillé de fleurs, où une herbe courte formoit des lits plus voluptueux que le duvet & l'or des nôtres. La curiosité & l'envie d'apprendre faisoient venir les Bergers & les Bergeres des extrêmités de l'Isle; & certainement ces Professeurs avoient plus d'Ecoliers que le pauvre

M. Dumesnil, Professeur en Langue Normande 1.

Vénus avoit réglé le temps de cet apprentissage à un mois; & cela par une prévoyance que donne aux Dieux la connoissance de l'avenir; car en effet, au bout de ce temps-là, les Bergers, qui d'abord avoient été charmés de ce qu'on avoit appris à leurs Bergeres, dont eux-mêmes commençoient à profiter, commencerent à s'appercevoir que leurs Bergeres se plaisoient plus avec ces nouveaux venus, qu'elles ne faisoient avec eux. Ils s'en fâcherent, & se mirent à gronder. Voilà qu'elles ont été les premieres jalousies du monde, peste fatale de l'Amour, poison froid & lent, qui vient troubler la douceur de nos plaisirs. Pour éviter donc ces désordres naissans, Vénus renvoya chez eux ce couple de nouveaux Docteurs, & tout resta paisible dans l'Isle, avec la joie & la surprise que donnent les nouvelles Inventions.

Cette Déesse, qui mouroit d'impatience de jouir du plaisir de voir le succès de ce qu'elle venoit de faire, pour mettre la derniere main à la

---

1 Personnage de la *Comédie sans titre*, ou *le Mercure galant*, de Boursault.

perfection de l'Amour, obtint de Jupiter que, selon ce qu'elle ordonneroit dans les différentes occasions, les instans fussent des heures, les jours fussent des momens, ou les momens fussent des jours, ou les jours des années, ou les années des jours; & c'est depuis ce temps-là que tout ce qui est sujet à l'empire de l'Amour, compte la durée du temps de cette façon-là. Je ne crois pas qu'on réforme sitôt ce calendrier. Ce qui ne devoit donc arriver, dans l'ordre naturel, qu'en vingt ou trente années, se fit, pour la satisfaction de Vénus, en vingt ou trente jours. Elle revint, au bout de ce temps, dans l'Isle fortunée avec les trois Graces, & la trouva toute peuplée d'Habitans nouveaux. Quel fut l'excès de sa joie! Ils n'avoient plus la grossiéreté des Satyres, ni la simplicité ridicule des Bergers. Tout ce Peuple galant courut au-devant de la Divinité, à qui il devoit le jour; & le reste des anciens Habitans vint lui rendre grace de les avoir tirés de l'ignorance & de l'erreur où ils étoient. Alors elle parcourut l'Isle toute entiere, & y trouva toutes les sortes d'Amans qui depuis ont obéi à son empire. Le mélange, qu'elle avoit si prudemment imaginé, avoit fait cette curieuse diversité. En effet, les Amans qui sont venus di-

rectement des deux Satyres, & de quelques Bergeres grandes & robustes, tiennent encore de la férocité de leurs peres. De-là sont venus le grand Hercule & sa grande nuit, les Rois d'Ethiopie, les Soyecourts, les Clérambaults, & mille autres. Comme ils ont les défauts de leurs peres, ils en ont les vertus. Ils parlent peu, & réparent par leurs actions l'agrément du langage des autres. Il y en a même de ce genre-là qui ne laissent pas d'avoir de l'esprit; &, au lieu qu'avant eux on ne faisoit que des Madrigaux & des Elégies dans l'Isle fortunée, un d'eux commença à y faire la premiere jouissance que voici; sur quoi Catulle, Petrone, Martial, & l'Abbé Testu en ont fait depuis.

Amour, qu'injustement j'ai blâmé ton empire!
Des maux que j'ai soufferts ai-je dû m'offenser,
Quand tu viens de récompenser,
D'un moment de plaisir, un siecle de martyre!
J'ai fléchi mon Iris après de longs soupirs;
Ce cher objet de mes desirs,
Cette insensible Iris, cette Iris si farouche,
Dans mille ardens baisers vient de plonger mes feux.
Pour goûter à longs traits ce nectar amoureux,
Mon ame toute entiere a volé sur ma bouche.

J'ai ſavouré la fraîcheur
De ſes levres demi-cloſes.
Sa bouche avoit la couleur,
Son haleine avoit l'odeur
Et le doux parfum des roſes.
Je reſſentis alors une douce langueur
S'emparer de mes ſens, & couler dans mon cœur.
D'amour & de plaiſir nos yeux étincelerent,
Mon cœur en treſſaillit, nos eſprits s'allumerent ;
Et, livrés l'un & l'autre à nos emportemens,
Nous cherchâmes le ſort des plus heureux Amans.
Sans voix, ſans mouvement mon Iris éperdue,
Laiſſoit mille beautés en proie à mon ardeur ;
Comme elle oublioit ſa rigueur,
J'oubliois lors ma retenue.
Et je me ſouviens ſeulement
Que, dans ce bienheureux moment,
Par l'excès du plaiſir nos forces ſuſpendues,
Nos corps entrelaſſés, nos ames confondues,
Ont goûté de concert les plaiſirs les plus doux,
Inconnus aux Mortels moins amoureux que nous.

Pour les Amans qui deſcendent des Bergeres & des Bergers inſtruits ſeulement par les Satyres, ce ſont ce Peuple tendre & délicat, à qui la dou-

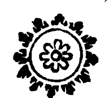
ceur du climat, d'où ils tirent leur origine, a donné une humeur douce & un cœur ſenſible, ſource des paſſions qu'ils nourriſſent éternellement. C'eſt à eux que nous devons toutes les galanteries, la délicateſſe des ſentimens, enfin tout ce que des Bibliotheques de Romans & de Vers amoureux renferment de maximes. De-là ſont venus les Tibulles, les Gallus, les Ovides, Honoré Durfé, Aſtrée, Céladon, les Dangeaux, les Quinauts, & ſur-tout la Fare, qui, ſans ſon appétit déméſuré qui l'attache un peu trop au potage, eût été un Poëte plus tendre & plus délicat qu'eux tous.

Je gage, Monſeigneur, que vous êtes en peine, ne me trouvant point parmi ces honnêtes gens-là, de ſavoir d'où je deſcends, & de qui je ſuis né. Apprenez une fois, Monſeigneur, & le retenez bien, que je deſcends en droite ligne de cette aimable Bergere dont la délicateſſe fit le premier Madrigal qu'ait vu l'Univers. Ce fut elle qui reçut la premiere une des leçons que donnerent, de la perfection d'Amour, les deux Docteurs qui vinrent l'enſeigner dans l'Isle des Bergers, & qui, par-là, ſont devenus mes grands-peres.

Vous ſavez préſentement qui je ſuis; ainſi,

que V. A. S. n'aille plus, s'il vous plaît, ni en Prose, ni en Vers, m'accuser d'un excès de délicatesse, qui, si on vouloit vous en croire, Monseigneur, iroit jusqu'à la foiblesse, & peut-être jusqu'à l'impuissance. Bien loin de-là, apprenez, Monseigneur, une fois pour toutes, que

J'ai retenu de ma mere
Ce langage séducteur
Qui fait le talent de plaire;
Et l'art de toucher un cœur.
A cela, de mon grand-pere
J'ai sçu joindre la vigueur;
Aussi, pour une Maîtresse,
Suis-je un Amant sans défaut:
Au cœur beaucoup de tendresse;
De la force, quand il faut.



ÉPITRE

A

M. LE MARQUIS DE DANGEAU,

Etant dans ſon Gouvernement de Touraine ;

De Saint-Maur le 6 Octobre 1702.

GOUVERNEUR de ces beaux climats,
Que du Ciel la douce influence,
Loin des Hyvers & des frimats,
A fait le Jardin de la France ;
Vous agiſſez très-ſagement
De ſouhaiter que l'enjoûment
De notre Muſe nous réveille :
Car nous croyons très-aiſément
Qu'aſſez ſouvent, ſous une treille,
Dans un doux aſſoupiſſement,
En Touraine Apollon ſommeille.
Ce Dieu ſobre, qui ne peut pas
S'échapper ſeulement à boire
Deux doigts de vin à ſon repas,
Peut fort bien, au bord de la Loire,

S'enyvrer de vos bons mufçats :
Puifque de cette belle eau claire [1]
Que Frere Lubin favoit faire
Très-prudemment boire à fon chien ;
Le blond Phébus à taffe pleine
Se coëffe au bord de l'Hipocrene
Auffi rondement, auffi bien
Que fait le bon-homme Silene
Du jus du Pere Bromien ;
Et c'eft de cette docte yvreffe
Que naiffent fi facilement
Tous ces Vers, où fi galamment
Tantôt tu chantois ta Maîtreffe [2],
Tantôt les peines d'un Amant ;
Toujours avec tant d'agrément,
Que jadis pour toi, dans la Grece ;
Laïs eût quitté brufquement
Anacréon dans fa jeuneffe.
Quant à la Mufe de Saint-Maur,
Que moins de douceur accompagne ;
Il lui faut du vin de Champagne
Pour lui faire prendre l'effor :
Auffi, quoique fage & pucelle,

---

1 Allufion à une Ballade de Marot. *S. Marc.*
2 *La tendreffe.*

Mais plus libertine que celle
De Saint-Amant & de Faret,
Dans ſon aimable négligence
Elle ſe ſent de la licence
De la Table & du Cabaret ;
Ce qui fait que la jouiſſance,
Dans les Vers de ſes Nourriſſons,
Quelquefois marque la cadence
De leurs amoureuſes Chanſons.
Souviens-toi qu'Auguſte venoit
Avec Mécénas chez Horace ;
Et du monde, qu'il gouvernoit,
Quittoit le ſoin pour le Parnaſſe.
Parmi les verres & les pots
On vit ce Maître de la Terre
S'échapper en joyeux propos ;
Et quelquefois, par de bons mots,
Pincer, dans une douce guerre,
Les Ridicules & les Sots.

Que ſerviroit de vous apprendre
Que le preux Mélac vient de rendre,
Plutôt accablé qu'abattu,
Landau, qui n'étoit plus que l'ombre
De ce Fort ſi bien revêtu ?

Car

Car vous savez bien que le nombre
Triomphe enfin de la vertu.

SACHEZ plutôt que, dans ce lieu,
La femme d'un Héros, & la fille d'un Dieu 1;
Avec sa Cour est arrivée,
On croit que c'est Vénus, des Graces entourée,
Qui transporte en ce beau séjour
Tous les charmes dont est parée
L'Isle où l'on adore l'Amour:
Aussi son aimable présence
Chasse déja les Aquilons,
Qui nous marquoient la décadence
De nos fruits & de nos melons;
Et l'on voit venir, sur les ailes
De Flore & des jeunes Zéphyrs,
Couronné de roses nouvelles,
Le beau Printemps & les Plaisirs.

AVOUEZ, Marquis, que sans peine,
Pour voir cette charmante Cour,
Vous quitteriez votre séjour,
Et tous les Muscats de Touraine *.

---

1 Madame la Duchesse. *S. Marc.*

* Le Marquis de Dangeau répondit à cette Epitre; mais Chaulieu n'ayant pas mis cette Réponse dans son

A MONSIEUR DE MALEZIEUX,

Sur la Fête qu'il donna à Monseigneur, & Madame la Duchesse DU MAINE, *à Châtenai, au mois de Juin* 1703.

LORSQU'ON ne s'attendoit à rien, il parut tout d'un coup sous la figure d'un Opérateur Chinois, qui avoit toutes sortes d'essences admirables. Les unes, en s'en frottant les doigts, faisoient jouer de toutes sortes d'instrumens; les autres, en s'en frottant les pieds, faisoient danser. Cela fit naître tout-à-coup une musique & des entrées de ballet très-ingénieuses. Le sujet de la Piece fut la Fable de Philémon & de Baucis, dont l'allégorie étoit très-juste; la Fête n'étant faite que pour marquer à Monseigneur le Duc & à Madame la Duchesse du Maine la reconnoissance éternelle que M. de Malézieux & sa Postérité conserveront de leur libéralité, qui lui a donné la Seigneurie de Châtenai, où il a bâti une Maison qui paroît être

manuscrit, nous la renvoyons à la fin de ce volume.

ſortie des Cabanes qui y étoient, comme le Temple de Jupiter étoit ſorti de la Chaumiere qu'habitoient Baucis & Philémon. Tout cela fut ſuivi d'un ſouper admirable, & d'un beau feu d'artifice.

VOUS nous donnâtes hier au ſoir, Monſieur l'Opérateur, un plat de votre métier, qui nous divertit trop pour que chacun de vos Auditeurs ne ſoit pas obligé de vous en donner un du ſien, & ſur-tout les Poëtes, autre eſpece de Charlatans, qui ſavent auſſi bien que vous débiter leur baume. Ce que le Public trouve de commode avec des Charlatans comme nous, c'eſt qu'il ne lui en coûte rien que le temps qu'il perd à nous écouter. En attendant que mes Confreres vous ſervent un plat de leur métier, en voici un du mien; je ſuis avec reſpect de vos opérations, le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

le Palefrenier du Cheval Pégaſe.

QUEL eſt cet homme admirable,
Cet Opérateur charmant,
Qui d'un ſpectacle agréable
Fait naître l'enchantement?

Des plaisirs d'une Bergere
Il sait amuser les Dieux ;
A tant de talens de plaire
Je reconnois Malézieux.

Parmi la magnificence
D'une Fête de la Cour ;
Tout respire l'innocence
Du plus champêtre Séjour.

Ici la reconnoissance
Répond toujours aux bienfaits ;
Et les siecles, ni l'absence
Ne l'effaceront jamais.

Du Maine si respectable,
Digne fille de cent Rois,
Se borne à paroître aimable,
Dès qu'elle est parmi nos bois.

Dans cette belle Contrée
Tout Berger est Céladon ;
Chaque Bergere est Astrée,
Et tout ruisseau, le Lignon.

Nos Beautés, pour toutes armes,
N'ont que le pouvoir des yeux :

L'art n'ajoute rien aux charmes
Qu'elles ont reçu des Cieux.

Leurs miroirs sont nos Fontaines,
Ainsi que des autres fleurs,
Les Zéphyrs, par leurs haleines,
De leur teint font les Couleurs.

L'Amour * même est sans malice,
Simple & sans déguisement;
L'on n'aime ici l'artifice
Que dans les feux seulement.

LETTRE
DE
M. DE MALEZIEUX,
A M. l'Abbé DE CHAULIEU.

Le 19 Juillet 1706.

Vous êtes averti, Monsieur, que, de samedi prochain en huit, c'est-à-dire le dernier de ce mois, S. A. S. Madame la Duchesse du Maine se

* Cette Stance n'est pas dans S. Marc.

rendra dans le Palais de Châtenai; que ſur les ſix heures du ſoir il y aura une petite Comédie-Ballet, ou plutôt Fareballet; que la Princeſſe deſire très-fort avoir un Spectateur comme vous; que vous ferez un œuvre très-méritoire de vous y tranſporter, & que je ne ſais guere d'excuſes raiſonnables que la mort; car je vous déclare, Monſieur, de la part de S. A. qu'il n'y a ni Podagre ni Chiragre, qui puiſſe vous diſculper. Prenez, s'il vous plaît, vos meſures là-deſſus; & ſoyez très-perſuadé que le Châtelain de ce merveilleux Château ſe fait un très-grand plaiſir & un plus grand honneur de vous y recevoir, & qu'il eſt envers & contre tous, Monſieur, &c.

RÉPONSE

A M. DE MALEZIEUX.

SEIGNEUR Châtelain, la maniere
Dont m'invitez ſi galamment
Aux Tournois, combats de barriere,
Que prépare votre enjoûment

À Vénus, qui chez vous doit tenir Cour pléniere,
Mérite humble remercîment :
Si je jouis de la lumiere,
Je n'y manquerai nullement.
Qui ne suivroit aveuglément
Les ordres d'une Princesse ;
Qui fait si gracieusement
Joindre au pouvoir d'une Déesse
Tout ce qu'une Mortelle eut jamais d'agrément ?
Mais quand bien même la Parque
M'auroit d'un coup de ciseau
Fait passer le noir ruisseau
Où Caron mene sa barque ;
Seigneur, n'en soyez étonné,
Vous me verriez encor venir à Châtenai ;
Car Pluton, quoiqu'inflexible,
Si du Maine daignoit seulement m'appeller ;
Bientôt devenu sensible,
Avec un compliment me laisseroit aller ;
Et, mieux que ne fit Orphée
Pour Eurydice autrefois,
Le doux charme de sa voix
Me conduiroit à Sceaux tout droit de l'Elysée.

Ainsi, quoi qu'ordonne le Sort,

Au Châtel enchanté vers six heures je vole ;
Et vous m'aurez, vif ou mort,
Pour Spectateur bénévole.



*VERS * de M. DE MALEZIEUX donnés à M. l'Abbé DE CHAULIEU, en arrivant à souper à Sceaux **.*

QUELLE ardeur subite m'enflamme !
Quel Dieu, s'emparant de mon ame,
M'inspire la fureur des Vers !
Apollon quittant le Parnasse
Vient-il animer nos concerts ?
Ou Chaulieu vient-il en sa place ?

* Le 25 Décembre 1715. selon le second de nos manuscrits.

** Cette Piece & les trois suivantes ne se trouvent point dans les différentes Editions des Œuvres de Chaulieu.



RÉPONSE
DE
M. l'Abbé DE CHAULIEU.

POURQUOI chercher si loin quel est ce feu nouveau
Qui s'allume dans ton ame,
Ou quel Dieu d'un trait de flamme
Vient échauffer ton cerveau ?
Qui peut avoir un regard de du Maine,
Et qui connoît le pouvoir de ses yeux,
A-t-il besoin de chercher d'autres Dieux,
Ou d'aller boire à la belle Fontaine
Où si souvent s'enivre Malezieux ?



COUPLETS DE CHANSON,

DE M. DE MALEZIEUX,

Sur la dispute de l'ame des Bêtes *.

Je l'affirme sans remords,
Cette divine substance,
Qui veut, qui prévoit, qui pense,
Ne peut jamais être un corps;
Pour m'attirer les suffrages
Je ne veux que tes Chansons;
Chaulieu, tes moindres Ouvrages
Valent mieux que mes raisons.

Le plus subtil mouvement
La matiere la plus pure,
La plus parfaite figure,
Le plus bel arrangement,

* Voici ce que nous apprend à ce sujet le manuscrit dont nous venons de parler. Il porte en titre ce qui suit :

Le lendemain s'étant élevé une grande dispute sur l'ame ou la machine des Bêtes, M de Malezieux fit la Réponse suivante sur ce bel Air de Fontainebleau fait par M. de Lully.

Bref un Etre périssable
Ne peut avoir fait tes Vers,
Il faut une ame semblable
A celle de l'Univers.

RÉPONSE

A CES COUPLETS,

Envoyée à M. DE MALEZIEUX *de Paris, n'ayant pu la faire à Sceaux, d'où je partis dans le moment* *.

Au plus docte, au plus gracieux
Des Habitans du Parnasse;
Il loge proche d'Horace
Sur ce Mont délicieux,

* Voici ce que nous trouvons dans le même manuscrit.

M. l'Abbé de Chaulieu n'ayant pas répondu sur le champ, parce qu'il partit de Sceaux, en y retournant trois jours après, le jour que la Déclaration du rehaussement de la monnoie parut, fit une Réponse sur le même Air, à M. de Malezieux, en trois couplets de Chansons qu'il mit dans un paquet avec cette adresse dessus: *Au plus docte, au plus gracieux*, &c.

Au coin de la grande place,
A l'Hôtel de Malezieux.

Pour te répondre il faut plus d'une fois
Sur l'Hélicon consulter Melpomene ;
Car l'inpromptu n'a pas assez d'haleine,
Et son Auteur n'a pas assez de voix ;
C'est la raison, n'en soyez point en peine,
Pourquoi je n'ai sur le champ répondu ;
Et j'aime mieux, absorbé, confondu,
Dire, Seigneur, excusez le Bonhomme,
Il a laissé son Callepin à Rome.

Puisque le prix haussé de la monnoie
Fait qu'aujourd'hui chacun, à ce qu'on dit,
Paie ce qu'il doit avec joie,
Il est juste que je t'envoie
Les trois couplets dont tu m'as fait crédit.

I.

Tu débrouilles dans tes Vers
Si bien la Machine ronde,
Et la Sagesse profonde
Qui régit cet Univers,
Qu'il faut, si je ne m'abuse,

Que tous les jours Malezieux
Et ſa philoſophe Muſe
Aſſiſte au Conſeil des Dieux.

II.

Pour répondre à tes Chanſons ;
Il faudroit de la Nature,
De Lucrece ou d'Epicure
Emprunter quelques raiſons ;
Mais ſur l'Eſſence divine
Je hais leur témérité,
Et je n'aime leur doctrine
Que touchant la Volupté.

III.

Je ſuis cet attrait vainqueur ;
Ce doux penchant de mon ame ;
Que grava d'un trait de flamme
Nature au fonds de mon cœur ;
Dans une ſainte molleſſe
J'écoute tous mes deſirs ;
Et je crois que la ſageſſe
Eſt le chemin des plaiſirs.

A S. A. S. Madame la Duchesse DU MAINE, *en lui envoyant une bourse* *.

VÉNUS vous a donné depuis peu sa ** ceinture ;
Aujourd'hui le Dieu des Larrons,
Ce gentil Dieu, qu'on appelle Mercure,
Dieu des Rhéteurs, des Ribleurs & Fripons
Vient vous offrir présens d'autre nature ;
Une bourse qu'à l'Opéra
Il a coupé depuis trois jours en ça,
Et fut très-bien payé par sa richesse
Du gentil tour qu'avoit fait son adresse ;
Car il trouva plus de mille talens,
Restes sacrés de l'antique monnoie,
Rares trésors, que le Ciel nous envoie,

* Cette Piece est entiérement défigurée dans l'édition de 1733, d'où S. Marc l'a tirée. D'ailleurs elle n'a que 23 Vers au lieu des 34 de l'original. Ces deux Editeurs lui ont donné le titre suivant: *Sur une bourse, dont M. l'Abbé de Vaubrun fit présent à Madame la Duchesse du Maine.* Nos manuscrits ne font aucune mention de cette anecdote. Peut-être l'Abbé de Vaubrun donna-t-il la Fête dont il est fait mention dans la Note suivante.

** Nous trouvons dans un de nos manuscrits cette Note. *Fête que l'on donna à Madame la Duchesse du Maine, sous le nom de* LA CEINTURE DE VENUS.

Quand il veut bien nous faire des préfens ;
Trouva d'abord trois cens talens de plaire,
Pour le moins autant de charmer,
Quatre cens de fe faire aimer ;
Marqués étoient tous au coin de Cythere :
De plus celui de fe bien exprimer,
A ce qu'on dit donner forme nouvelle,
Parler raifon, & parler bagatelle ;
Sur-tout trouver l'invention
De joindre avec délicateffe
Au tour précis, à la jufteffe,
Beaucoup d'imagination :
Mais c'eft affez ; car fans point de mécompte
Voilà les mille dons, dont je vous devois compte :
Or en ceci ce Dieu ne s'eft mépris,
Et jugea bien cette bourfe être vôtre ;
Car l'Univers en fon vafte pourpris
En pourroit-il encor fournir une autre
Qui poffédât ce nombre de talens ?
Sans y compter mille & mille agrémens
Qu'en vous formant les Dieux fur vous verferent,
Ceux dont auffi les Graces vous parerent.

Fin du Tome premier.

VOICI les Pieces du Duc DE NEVERS *& de* CHAPELLE, *que nous avons promises à la page 68. Nous avons cru devoir y joindre la Réponse du Marquis* DANGEAU, *à la Lettre de* CHAULIEU, *que l'on a vue à la page 302.*

RÉPONSE
DE CHAPELLE,

Aux deux Epitres du Duc DE NEVERS, *en 1680.*

POUR répondre à vos deux en *ime*,
Dont cette derniere amplissime
Pousse *ime* à toute extinction;
Son Altesse Sérénissime
Et de plus *microcroutissime*,
D'autant qu'aviez l'intention
De venir, moins comme Hermotime
En visite qu'en vision,
Foletter dans l'infectissime
Chambre de son affliction,
Vous écrit qu'obligatissime

De viſcere & de parenchime
Elle eſt à votre affection,
Comme à préſent ſaluberrime ;
Plus que ne l'étoit l'ipſiſſime
Faculté, devant qu'Albion
Vous donnât ſa probatiſſime
Et fébrifuge potion.
Plus encor, Duc humaniſſime,
Vous mande le décroutiſſime
Et très-guéri Céſarion,
Hormis d'une éſurition
Très-contraire à quadragéſime,
Que près de vous chacun eſt grime
En poétique invention;
Et qu'ainſi, ſans fard & ſans frime,
Il a plus d'admiration
Pour la vive façon dont rime
Moriez, le Héros dudit *ime*,
Que jadis n'eut de paſſion
Pour le Rapſodeur d'Ilion,
Qu'il mit, comme Auteur qui tout prime
Dans un étui d'un million,
Celui dont fut l'ambition
Telle que, pour être ipſotime
A la céleſte nation,

Il préféra l'illégitime
A la royale extraction,
Et se fit un pere anonyme,
Et qui pis est cornutissime
Dans l'aréneuse région 1.

De vrai, pareil au Chantre rare
Qui sçut la Grece ensorceler
Des jeux, que vint renouveller
Iphyte avec tant de fanfare 2;
Si haut Moriez s'éleve en l'air,
Qu'après lui qui voudroit voler,
Par quelque cascade bizarre,
Feroit de son nom appeller
Une mer lointaine & barbare,
Comme la Russe ou la Tartare,
Où le Marchand n'osant aller,
De ce fol & nouvel Icare
On n'entendroit jamais parler;
Et, dans une nuit éternelle,
Croupiroit mangé des poissons;

1 On sait qu'Alexandre voulut passer pour le fils de Jupiter Ammon, que l'on adoroit sous la forme d'un Bélier. S. Marc.

2 Les jeux Olympiques fondés par Hercule, & rétablis par Iphyte.

A moins que la Troupe immortelle
Des neuf Maîtresses des beaux sons ;
Sur leur Mont à croupe jumelle,
Remontrant à leurs Nourrissons,
Pour réprimer leur hypozele,
N'allât leur dire en leurs leçons :
Gardez-vous d'imiter Chapelle,
Qui, pour vouloir, à tire d'aile,
Suivre Moriez dans ses Chansons,
Répandit son peu de cervelle
Sur les bancs & sur les glaçons
D'une mer où toujours il gele ;
Et périt d'une mort cruelle,
Où périrent les Barentsons.

De plus, au temps d'un fier comette
N'appartient à tête bien faite
Voler si haut, lorsque l'on peut
Jouer en bas à cligne-musette.
Maint Prince déja s'inquiette
De sa queue en forme d'aigrette,
Qu'à tort & qu'à travers il meut,
La prenant pour une vergette
Qui vient faire ici place nette.
Moi, qui sais qu'au plus il ne pleut

De ſon influence ſecrette
Que bourſe vuide & que diſette,
Je gagerois bien qu'il n'en veut
Qu'à quelque malheureux Poëte.

C'EST donc pourquoi je me retire :
Car ſur Rimeurs ſans doute il tire ;
Et contre moi ſe fâcheroit
Au même inſtant qu'il me verroit
Suivre en ſi haut genre d'écrire
Celui qui ſeul le peut de droit,
Tant pleinement Phébus l'inſpire.
Puis nous manque notre bras droit ;
L'Abbé [1], que chacun tant admire ;
Qui, comme à tous plaire il voudroit,
Point n'eſt loiſible au docte ſire
D'être long-temps au même endroit.
Lui, qui ſait Marot ſur ſon doigt,
Et l'art d'Epitre en Vers conſtruire,
Dans celle-ci vous eût ſu dire
Tout ce que dire il vous faudroit.

---

1 L'Abbé de Chaulieu.

RÉPONSE

DU DUC DE NEVERS,

A l'Epitre précédente.

Puisque vous pouſſez à bout *ime*
Dans vos ſuperlatifs tranſports,
O Poëte Marotiſſime,
Je vais jouer ſur les mêmes accords
Une Piece érudiriſſime,
Bien qu'au prix de la vôtre elle ſoit fort infime;
Car je ne puiſe pas, comme vous, les tréſors
D'Apollon gélime agélime.
Ce Dieu de votre eſprit fait marcher les reſſorts,
Quand il vous plaît, d'une vigueur extime.

Mais que font dans Anet les Pollux, les Caſtors [1]?
Vont-ils ſans ceſſe au bruit des cors,
A travers la glace & le lime,
Piquer après les chiens de qui la voix intime
Et cauſe aux daims, aux chevreuils mille morts?

---

1 M. le Duc de Vendôme & M. le Grand-Prieur ſon frere.

Chacun d'eux à l'envi, Fouilloux péritissime,
Va-t-il dans les plus sombres forts
Relancer un cerf de dix cors,
Affronter l'animal à la hure aspertime ?
Ou, si, poussant loin au dehors
D'un concave métal la mort vélocissime,
Leur main adroite intérime
Canards, courlis, sarcelles & butors ?
Ou bien de leurs péchés ont ils quelques remords ?
Veulent-ils amander leurs torts ;
Et d'un cœur pénitentissime,
Des humains corrompus éviter les abords ;
Se priver de tous réconforts ;
Et brûlant d'imiter la Thaïs de Solime,
Vivre, dans les déserts, de panets, de raifords ?
Et renchérir sur Chartreux & Minime ?

On les trouveroit mieux à la Cour pulchrissime
Du Héros Christianissime
Pour y régler les débats, les discords,
Qui naissent entre nous & le Romain Zozime ;
Mais chacun d'eux volontiers s'en exime,
L'un se plaît mieux peut-être au Pays des Milords,
Et l'autre croit excuse légitime
Le petit Siphilis qui lui marbre le corps.

Moi, qui les attendois d'un cœur hilariſſime;
Entré dans cet eſpoir, avec douleur j'en ſors.
A les bien recevoir j'aurois fait mes efforts.
Ils auroient eu grand feu, la chere lautiſſime,
Un accueil ſviſcératiſſime,
Un buffet plus pompeux que celui des Mogors;
Des ragoûts relevés de roquambole & thyme,
Un entretien lépidiſſime;
Et, vuidant force rouges bords,
Pour noyer le chagrin qui nous ronge & dirime;
Dans les flots de nectar, l'ame béatiſſime
De l'extatique joie auroit trouvé les ports;
Et, la nape levée, alors
Pour tempérer du vin l'ardeur vivaciſſime,
Je leur aurois offert citrons, grenade, & lime:
Puis ceux de qui les cœurs ſont piqués de phégors,
Auroient, en Xipharès, couru chez la Monime.
Le Joueur eût cherché brelan, piquet & prime;
Et ceux de qui l'eſprit prend de plus beaux efforts,
D'un œil longomontaniſſime,
Du docte Obſervatoire ouvrant tous les ſabors,
Auroient examiné ce que le Ciel exprime
Par cet Aſtre crineux à l'aſpect déterrime,
Qu'on tient le Meſſager de Chrône & de Mavors;
Mais je crois que des Alpenors

Le pronostique est vanissime.
Rien de fâcheux ne pleuvra sur nos bords,
Et la comette sera sime :
Je le deviens aussi ; car je ne connois qu'au mors
Le cheval emplumé devient pesantissime.

Adieu, j'irai vous voir, fussiez-vous à Cahors,
Ou même aux froids climats d'où viennent les Castors,
Souhaiter à César [1] les longs jours des Nestors ;
Des plaisirs continus jusqu'à la millésime ;
Des lustres par Clothon d'un double fil retors ;
Et qu'on le voie un jour grand Généralissime,
Plus grand & plus fameux qu'on n'a peint les Hectors.

Ce sont les sentimens de son vrai Philotime,
De son Admirateur intime,
Qui desire pour lui la saison des Achors,
Dont le retour benin tous les bourgeons supprime.
Mais je me sens grippé des Phobétors ;
Le suc de leurs pavots ma paupiere comprime.
Je dors.

---

1 Le Duc de Vendôme.

RÉPONSE

DE CHAPELLE,

AU DUC DE NEVERS.

Encor que dans ta Lettre ultime
Tu consumes si bien tout l'*ime*,
Et si bien épuise les *ors* ;
Cependant, Duc poétissime,
Loin de nous étonner, c'est lors
Que la troupe Scaronissime
Des quatre nouveaux Amidors
T'en écrit Lettre plénissime,
Sans fouiller du Sieur des Accords
Le volume bigarissime.
Par là tu vois que mieux recors
Du style Macaronissime,
Que du patois Sauvagissime
Des Fouilloux & de leurs Consors,
Nous montons moins nos Brilladors,
Que le cheval volucrissime,
Qui de son pied fit jaillir hors

Cette ſource fécondiſſime,
Où tant burent les Fracaſtors.

Et, quant à ce que tu nous mors
Sur notre retraite chronime,
Songe que Fabius Maxime,
Le Roi de tous les Cunctators,
Par ſa conduite lentiſſime
Nous donne exemple ſagiſſime
D'empêcher le Séréniſſime
D'aller ſitôt mettre dehòrs
Son viſage écarlatiſſime.
De plus, à nos vieux corridors,
Nous joignons ſallon ampliſſime,
Où, ſelon l'Art Vitruviſſime,
Brilleront lapis & marmors,
Tels qu'en ce Temple ſanctiſſime,
Où l'on offroit avec l'azyme
Toutes bêtes, hormis les porcs,
Avant qu'à ſac funditiſſime
L'eût mis la main profaniſſime
Et plus que ſacrilégiſſime
Des fiers Nabuchodonoſors.

Mais pourquoi, Duc Pindariſſime,
Dans notre état tranquilliſſime,

Veux-tu faire des Galaors
De ton couple népotiſſime ?
Dans le temps opportuniſſime ;
Tu le verras, audaciſſime,
S'affourcher ſur des Piladors ;
Et, dans cette ardeur qui l'anime ;
Pouſſer la gent à tapabords
Juſqu'au Fleuve rapidiſſime,
Où régnoient les Béthlem-Gabords.
Parquoi, Baron loquaciſſime,
Si le premier tu ne démors
De ta rage opiniâtriſſime
A tant rimailler en *iſſime* ;
Nous t'envoierons vingt Recors ;
Et du Sergent rapaciſſime
Tous les ordinaires Supports ;
Seller ta bouche copronime,
Et te conduire par Giſors
Aux lieux où le Bartholiſſime ;
Modele de tous les Médors,
Se feroit fait Catoniſſime
Pour terminer ſon oſtracime ;
S'il eût eu les fermes Conſors
De ton grand Duc Sénéquiſſime.

AUTRE ÉPITRE DE CHAPELLE,

AU DUC DE NEVERS.

Sur cette mer d'*ime* au ſuperlatif
Voguer encor s'imputeroit à rage.
Puis de ta nef pour, en ſi long voyage,
Suivre le cours par trop tempeſtatif,
Beſoin ſeroit d'avoir en patronage
La grand'Serpente avec les gens d'Alquif,
Qui porta jeune & dès ſon premier âge
Le damoiſel de la mer putatif;
Mais c'eſt ici, comme ailleurs, grand dommage
Qu'un ſi beau conte on répute apocrif.
Notre Pilote auſſi, devenu ſage
Pour à deux doigts s'être vu du naufrage;
Par à te ſuivre être trop attentif,
Et bien recors qu'en ce dernier orage,
Prêt à virer il vit ſon frêle eſquif;
Dit que, depuis que le rude abordage
De ton navire à double & triple étage
L'a tant battu dans ce dernier eſtrif,

Qu'il eſt ſans voile, antenne, ni cordage;
Et dénué de tout conſervatif;
Son métier veut, ſans riſquer davantage,
Que terre à terre & le long du rivage,
Il faſſe aller un bateau ſi chétif.
Et bien lui ſied de tenir ce langage;
Car à Toulon ou ſous le Château d'If,
Tous ports amis & d'un très-bon ancrage,
Il fera mieux de prendre un nouveau ſuif;
Qu'un trop ardent & bruſque itératif
En pleine mer à te ſuivre l'engage.

Si-tôt pourtant que, pour ſon équipage,
Il aura fait nouveau préparatif,
Ce lui feroit, Duc, un ſenſible outrage,
Si tu croyois qu'en repos & qu'oiſif,
Il attendît d'être mené Captif
Par tes vaiſſeaux en ſuperbe eſclavage.
Non, non; bien loin d'être au combat rétif
Pour ta victoire, & devenu craintif
D'en avoir fait ſi rude apprentiſſage;
Las de ſe voir dans l'état défénſif,
Par quelqu'exploit noble & de haut parage,
Qui te ſera d'un nouveau choc le gage,
Juſques chez toi, plus vigoureux & vif,

Te veut porter un cartel offensif ;
Comme autrefois fit ce grand personnage,
Qui d'Annibal voyant appréhensif
Le Peuple & Rome être presque au pillage,
Porta la guerre aux portes de Carthage.
Tel donc bientôt avec gros r'habillage
De ce qu'il croit le plus à son usage,
Le plus de mise & le plus portatif,
D'aucun Bureau, d'aucun port ni péage,
Sans redouter le plus rude tarif,
Fusse celui du vieux Censeur Ménage,
Ou bien du noble & docte Aréopage 1,
En pareil cas Juge indéclinatif,
Tu le verras vers toi tourner visage.
Mais c'est assez être océanivage ;
Car moins il doit en Marchand lucratif,
Qu'à son gain mene un honteux asservage ;
Qu'en Voyageur ratiocinatif
Que pousse un autre & plus digne motif,
Se gouverner en si long navigage.

N'INFERE point de-là que moins actif,
Et moins en mots d'*if* & d'*age* inventif,

1 L'Académie Françoise.

Il ait eu peur d'en être en arrérage.
Il en a fait riche accumulatif,
Et s'eſt leſté de leur gros ralliage
Plus qu'un vaiſſeau ne fait de cailloutage ;
Et que l'enfant, de chez lui fugitif
Pour Saint Michel voir en pélérinage,
Ne s'en revient chargé de coquillage.
Et, pour montrer que cet affirmatif
Eſt bien réel, & non comminatif,
Ni d'un Gaſcon le fanfaron langage,
Mais le diſcours d'un Pilote effectif ;
Viens par plaiſir juſques à Ténérif,
Le vin croît bon dans ſon heureux ſolage.
Deux ou trois coups en boiras à l'ombrage
D'un couvert frais, ſombre & récréatif
De quelque aimable & verdoyant bocage,
Où du ſerin, de ces beaux lieux natif,
Toujours raiſonne un muſical ramage.
Là cent vaiſſeaux faire leur radoubage
Vont, & d'agrès nouveau réparatif,
Qui, dans la ſuite, à propos les ſoulage ;
Car du long cours c'eſt le fameux paſſage.

Veux-tu, comme eux, mais plus expéditif,
Paſſant la ligne au point définitif,

Qui

Qui jour & nuit en douze heures partage,
Doubler le Cap, nommé de bon présage [1];
Parce que là cessa d'être pensif,
Et se vit prêt d'avoir le pucelage
Du tour d'Afrique à lui seul primitif,
Gama, qui mit ses Princes hors de Page,
Et leur conquit si vaste possessif
Dans l'Indostan & son Archipélage?
Veux-tu, laissant dans son chaud marécage
Le sale Cafre, impudique & lascif,
Qui de ses pieds se sert au larronage,
Et son voisin le pauvre Ethyopage,
Qui son Pays ne tient qu'en vasselage
Du Prêtre-Jean, Chrétien assez métif,
Voir l'Erythrée, où se tient le Chérif,
Après avoir pris de lui quelque ôtage;
Car tu sais bien qu'on y brûle tout vif,
Quiconque n'a, d'un rasoir ou canif,
De son prépuce accourci le pélage?
Ah! quel bonheur, si dans un hermitage
Nous trouvions là quelque Révérend mage,
Affable, humain, & point rébarbatif,
Grand Cabaliste & très-spéculatif,

---

1 Le Cap de Bonne-Espérance.

Sur-tout pratic, plus qu'on ne fut Baïf
De la Massore & son baragouinage ;
Qui nous apprit comment le grand Roi Juif
Faisoit des biens si gros amoncelage,
Qu'il doubla bien de David l'héritage,
Et loin d'en être indigne ou destructif,
Bâtit un Temple à son douzain lignage,
Qu'il lui laissa tout couvert d'or massif !

Or te voilà dans l'heureux paysage
Au Paradis terrestre relatif,
Où l'oiseau rare & d'unique plumage,
Sur son bucher, de soi réproductif,
Se vient brûler dans l'épurant chaufage
D'encens, de myrthe, & bois odoratif.
Veux-tu d'encens qu'on te mene au fourage ;
Puis regagner Paris le gros Village ?
Il s'y vend cher par qui n'est apprentif
D'en savoir faire un flatteur étalage.
Aime-tu mieux d'un cours consécutif
Entrer au golfe ou sein, qui du Calif
Reçut les loix & lui rendit hommage,
Pour le présent paie au Sophi carage,
Depuis Abas par ordre successif ?
Veux-tu, sans voir Ormus le maladif,

Où de tous biens la terre est en veuvage,
Gagner Surate & son port ou barage;
D'où repartant de peur que Sauvagif
Ne nous y trouve & ne nous y sacage,
Dans le Bengale, en quelque heureux mouillage,
Comme en ces lieux l'air est déficcatif,
Aller goûter le frais restauratif
Du savoureux & tant vanté breuvage
Que du coco, sans aucun expressif,
Tire le simple & seul appéritif ?

Pour donc te rendre un dernier témoignage;
Que, chaque jour plus imaginatif,
De l'Univers au coin le plus sauvage,
Il peut aller par-tout pénétratif;
Notre Pilote assure encore, & gage
De te mener jusqu'à l'Antropophage,
En tout contraire au Banian passif;
Qui, dans sa hute ou sous l'épais feuillage,
Le long du Gange entretient son ménage;
Et croit son cours si purificatif,
Qu'il y nétoie en tout temps son corsage;
Et qui, content d'herbes & de laitage,
De ce qui vit ne fait son nutritif,
Et simplement s'adonne au labourage,

De Pythagore en tout imitatif?
Au lieu que l'autre, âpre au ſang & carnage;
Sur chair humaine exerce brigandage;
Et, trop glouton & trop vindicatif,
Oſe s'en faire un horrible appanage.
D'où, comme il faut bientôt plier bagage;
Et de s'enfuir n'être pas trop tardif,
Si tu m'as vu, toujours plein de courage;
T'amener juſqu'en cette étrange plage,
Tu me vas voir sûr, & mémoratif
De ton retour, ſans être en rien fautif,
Savoir virer le Cap du Gange au Tage.

Car auſſi bien un prudent rétrécif
Veut qu'on finiſſe un ſi long badinage;
Qui deviendroit, ſans un tel correctif,
De mots rimés un fade verbiage;
Et feroit vrai dire au contemplatif,
Qui dans le port en repos ſe ménage,
Qu'il s'attend bien que de cet exceſſif
Embarquement & ſur *if* & ſur *age*,
Je ne ſaurois me ſauver qu'à la nage,
Et ſur la rive, haletant & pouſſif,
De mon débris par trop lamentatif
En *ex voto* faire une triſte image.

ENVOI.

Nous te laiſſons, pour t'en venir, *hâtif*,
Et plus encor, *chariage*, *atelage*.
Ta venue eſt du Prince l'optatif :
Mais ſi tu crois valable retentif
Des dix & ſix le fameux aſſemblage,
Pour nous répondre, on t'accorde *meſſage*,
Et de cent mots le rimant fagotage.
Point n'avons cru par total ablatif
En devoir faire un ſi cruel ravage,
Qu'il ne t'en reſte aſſez gros collectif,
Pour en remplir encore mainte page.

RÉPONSE

DU DUC DE NEVERS,

A CHAPELLE.

VOTRE bateau de frêne ou d'if,
Favoriſé des vents, fait un fort bon ſillage ;
Cinglant en haute mer, paſſe Gibraltarif
Toujours dans un même arimage ;

Et vous menez par-tout, Samſon numératif,
La mappemonde en garouage.
Vous oſez m'envoyer un défi poſitif;
Vous prétendez ſur moi remporter l'avantage:
Voyons; je me propoſe un exploit déciſif.
Arborant du combat le ſigne exhibitif,
Je viens d'abord à l'arembage.
Le Dieu des Carmes génitif,
D'un rayon illuminatif,
Perçant de votre erreur le ténébreux nuage,
Fera voir que je ſuis ſon enfant adoptif,
Plus chéri que Ronſard, Deſportes, ni Baïf;
Et, quoique vous penſiez par votre long triage
M'accabler ſous l'*if* & ſous l'*age*,
Je vais d'un air réperouſſif
Tourner contre vous l'*age* & l'*if*.

Pour vous battre donc en rouage
Et renverſer votre eſprit abuſif,
O Poëte à verve ruſſage,
Je lâche contre vous le Baron eſcogrif,
Qui du monde ſavant a gagné le ſuffrage,
Il brocarde vos Vers; les nomme un logogrif,
Un harmonieux reſſaſſage
Dont le fond n'eſt point net, ni le ſtyle naïf,

Et semble de Baudrand un diffus compilage.
Le Baron s'en prend même au Duc 1 suppuratif.
Il raille de son teint & de son feu volage;
Il dit qu'il a besoin d'un bon dessicatif,
Et d'un salutaire curage;
Et peut-être aussi d'argent vif.
Il voudroit ravager Anet & son finage,
Le Seigneur, le Curé, le Fiscal, le Baillif,
Les Habitans & tout le voisinage:
Tant de ce fier Baron le cœur trop sensitif
Du Copronime encore est percé jusqu'au vif 2,
Lui, qui toujours à son corsage
A reçu beau, pour adjectif,
Limpide & net comme un galactosage,
Dont le souffle confortatif
Est de l'ambre & du musc le parfait alliage.

Cependant nous buvons du vin de l'Hermitage,
Des chagrins de la vie excellent lénitif;
Nous créons des festins le Monarque électif;
Nous nous chatouillons l'ésofage
Par le jambon apéritif,

1 M. le Duc de Vendôme.
2 Ce Vers fait allusion à un trait de l'Epitre de Chapelle, sur les rimes d'*ime* & d'*ors*.

La gaufre, le bignet & le fin feuilletage,
Dans ces derniers jours de charnage;
Où chacun du gibier fait une rude ſtrage.
Malgré le Commiſſaire âpre & répréhenſif,
Juſqu'au vendredi même il eſt maint créoſage,
Après les grands repas, cherchant un digeſtif,
A la foire on va voir d'un œil admiratif
Le buveur d'eau, le piroſage.

Mais pour vous, qui n'avez, Meſſieurs, pour tout potage,
Pendant ce carnaval, que votre pompeux Zif,
Y prenez-vous au moins quelque plaiſir furtif?
Tenez-vous la Bergere en cage?
Y connoît-on le cocuage?
Y peut-on, comme ailleurs, au lieu de mariage,
Faire un duo copulatif
Dans un clandeſtin fretillage?
Malgré vos dents, je crois, vous tranchez là du nif.
Je vous plains; car enfin le plus beau payſage,
Le plus aimable jardinage,
Quand l'hyver engourdit l'eſprit végétatif,
Quand il n'eſt ni fleurs ni feuillage,
Quand on n'entend point ſous le ſage
Les fredons langoureux du Roſſignol plaintif;

Les Pâtres & le pâturage,
Et les troupeaux, & le pacage;
Ont un air bien désolatif.
Et pour moi, je les envisage
Comme le tourment de Sisif.
Quittez-les donc; ne cherchez plus d'ambage;
Ne me renvoyez plus de Pilate à Caïf.
Si, pareſſeux méditatif,
Vous êtes confiné dans votre obscur Bailliage;
Je vous aime autant en Erif,
Ou dans les monts du Roi Pélage.

Vous m'entraînez toujours par un charme attractif.
Votre absence me donne un chagrin corrosif.
Quand pourrai-je avec vous serrer le compérage
Par un renoûment amplexif;
Et faire un vrai rapatriage
Entre la poire & le fromage,
Donnant à notre joie un cours dilatatif?

Jouissons du présent, c'est le commun adage;
Car le temps exterminatif
Met en éternel amarage
Notre frêle vaiſſeau trop vainement fuitif;
Et par un fier dispositif,
Malgré tout élixir, dictame, ou saxifrage,

Qui ne sauroit parer son coup dissolutif;
Du monde il faut qu'on déménage.
Profitons donc de ce dogme instructif :
Jouissons du présent ; c'est le commun adage.

Vous recevrez par le Page,
Qui d'*ime* & d'*ors* fut le datif,
Cette Epitre au plus haut guindage
Dans un style figuratif.
Je souhaite qu'un bon eubage
En puisse être interprétatif.

Adieu. Je n'en puis plus. Fatigué, semi-vif,
L'œil interne a perdu tout atome visif.
Voilà de mon cerveau le dernier pressurage.
Je suis bien plus à vous que du Luc au Pontif;
Moi, le jadis Gouverneur de Brouage.



RÉPONSE

DU MARQUIS DE DANGEAU,

A la précédente.

Je veux répondre aux jolis Vers
Que j'ai reçus aux bords de Loire :
Mais, pour m'en tirer avec gloire,
Il faudroit les talens divers
De Virgile, Horace, Catulle,
Ovide, Térence, Tibulle,
Des autres Chantres de l'Albule [1];
De l'aveugle Méonien [2],
Et du cygne Béotien [3].
Mais les fleuves de la Touraine
Ne tiennent rien de l'Hipocrène.
Nos fruits font l'effet des pavots;
Ils engourdissent notre veine,
Et plongent notre esprit dans un lâche repos.

---

1 Le Tibre.
2 Homere.
3 Pindare.

Il faut pourtant dire deux mots ;
Pour répondre au jeune Héros 1
Qui m'écrit des bords de la Seine.
La Marne ici, je crois, seroit plus à propos ;
Mais c'est la rime qui m'entraîne.
Mélac à la fin s'est rendu :
Mais il s'étoit bien défendu.
Ainsi nul reproche à lui faire.
Pour moi, je me rends aujourd'hui.
Ma défense est foible & légere :
On me pardonnera, j'espere ;
J'étois mieux attaqué que lui.

Vous m'avez mandé des nouvelles
De la Divinité qui regne dans Saint-Maur 2.
Elle peut effacer Déesses & Mortelles.
Non ; la Maîtresse de Médor 3,
Ni la belle veuve d'Hector 4,
Ni l'aimable sœur de Castor 5,
Ni celle dont l'Amour fit son plus cher trésor ;
Que les jeunes Zéphyrs porterent sur leurs ailes 6 ;
Auprès d'elle, je crois, n'auroient pas paru belles.

1 M. le Duc.
2 Madame la Duchesse.
3 Angélique.
4 Andromaque.
5 Hélene.
6 Psiché.

Elle rajeuniroit Nestor ;
Rendroit fidele Galaor [1] ;
Se feroit admirer du sévere Mentor.
Sitôt qu'à son esprit elle donne l'essor,
Elle sait embellir les moindres bagatelles ;
Elle fait, dites-vous, naître des fleurs nouvelles ;
Elle fait beaucoup plus encor.
La joie & la douceur, ses compagnes fideles,
Font renaître à sa Cour l'aimable siecle d'or.

De son heureux époux [2] que n'a-t-on point à dire ?
Il honore de ses regards
Ceux qui cultivent les beaux Arts ;
Il est l'Apollon qui m'inspire ;
Il m'a fait reprendre la Lyre ;
Il a tous les talens du premier des Césars ;
Et, quand il est dans les hasards,
L'Ennemi le craint & l'admire,
Fuit devant lui de toutes parts.
Il a sur nous un double empire ;
Il est Apollon, il est Mars ;
Et, pour l'aller trouver, je pars.

---

1 L'un des Héros du Roman d'Amadis.
2 Monsieur le Duc.

RÉPONSE

F.

G.

I.

L.

O.

P.

R.

S.

V.

Fin de la Table du premier Volume.

PIECES contenues en ce Volume, qui ne sont point dans l'Edition de Saint-Marc.

Les Pieces marquées d'une étoile, n'ont jamais été imprimées.

Pieces qui n'étoient qu'en Fragment.

FIN.

Errata du premier Volume.

Page 5, lig. 4, eût, *lis.* eut.
Pag 15, lig. 18, n'eût, *lis.* n'eut.
Pag. 21, lig. 9, armes. *lis.* armes;
Pag. 32, note 1, lig. 4, *retranchez* mais.
Pag. 50, note, uoit, *lis.* voit.
Pag. 59, note 1, lig. dern. écrivoient, *lis.* portoient.
Pag. 63, note 2, ces deux-ci, *ajoutez* après.
Pag. 82, lig. 7, même, *lis.* mêmes.
Pag. 112, vers 6, fat, *lis.* fats.
Pag. 216, vers 4, pourroit, *lis.* pouvoit.
Pag. 223, note 2, il prétend, *ajoutez* dire.
Pag. 236, au bas de la page, *lis.* la fin de mes jours.





